JAMES PATTERSON

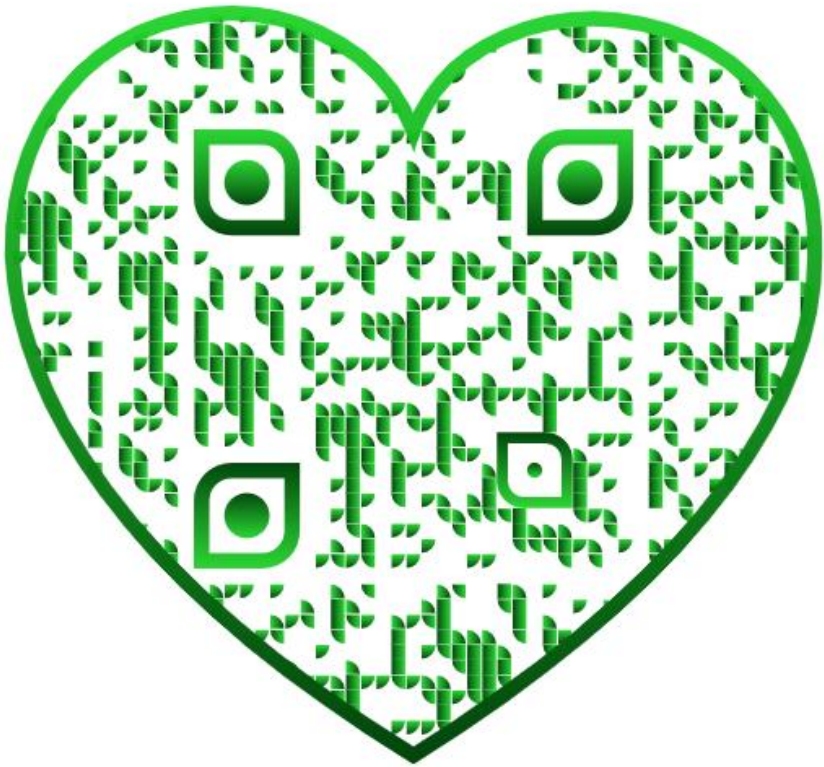
Le Women's Murder Club

ET MAXINE PAETRO

22 secondes

roman

JC Lattès



JAMES PATTERSON

Le Women's Murder Club

ET MAXINE PAETRO

22 secondes

roman

JC Lattès

James Patterson

22 SECONDES

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Carole Delporte

JC Lattès

Titre de l'édition originale :
22 Seconds
Publiée par Little, Brown and Company,
un département de Hachette Book Group.

Les personnages et événements décrits dans ce livre sont fictifs. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, n'est pas intentionnelle de la part de l'auteur.

Maquette de couverture et photographie : © Sylvain Collet

Cette édition est publiée avec l'accord de Kaplan/DeFiore Rights et l'Agence Eliane Benisti.

ISBN : 978-2-7096-7381-5

© 2022 by James Patterson. Tous droits réservés.
© 2025, éditions Jean-Claude Lattès pour la traduction française.
Première édition novembre 2025.

Aux femmes et aux hommes
courageux
de la police de San Francisco.

PROLOGUE

1.

Cindy Thomas était installée à la table de la salle à manger qu'elle avait achetée dans une brocante au bout de la rue. Ronde, en bois de merisier, avec un plateau rabattable et les lettres SN gravées le long de la charnière. Elle suivit les initiales du doigt, imaginant la personne qui avait inscrit ces lettres, sans doute un autre journaliste souffrant du syndrome de la page blanche – Cindy était bel et bien dans une impasse. Journaliste spécialisée dans les affaires criminelles, elle travaillait à plein temps pour le *San Francisco Chronicle* et avait couvert les meurtres violents d'un tueur en série. Après son arrestation, ce monstre impénitent lui avait demandé d'écrire sa biographie. C'était ce qu'elle cherchait à mener à bien en ce moment même. Son agent n'aurait aucun mal à vendre le projet d'un thriller inspiré de l'histoire vraie d'Evan Burke. Cet assassin dégénéré avait échappé toute sa vie à la justice. Il prétendait être le meurtrier le plus prolifique du siècle, et Cindy n'en doutait pas une seconde. Elle ne manquait pas de citations et d'illustrations pour étayer ses recherches. Comme Burke voulait que le livre de Cindy lui assure une postérité dans l'histoire du crime, il lui avait fourni des carnets, ainsi que des photos de ses victimes, vivantes et mortes. Il lui avait donné les cartes indiquant l'emplacement de leurs tombes, lesquelles révéleraient certainement des ossements, des vêtements et d'autres preuves des crimes de Burke. Il avait été condamné pour six meurtres, ce qui, dans son esprit malade, était insuffisant, mais le ministère public s'en était contenté. À l'heure actuelle, Burke était en isolement à la prison d'État de San Quentin, dans le quartier de haute sécurité. Ainsi que dans l'esprit de Cindy, nuit et jour. Les pensées des victimes de Burke la hantaient. Qu'avait-il fait à ces jeunes femmes ? Elle ne dormait pas

assez, et cela se ressentait dans ses écrits.

Henry Tyler, le patron et mentor de Cindy, et l'éditeur en chef du *Chronicle*, lui avait parlé avec franchise : « Ce livre est ta chance. Accepte-le. » Et il lui avait accordé deux jours de congés payés par semaine pour qu'elle se consacre à l'écriture chez elle. À savoir le petit appartement de trois pièces qu'elle partageait avec son fiancé, Rich Conklin, un inspecteur de la brigade criminelle qui avait joué un rôle clé dans l'arrestation de Burke. Rich la soutenait sans réserve. Il faisait la lessive et il relisait ses pages pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'erreur. Il la consolait quand les descriptions sanglantes des meurtres lui arrachaient des larmes. Et comme Cindy avait réquisitionné la table de la salle à manger pour son livre, Rich avait pris l'habitude de prendre son petit-déjeuner dans la cuisine.

C'était formidable d'avoir le soutien de son partenaire, mais Rich ne pouvait pas vraiment l'aider. Cindy avait l'impression que son cerveau était en panne, et pas seulement à cause d'Evan Burke. En ce moment, la ville qu'elle chérissait était divisée par une nouvelle loi restrictive sur les armes à feu qui avait déclenché des échauffourées parmi les citoyens de San Francisco. Lindsay Boxer, la meilleure amie de Cindy – et la partenaire de Richie –, risquait de perdre son job pour avoir défendu cette loi.

Lindsay venait d'être suspendue pour une durée indéterminée, le temps qu'on enquête sur une fusillade à laquelle elle avait été mêlée. Impossible de savoir si la ville allait se ranger de son côté et lui rendre son arme, son badge et son poste, ou si elle allait servir d'exemple pour aider le maire à apaiser les esprits.

Cindy se sentait affreusement mal pour Lindsay. Car en tentant de la soutenir, elle n'avait fait qu'aggraver la situation.

2.

Cindy ferma son ordinateur portable et le déplaça pour faire de la place sur la table, où elle posa ses bras croisés. Elle soupira et songea à l'appel qu'elle avait passé à Lindsay la veille au soir. Quand Cindy avait interrogé son amie, cette dernière lui avait menti : « Je vais bien. Tu n'as pas à t'inquiéter, crois-moi. »

Pourtant Cindy *était* inquiète pour Lindsay, qui risquait de servir de bouc émissaire dans cette bataille contre les armes à feu, alors que n'importe quel autre policier aurait fait la même chose à sa place.

Cindy avait écrit un article dans la foulée de la fusillade sur son blog consacré à la criminalité, convaincue que les messages de soutien affflueraient. Mais ce n'était pas du tout ce qui s'était passé. Une armada de lecteurs enragés avaient saturé sa boîte mail, à tel point qu'Henry Tyler l'avait appelée ce matin sur son portable, l'air catastrophé. Il avait haussé le ton, ce qui n'était pas dans ses habitudes.

— Cindy, tu cherches les ennuis, avait grondé Tyler. Ne te mêle pas de ça.

— Comment ça, Henry ? Ce n'est pas différent de ce que j'écris tous les jours.

Il avait été très clair. Son bref article avait jeté de l'huile sur le feu allumé par la nouvelle loi en vigueur à San Francisco et dans d'autres grandes villes du pays.

Un mouvement de résistance national avait vu le jour.

Ils se faisaient appeler les Défenseurs du deuxième amendement et leur devise était : « On ne cédera pas ».

Tyler avait conclu sa tirade en disant :

— Finalement, consacre-toi à plein temps à l'écriture de ton livre, Cindy. C'est un cadeau. Tant que tu n'as pas mis un point final, tu oublies les autres affaires criminelles. Maintenant, mets-toi au boulot.

Cindy n'avait pas pleuré, mais elle était au bord des larmes. Henry

avait raison. Elle n'avait pas vu la situation dans son ensemble et avait donné une tournure trop personnelle à l'article de son blog.

À ce moment-là, son téléphone sonna à nouveau. Elle le prit sur la table et décrocha.

— Allô ?

Une voix masculine lui cria dans l'oreille :

— Mon arme, c'est mon affaire ! Lis la Constitution…

Cindy raccrocha. *Comment ce salaud a-t-il eu mon numéro de portable ?*

Elle avait besoin de sortir. Prendre l'air. Elle enfila rapidement un jean, un cardigan, des baskets et la veste en cuir de Richie. Après avoir vérifié que le feu de la cuisinière était éteint, elle ébouriffa ses cheveux et ferma les rideaux. Puis elle glissa son téléphone dans sa poche et son ordinateur portable dans son sac à dos avec son scanner de police. Cindy sortit et marcha vers l'est sur Kirkham, les yeux plissés dans la lumière de l'aube. Au bout du pâté de maisons, elle prit la direction du Golden Gate Park.

Il y avait une boulangerie appelée Sweets plus bas dans la rue, et elle voulait apporter à Lindsay un café de Sumatra chaud et des biscuits. Passer un moment ensemble à se plaindre allait assurément leur remonter le moral à toutes les deux.

Cindy commanda un Uber pour qu'il la prenne devant chez Sweets, au coin de la 24e Avenue et d'Irving Street, afin d'aller rendre visite à Lindsay sur Lake Street. La boulangerie était en vue lorsqu'une berline noire arriva à sa hauteur.

— Madame Thomas ?

— Oui, c'est moi. Vous pouvez attendre une seconde ? Je ne serai pas longue.

— Je ne peux pas me garer ici, s'indigna le chauffeur.

— J'en ai pour une minute.

Cindy tourna le dos au conducteur qui roulait au pas derrière elle.

Il la héla à nouveau. Elle se retourna avec impatience, et fut surprise de voir trois jeunes hommes sortir de la berline.

— Qu'est-ce qui se passe ? Écoutez, laissez tomber…, dit-elle au conducteur.

À peine eut-elle prononcé ces paroles qu'elle vit le pistolet dans la main de son interlocuteur. Elle le regarda dans les yeux tandis qu'il grognait :

— Monte dans la voiture, salope. On veut te parler de ton amie

Lindsay Boxer. C'est sa faute.

Choquée par cette menace, Cindy cria :

— Laissez-moi tranquille !

Elle cherchait son téléphone dans son sac quand un poing la frappa en plein visage. Une douleur aiguë la traversa l'espace d'une fraction de seconde, puis tout devint noir, et elle s'effondra.

Première partie

NEUF JOURS PLUS TÔT

1.

Le mari de Lindsay Boxer, Joe Molinari, avait travaillé toute sa vie pour les services secrets américains et bossait désormais en freelance, en qualité de consultant spécialisé dans l'évaluation des risques, la sécurité des réseaux informatiques, et les cybermenaces.

Quand Joe avait une mission, les Molinari étaient à l'aise sur le plan financier. Pour le moment, c'était le salaire de Lindsay à la police de San Francisco qui payait le loyer.

Le téléphone de Joe sonna à 7 heures du matin. L'identifiant indiquait *Steinmetz FBI*. C'était le chef de division du bureau local du FBI à San Francisco – et l'ancien responsable direct de Joe.

Joe décrocha après la deuxième sonnerie.

Tandis que Lindsay l'appelait depuis l'autre pièce et que leur fille de bientôt quatre ans se ruait dans son bureau en pleurnichant parce qu'elle n'aimait pas sa tenue, Joe entendit la voix grave de Steinmetz.

— Agent Molinari, sur le pont !

Mon Dieu, pensa-t-il.

Il fit taire Julie et lança :

— Craig. Tout va bien ? Je peux vous rappeler dans une demi-heure ?

— J'ai besoin de vous aujourd'hui et demain, lâcha Steinmetz. Peut-être un peu plus longtemps.

Perplexe, Joe se passa la main dans les cheveux. Il hésitait à se charger d'une affaire pour le FBI, potentiellement dangereuse. Et deux jours pouvaient facilement se transformer en deux mois. Mais il ne

serait pas judicieux pour son compte en banque de refuser la proposition de Steinmetz.

— Je peux vous retrouver dans le centre à 9 heures, dit-il.

Pendant que Joe s'habillait, Lindsay expliqua à Julie que sa tenue était géniale, qu'il ne fallait surtout pas la changer, puis elle lui donna un bol de Cheerios. Joe prépara des œufs tandis que Lindsay faisait griller du pain. Une fois les assiettes propres, Lindsay vida son mug de café dans l'évier et demanda :

— Steinmetz t'a donné un indice ?

— Deux jours de boulot, peut-être plus.

Lindsay consulta sa montre. Joe savait qu'elle avait un rendez-vous à 8 heures.

— Super. On ferait bien de se mettre en route.

Lindsay boutonna le manteau de Julie, Joe mit sa laisse à leur vieille border collie, Martha, et toute la famille se mit en route. Joe embrassa sa femme avant qu'elle s'éloigne dans son Explorer bleu. Julie et lui emmenèrent Martha faire un aller et retour au coin de la rue, puis il déposa la fillette pile à l'heure au ramassage scolaire. La voiture de Joe était garée de l'autre côté de la rue. Il désactiva l'alarme, démarra le moteur, et se dirigea vers le centre-ville. Quinze minutes plus tard, il trouva une place de stationnement sur Golden Gate Avenue, à un pâté de maisons de l'imposant bâtiment administratif qui dominait le quartier. Joe consulta sa montre en passant le détecteur de métaux dans le hall d'entrée. Il avait cinq minutes d'avance. Il venait de s'asseoir dans l'espace d'accueil quand Craig Steinmetz entra.

— Agent Molinari.

Joe et Steinmetz se serrèrent la main.

— Ça fait combien de temps ? Deux mois ? demanda le chef à Joe.

— Oui, mais c'est encore frais dans ma mémoire.

Une affaire de kidnapping. Avec un échange de coups de feu. Un agent avait perdu la vie. Steinmetz soupira.

— Je sais, Joe. C'est une mission très différente cette fois, si vous l'acceptez.

Joe suivit Steinmetz jusqu'à son bureau qui, malgré son grade de responsable, était typique du FBI. D'un côté de la pièce, le drapeau américain et, de l'autre, celui du département de la Justice, avec son aigle sur un bouclier et son fond bleu. Le portrait du président était accroché au mur en face du bureau. Une bibliothèque d'angle, quatre chaises bleues, un canapé deux places et une table basse complétaient

le mobilier. Pas de bibelots ni de photos personnelles, pour ne pas se laisser distraire. Steinmetz prit place à son bureau, Joe en face de lui.

— Joe, vous vous souvenez de Mike Wallenger ?

— Bien sûr. On a fait équipe pendant deux ans.

— Il vous fait dire d'accepter ce job.

Joe rit.

— C'est Mike tout craché. Il se jette d'abord et il réfléchit après. Et pourtant, il ne se casse jamais rien. Il a l'instinct d'une panthère.

— C'est vrai. Vous ferez équipe avec lui et vous serez sous ses ordres.

— Quelle est la mission ?

— Votre cible est un dénommé Alejandro Vega, spécialisé dans le trafic d'armes et de fentanyl. Il vient de purger cinq ans de prison pour avoir vendu de la drogue dans les rues de Guadalajara. Il a de la famille là-bas. Les fédéraux m'ont appelé pour me prévenir que Vega allait probablement se rendre à la petite foire d'armes qui va se tenir aujourd'hui. Ils ont besoin de notre aide. On aimerait l'arrêter et le renvoyer chez lui.

Steinmetz poussa deux mandats sur le bureau. L'un était un mandat de perquisition, l'autre un mandat d'arrêt.

— Wallenger vous donnera tous les détails. Soyez prudent.

2.

Le chef de la police Charles Clapper ouvrit la réunion à 8 heures. Quarante agents en uniforme s'étaient massés dans son bureau du cinquième étage. Un nombre équivalent se pressait devant la porte ouverte, d'où ils pouvaient entendre son rapport relatif à la nouvelle loi sur les armes à feu.

De ma position près de Rich Conklin, je voyais bien Clapper, un homme de grande taille, la cinquantaine, cheveux grisonnants, toujours tiré à quatre épingles. Ce matin-là, sa cravate était tachée et son regard trahissait son inquiétude.

Je connaissais Clapper depuis que j'avais rejoint les rangs de la police de San Francisco et, pendant la majeure partie de cette période, il avait dirigé notre laboratoire médico-légal. C'était un bon meneur, très intelligent, doué d'un réel sens de l'humour, mais qui le perdait à mesure qu'il assumait la lourde responsabilité d'apparaître comme le dernier recours. Clapper ne fit aucune remarque liminaire, et passa directement au mémo du maire, publié tôt ce matin. Une fois rendu public, ce mémo avait été lu dans les journaux télévisés avant l'aube, imprimé dans les journaux papier, et diffusé sur les réseaux sociaux, de sorte qu'il avait pénétré les smartphones, la rue, les maisons, les transports en commun et les bureaux à travers toute la ville et tout le pays.

Cela expliquait pourquoi Clapper était sur les nerfs.

La Californie avait déjà les lois les plus strictes du pays en matière d'armes à feu, mais elles venaient d'être encore renforcées : interdiction de nouveaux semi-automatiques, contrôles plus sévères sur l'enregistrement et la vente des armes. Les automatiques étaient désormais illégaux, tout comme les silencieux et les chargeurs de plus de dix cartouches, et toutes les armes devaient être équipées d'un GPS afin de pouvoir être localisées par les forces de l'ordre. Le spectre des personnes qui pouvaient demander une « ordonnance restrictive pour violence par arme à feu » avait été élargi et les « armes fantômes » artisanales interdites. Toute personne arrêtée en possession de ces

armes désormais illégales risquait une peine de prison.

La veille au soir, en réaction à la nouvelle loi, une foule de voyous venus de toutes parts s'était rassemblée devant l'Oracle Park. Armés de kalachnikovs et d'armes semi-automatiques, ils s'étaient montrés de plus en plus agressifs, scandant « On ne cédera pas » à mesure que leurs rangs grossissaient. Les policiers et les pompiers de San Francisco les avaient dispersés à l'aide d'avertissements et d'un cordon de sécurité.

— Nous allons racheter des armes dans dix-huit lieux publics, déclara Clapper en tapotant son calepin. Voici les prix équitables que nous proposerons, sous forme de bons cadeaux valables dans les supermarchés et les grandes surfaces. Vous pourrez emprunter une voiture de patrouille avec le kit nécessaire. Je vous demande à tous de vous inscrire sur le planning pour assurer une permanence dans les centres de rachat. C'est l'occasion de vous faire des relations et de réduire le nombre d'armes dans la ville. Si vous n'êtes pas au courant, un poste de police a été pris d'assaut à Ocala, en Floride, et soixante manifestants ont été arrêtés. Ils ont pris la pose devant les caméras et ont promis de se venger si on leur confisquait leurs armes. Ce qui a été le cas. Des manifestations similaires ont eu lieu au Texas, en Oklahoma et dans le Wisconsin.

La nouvelle était fraîche : des villes à travers tout le pays avaient mis en place des lois similaires restreignant le port d'armes, et les manifestations fleurissaient comme des mauvaises herbes après la pluie. Même la police était divisée sur la question. La moitié des flics de ma connaissance étaient contents de voir disparaître des rues ces armes dangereuses. Mais l'autre moitié était d'accord avec les manifestants, qui considéraient la nouvelle loi comme une atteinte à leurs droits fondamentaux, que garantissait le deuxième amendement.

— Si vous avez des doutes sur le contrôle des armes, continua Clapper, gardez-les pour vous. Je compte sur vous pour faire votre devoir en tant qu'agents des forces de l'ordre et pour ne pas vous mettre dans le pétrin. Des questions ?

Aucune. Clapper mit fin à la réunion. Son bureau se vida. Avec mes amis et collègues de la criminelle, je descendis bruyamment l'escalier de secours jusqu'à notre salle de brigade. La nouvelle loi sur les armes à feu avait fermé la porte aux armes de type militaire. Je priai en silence pour que les manifestants ne défoncent pas cette porte.

3.

Le bureau du lieutenant Jackson Brady, de la brigade criminelle, était une pièce vitrée d'une dizaine de mètres carrés nichée au fond de la salle de brigade. Il pouvait voir l'autoroute I-80 par sa fenêtre et toute la salle à travers les parois, et depuis mon propre bureau situé à cinq mètres de sa porte, je pouvais l'observer.

Aujourd'hui, comme presque toujours, il avait noué ses cheveux blond platine en catogan, et portait une chemise en jean, une cravate bleue, une veste bleue et un jean. Ses yeux d'un bleu intense étaient rivés sur sa table tandis qu'il parlait au téléphone. C'était ce que je considérais comme son « bureau bleu ».

Ce bureau, tout comme le poste de lieutenant, était autrefois le mien, mais j'avais décidé de renoncer à ce statut pour travailler sur le terrain avec la brigade criminelle. Pour le moment, je travaillais avec mon ami et partenaire, Rich Conklin, et Brady m'avait demandé de le seconder dans son rôle de responsable. Cela consistait à gérer les dossiers, à répartir les effectifs et, quand Brady était occupé, à prendre ses appels. Quand il eut terminé sa conversation, je m'avançai vers son bureau, frappai pour faire bonne mesure, et j'entrai.

— Boxer ?

— Il faut qu'on parle, lieutenant.

— Pas vraiment. Tu soupires tellement fort que tu fais trembler les murs depuis…

— Depuis une semaine.

— Au moins !

Brady était venu de la police de Miami, et avait apporté avec lui un léger accent traînant du Sud. Je m'affalai sur une chaise et posai mes chaussures à semelles de gomme contre le bureau.

— Je veux travailler sur le programme « Un cadeau pour une arme » avec Alvarez.

— Elle est partante ?

Je soupirai.

— Elle le sera. Tu sais qu'Alvarez est une bonne coéquipière.

Il me lança un regard perplexe, mais ne put s'empêcher de sourire.

— Qu'est-ce qui se passe, Boxer ?

— J'ai besoin de sortir d'ici.

— D'accord. Dis à Conklin que je requiers son aide.

Je quittai le bureau de Brady avant qu'il puisse ajouter « et tiens-moi au courant ».

Alvarez, récemment transférée de la brigade des mœurs de Las Vegas, était une trentenaire enthousiaste et séduisante. Je n'eus pas à la convaincre. Elle se renversa en arrière sur sa chaise, leva le poing et lança :

— Oui !

J'informai Conklin qu'en mon absence il était temporairement affecté à mon bureau, tout près de celui de Brady, mais cela ne parut guère l'enchanter.

— N'oublie pas d'écrire, grommela-t-il.

Il nous fallut plus d'une heure pour trouver une camionnette, apprendre la procédure de rachat, et nous rendre au parking du Walmart de Daly City. Je me garai non loin de l'entrée du magasin, j'ouvris la porte latérale, et installai une table pliante surmontée d'une marquise sur le bitume. Comme le voulait le protocole, Alvarez et moi portions des coupe-vent de la police de San Francisco par-dessus nos gilets pare-balles. Pendant qu'Alvarez vérifiait que la caméra orientée vers la table fonctionnait bien, je sortis des pancartes et deux chaises pliantes.

— Je vais chercher du café, lança-t-elle.

— Excellente idée.

Je pris place sur une chaise sous le soleil matinal. Les clients poussaient leurs caddies remplis de marchandises, et parfois d'enfants en bas âge, vers leur voiture. Une femme d'environ soixante-dix ans s'approcha du fourgon et, parvenue à la table, me montra un tas de journaux froissés dans un sac en plastique.

— J'ai quelque chose à vendre, me dit-elle en me tendant le sac.

Je déballai son vieux Smith & Wesson 22 et je lui montrai la grille des prix. Elle hocha la tête et je lui donnai vingt-cinq dollars en bons cadeaux pour le supermarché.

— Merci, c'est de l'argent pour les courses.

Alvarez revint avec un café noir et quatre sachets de sucre pour

moi, et un *latte* pour elle. Nous entrechoquâmes nos gobelets.

— À la fin des armes dans la rue !

— C'est une bonne journée pour être flic, conclus-je.

4.

Mike Wallenger briefa Joe Molinari dans la voiture. Il portait une casquette rouge sur laquelle était inscrit « Défenseurs du 2e », le nom adopté par les manifestants contre la législation sur les armes à feu. Sa veste en toile, son jean, ses bottes coquées et sa barbe de trois jours complétaient son déguisement. Comme Joe, il avait son arme dans un étui à la hanche, sous sa veste, et son badge était fixé à sa ceinture.

Joe portait la même tenue que lorsqu'il avait vu Steinmetz. Pantalon kaki, pull rayé, mocassins, et un de ces nouveaux et plus légers gilets pare-balles en kevlar, sous un coupe-vent noir et orange aux couleurs des Giants, l'équipe de baseball de San Francisco. Il avait l'air de M. Tout-le-monde. Wallenger prit une carte dans la console et la tendit à Joe. C'était la photo d'identité d'un homme brun d'une trentaine d'années avec un tatouage de dragon sur le côté droit du cou.

— C'est notre suspect, Alejandro Vega, précisa Wallenger. Il achète des armes au Mexique, principalement des surplus militaires, et les revend aux États-Unis. Il est sorti de taule il y a une semaine.

— Alors il a purgé sa peine et il est rentré chez lui pour une visite conjugale et se réapprovisionner en armes à feu ?

— On dirait bien. C'est tout ce que je sais, à part qu'il est notre problème.

— D'accord. Explique-moi le plan.

— On va faire simple, dit Wallenger en négociant le virage de Geneva Avenue. Dès qu'on arrive à la foire, on repère le stand de Vega. Je suis un de tes voisins qui s'y connaît en armes et toi, tu cherches un pistolet automatique pour te protéger. L'argent n'est pas un problème. Tu veux ce qu'il y a de mieux. Si Vega n'a pas ce qui te convient, tu lui demandes ce qu'il a à te proposer. S'il te présente une arme illégale, je sors la mienne et je lui colle le mandat sous le nez. Tu le neutralises et tu lui passes les menottes. J'appelle des renforts, ils confisquent sa marchandise et fouillent son véhicule.

— Mike. Tu m'as réclamé, moi. Pourquoi ?

— « Personne ne le fait mieux que toi… », chantonna Wallenger.

— Oh, mec. Arrête, hein ! J'aimais bien cette chanson.

— Sans rire. Tu n'as pas l'air d'un fédéral.

— Ouais. C'est les pâtes. Faites maison. J'ai pris quelques kilos.

— C'est une bonne chose. Vega ne pourra jamais résister à cette foire. On a l'air de bons clients. Il va vouloir nous vendre sa came.

— Merci de cette opportunité, Mike.

Wallenger sourit.

— Tout le plaisir est pour moi.

Il gara la berline Honda bleue banalisée sur l'immense parking situé à l'écart de Geneva Avenue, à l'extérieur du Cow Palace, le palais des congrès où se tenait le salon des armes à feu tant attendu. Les portes n'étaient ouvertes que depuis une heure, or le parking était déjà aux trois quarts plein. Joe sortit de la voiture et ferma sa veste des Giants.

— Entre le premier, lui dit Wallenger.

Pendant que son partenaire coordonnait les renforts, Joe franchit les portes tambour du centre. Il montra son badge et son arme aux agents de sécurité, puis passa le détecteur de métaux. Joe prit la mesure de l'endroit, du nombre impressionnant de clients potentiels qui se pressaient parmi les centaines de stands et, accessoirement, lui bouchaient la vue. Il passa les tables en revue, espérant que son regard tombe sur l'homme au tatouage de dragon.

Mais Vega était une aiguille dans une botte de foin.

C'est Wallenger qui le repéra.

5.

La table d'Alejandro Vega se trouvait au bout d'une rangée centrale, à égale distance des portes d'entrée et de sortie. Mike Wallenger fit signe à Joe de s'approcher. Joe mit les mains dans ses poches et se mêla au groupe de cinq ou six hommes qui regardaient avec attention la table de Vega, sur laquelle étaient exposés des fusils et des armes militaires. Avec Wallenger derrière lui, Joe examina les articles présentés sur le feutre vert. Tout semblait légal. Vega sentit un acheteur potentiel et leva les yeux.

— Bonjour. Je cherche un pistolet entièrement automatique avec votre meilleur silencieux.

À gauche de Joe, un type barbu, vêtu d'une veste de chasse sur une chemise en flanelle à carreaux, déclara :

— Ben chacun son tour, mec.

— Attendez, intervint Vega.

Il se pencha sous la table, fouilla en dessous sans regarder, et en sortit un Glock. Joe remarqua des soudures. L'arme avait été modifiée pour passer de semi-automatique à automatique. Vega vissa un silencieux sur le canon et lança :

— Une vraie petite merveille, hein ? C'est ma seule pièce, mais je pourrais bien vouloir m'en séparer.

— C'est la seule ? demanda Joe avec une pointe d'admiration dans la voix.

Il se pencha en avant pour l'étudier de plus près et sentit son coupe-vent remonter au-dessus du badge accroché à sa hanche, attirant l'attention du type barbu en veste de chasse à côté de lui.

— Al ! cria le chasseur pour couvrir le brouhaha de la foule en désignant Joe. C'est un Féd !

Vega n'hésita pas. Il avait déjà le Glock au poing et le braqua sur Joe.

— N'y pense même pas. Et n'essaie surtout pas de m'arrêter.

— Hé… Calme-toi, mon vieux, le tempéra Joe. Je ne suis pas en service. Je cherche une arme pour mon usage personnel.

Il baissa discrètement la main vers son étui, mais Vega avait l'avantage. Joe réfléchit à toute vitesse : que dire à Vega pour qu'il lâche le Glock ? Il pensa à arracher le pistolet des mains du Mexicain. Mais si le coup partait, quelqu'un pourrait être touché. Les agents de sécurité risquaient de tirer en entendant la détonation, et de blesser des visiteurs… Cela pourrait déclencher un bain de sang.

— Personne ne vous veut de mal, reprit Joe. Posez simplement votre arme sur la table.

Vega avait toujours son pistolet braqué sur la tête de Joe. Son regard passa de la porte d'entrée à Joe, puis au chasseur à côté de lui, qu'il considérait peut-être comme un otage potentiel.

— Je ne retournerai pas là-bas, gronda-t-il.

Wallenger apparut à la gauche de Joe et bouscula le type barbu. Il se planta devant Vega, son arme pointée sur lui. De la main gauche, il releva le bas de son pull pour lui faire voir son badge.

— Posez votre arme, monsieur Vega. Mains en l'air. Personne ne vous veut de mal.

Joe gardait un œil sur le Glock automatique, sans doute chargé, et vit Vega momentanément distrait par un mouvement dans sa vision périphérique : un homme vêtu de noir marchait à grands pas dans l'allée sur sa droite, et hurla dans le brouhaha de la foule :

— Lâchez votre arme !

Joe se tourna vers la voix, mais avant qu'il puisse crier « FBI ! », l'homme en noir, imaginant à juste titre un braquage en cours, le mit en joue. Instinctivement, Joe poussa Wallenger pour le mettre hors de la ligne de mire. En tombant, Wallenger entraîna Vega dans sa chute, et Joe, qui pesait près de cent kilos, s'échoua sur eux. La table s'effondra sous le poids des trois hommes, qui se retrouvèrent plaqués au sol. La table et les armes éparpillées dégringolèrent tout autour d'eux. Laissant Vega à Wallenger, Joe roula rapidement sur lui-même pour se mettre en position accroupie, son arme à la main. L'homme en noir brandissait un badge dans sa main gauche, mais il était trop loin pour que Joe puisse le déchiffrer. Pistolet au poing, Joe cria « FBI ! » au moment précis où l'homme en noir pressait la détente. Joe sentit un choc en pleine poitrine, puis un autre dans le ventre. Le tireur grogna :

— Plus personne ne bouge !

Joe entendit une voix inintelligible résonner dans un mégaphone.

Ses pensées se brouillèrent. Il ne savait pas s'il était vivant ou mort.

6.

Joe ne voyait plus rien. Il ne comprenait pas ce qui venait de se passer et peinait à évaluer la douleur dans sa poitrine.

Il ouvrit les yeux. Il était étendu par terre, affaissé contre un grand sac en toile. Wallenger menottait Vega, pendant que des agents de sécurité vêtus de noir dispersaient la cohue tant bien que mal.

Wallenger cria à Joe par-dessus la table renversée :

— Joe. Tu es touché ? Joe ? Tiens bon, mon pote. Les secours arrivent.

Joe reconnut le tireur : c'était Fred Braun, de la branche de San Francisco de l'ATF, le Bureau de l'alcool, du tabac, des armes à feu et des explosifs. Âgé d'une cinquantaine d'années, c'était un homme musclé, avec des yeux rapprochés qui lui donnaient l'air vif et déterminé d'un prédateur. Wallenger se leva et Braun lâcha :

— C'est une opération de l'ATF, bande d'imbéciles.

— Laissez tomber, Braun, dit Wallenger. Vega est à nous.

— Vous vous rappelez que l'ATF est chargé du contrôle des armes à feu, hein ? gronda Braun.

— Il a traversé la frontière de l'État avec des armes illégales. Vous avez oublié les prérogatives du FBI ?

Joe chassa de son esprit cette petite guerre de territoire. Il ne savait pas si les balles avaient traversé son équipement, mais il ne sentait pas de sang s'écouler de son corps. Il pensait être capable de se lever, mais il se demandait aussi s'il n'était pas en train d'avoir une crise cardiaque.

Un jeune agent du FBI, Charles Schaming, s'approcha de Joe, prit son pouls, et lui demanda de suivre son doigt des yeux.

— Aidez-moi à me relever, grogna Joe.

— Restez allongé, s'il vous plaît, répondit Schaming.

— Aidez-moi, bon sang !

— Vous savez que bouger pourrait vous tuer, objecta Schaming.

— Si vous ne le faites pas, c'est moi qui vous tue…

Le jeune agent passa ses mains sous les aisselles de Joe pour le mettre en position assise. Il dézippa le coupe-vent de Joe et retira sur le plastron de son gilet pare-balles une balle aplatie qu'il lui montra. Elle n'avait traversé que le coupe-vent, mais Joe savait que la violence de l'impact aurait pu arrêter son cœur.

— C'est bon, râla Joe. Aidez-moi à enlever ce truc.

— Penchez-vous en avant, d'accord ?

Joe crut qu'il allait s'évanouir en obéissant à Schaming.

La seconde balle tomba par terre.

Schaming la ramassa et la lui tendit.

— Un porte-bonheur. Deux même. Joe, comment vous vous sentez ?

Des sirènes retentirent à proximité, ajoutant un son strident au vacarme qui résonnait dans la salle d'exposition. Vega était neutralisé et deux agents du FBI l'escortaient sans ménagement vers une voiture garée dans le parking. L'ATF avait sécurisé les lieux.

Pendant que Braun était au téléphone, les ambulanciers examinèrent Joe et lui demandèrent son nom, sa date de naissance et son adresse.

— Comment tu te sens, Joe ? interrogea Wallenger.

— Très bien. Si tu me lâches, je pense que je peux courir un cent mètres.

Wallenger demanda au secouriste si Molinari allait être embarqué dans l'ambulance.

— Il refuse, répondit ce dernier. Je ne peux pas le faire monter de force.

— Appuie-toi sur moi, mon pote, dit Wallenger en passant un bras autour de la taille de Joe.

Ce dernier eut du mal à suivre le rythme de son coéquipier, tandis que les deux agents se mêlaient à la foule qui se pressait vers la sortie. Dehors, sur le trottoir, Wallenger lança :

— C'est juste là.

Joe aperçut la berline bleue banalisée qui les avait amenés au Cow Palace quarante-cinq minutes plus tôt.

Comme dans une autre dimension, il entendit la voix de Wallenger résonner dans sa tête.

— Tu as pris ces balles pour moi, c'est dingue. Je te dois une fière

chandelle. Et au fait, merci.

— De rien, mon vieux.

Joe tituba jusqu'à la voiture et tendit la main vers la poignée de la portière côté passager. Wallenger lui disait qu'ils feraient mieux d'aller aux urgences – quand Joe s'écroula sur le bitume.

7.

Le Dr Rob Liu, médecin de garde aux urgences du Metro Hospital ce jour-là, avait examiné Joe. En regardant le large hématome qui s'étendait sur le torse de ce dernier, elle avait prononcé un seul mot.

— Impressionnant.

— Les balles rebondissent sur moi, avait plaisanté Joe.

— Je vais vous faire passer un scanner, puis on verra.

Trois heures plus tard, la poitrine de Joe était bandée et il avait un petit sachet d'antalgiques dans sa poche. Wallenger l'attendait dans le hall de l'hôpital. Il avait abandonné sa casquette « Défenseurs du 2e » et portait une veste estampillée *FBI*.

Il expliqua à Joe qu'ils faisaient traîner la procédure d'arrestation de Vega afin que Joe puisse l'interroger. Le trafiquant d'armes était en garde à vue, au frais dans une cellule, mais il restait mutique.

— Tu as l'air en plus mauvais état que Vega, s'alarma Wallenger.

— Alors occupons-nous de son cas, que je puisse rentrer me coucher.

— Tes côtes. Elles sont cassées ?

— Juste quelques contusions.

Wallenger sangla Joe sur le siège passager.

Quand la ceinture de sécurité se resserra sur sa poitrine, Joe fit la grimace.

— Doucement, mon vieux.

— Désolé, Molinari. La ceinture de sécurité est obligatoire.

Wallenger démarra la voiture et, tandis qu'ils s'éloignaient de l'hôpital, il mit Joe au courant de la suite des événements.

— Steinmetz a contacté les fédéraux au Mexique pour organiser le transfert de notre prisonnier. Il a pu interroger Vega pendant deux heures, mais tout ce que notre homme a dit, c'est « je veux un

avocat ».

Ils furent pris dans un embouteillage alors qu'ils se dirigeaient vers Bay Bridge, mais à 16 h 15, Butch et Sundance – leurs surnoms lorsqu'ils étaient partenaires – étaient de retour dans les locaux du FBI, au 450 Golden Gate Avenue. Steinmetz conduisit Joe dans la salle d'observation dont la vitre sans tain permettait de suivre l'interrogatoire. Vega était seul, menotté à un anneau métallique au centre de la table, et fredonnait une mélodie.

— Tout ce qu'on a contre lui, c'est ce Glock automatique, expliqua Steinmetz à Joe. Mais une fois qu'on l'aura remis aux fédéraux, il ne sera plus notre problème. Voyez ce que vous pouvez lui soutirer avec Wallenger. Il a peut-être une planque d'armes quelque part.

Wallenger ouvrit la porte et les deux agents prirent place face au prisonnier. Wallenger mena l'interrogatoire, laissant Joe en position d'observateur.

— J'ai la double nationalité, vous savez, dit Vega. Ma mère est américaine. J'exige un avocat.

— Où est votre passeport ?

Vega regarda ses mains.

— Vous n'êtes pas citoyen américain, reprit Wallenger. Vous êtes un touriste. Pourquoi ne pas vous débarrasser de toute cette pression ? Au lieu d'inventer des salades, dites-nous ce qu'on veut savoir.

— D'accord. Et vous ne m'expulserez pas ?

— On dira un mot en votre faveur à nos collègues de l'autre côté de la frontière.

Vega cessa de plaisanter et lâcha :

— Je veux un putain d'avocat.

Wallenger quitta la pièce en disant qu'il allait revenir avec les documents d'extradition. Dès que la porte se referma, Joe rapprocha sa chaise du trafiquant d'armes et lui posa des questions en usant d'une méthode qui avait fait ses preuves : compatir avec le sujet, lui offrir une porte de sortie.

— Alejandro, vous pouvez m'appeler Joe. Je sais que c'est une dure journée, alors trouvons un arrangement. Dites-nous ce qu'on veut savoir et je plaiderai en votre faveur auprès des fédéraux.

À ce moment-là, Steinmetz revint dans la salle.

— Vous êtes notre invité pour la nuit, Vega. Demain, on vous ramène chez vous.

— Chez moi ?

— En prison. Ce sera comme à la maison pour vous.

Steinmetz quitta la pièce et deux gardiens entrèrent pour ramener Vega dans sa cellule. Le prisonnier se tourna vers Joe.

— Joe ? J'aimerais vous parler en privé. J'ai des choses à vous dire.

8.

J'avais faim et j'étais trempée par la pluie lorsque je franchis le seuil de notre appartement en criant :

— Maman est rentrée !

Joe était étendu sur le dos, à même le sol, avec notre chienne Martha blottie contre lui, qui remuait dans son sommeil. Julie était installée dans le fauteuil inclinable de son père et regardait un documentaire sur les pélicans. Elle bondit de son siège pour courir vers moi et m'attrapa par les hanches. Martha aboya et se releva péniblement, tandis que Julie disait :

— On l'a promenée, maman. Avant la pluie.

— Bravo. Pourquoi papa est-il par terre ?

— Il s'est bagarré.

Joe fit les gros yeux à sa fille.

— Mais quelle pipelette ! Pipeleeeeeette !

Julie retourna vers Joe et s'accroupit à côté de lui.

— Non ! C'est toi, la pipeleeeeeette !

Elle gloussa tandis que son père se tournait sur le côté pour la regarder dans les yeux.

— Tu ne sais pas garder un secret, souffla-t-il.

Elle éclata de rire.

— Toi non plus !

— Tu m'as eu. Maintenant, quelqu'un peut m'aider à me relever ?

Je m'approchai et tendis la main à Joe. Je me sentais forte, mais c'était un sacré morceau : un mètre quatre-vingt-cinq de muscles, une carrure d'ancien joueur de football américain à l'université. Je n'étais pas sûre d'y arriver mais, après des efforts maladroits, je réussis à le mettre sur pied. Il s'agrippa à moi, dans une forte étreinte. Julie s'était entichée du mot « pipeleeeeeette » et le répétait à Martha, qui lui

léchait le visage.

— C'est grave ? murmurai-je.

— Non, pas grave. Je te raconterai plus tard. Et si tu te changeais pendant que je commande une pizza ?

Joe appela Pronto Pizza et Julie retourna dans son fauteuil. Le temps que je prenne une douche chaude et que j'enfile des vêtements secs, les pélicans s'étaient posés et le dîner était servi. Joe avait changé d'avis au sujet de la pizza et nous dégustâmes des linguines au pesto. Entre deux bouchées, Julie nous raconta sa journée d'école en nous livrant une interprétation dramatique d'un passage d'*Alice au pays des merveilles*.

— Et puis la reine a dit : « Qu'on leur coupe la tête ! »

Son visage rayonnait de joie alors que nous éclations de rire. Puis la conversation retomba. Ma journée avait été satisfaisante, sans événement particulier. Joe n'était pas bavard.

— Je prendrais bien un verre de vin, dit-il simplement.

— J'arrive.

Je débarrassai la table et servis deux verres de chardonnay pendant que Joe couchait Julie. Il marchait comme l'homme de fer-blanc quand il sortit de sa chambre et me vit sur le grand canapé. Il se laissa tomber lourdement à côté de moi et enleva ses chaussures. Je lui fis de la place pour qu'il puisse s'allonger et me glissai à côté de lui.

— Quel genre de bagarre ?

— Ce n'était rien. Une guerre de territoire avec l'ATF à la foire des armes à feu.

Je passai ma main sur son torse et sentis le bandage qui lui recouvrait le ventre.

— Oh, mon Dieu. Ce n'est pas grave, Joe ?

— Chérie, tu peux me passer ce verre ?

Je me penchai vers la table basse et le lui tendis. Je l'aidai à s'asseoir et il but la moitié de son verre de vin.

— Maintenant, raconte-moi tout. Sinon, je te dénonce.

Il sourit et se mit à l'aise.

— De quoi suis-je accusé ?

— De l'avoir dit à ta fille mais pas à ta femme. C'est de la conspiration.

— Je plaide coupable. Déboutonne ma chemise.

Je m'exécutai, découvrant alors un bandage compressif tout autour

de son torse. Il me répéta qu'il s'agissait d'une simple guerre de territoire avec le chef de l'ATF local. Face à mon insistance, Joe devint sérieux. Il me raconta qu'il avait voulu arrêter un type dangereux et armé. S'était ensuivie une bagarre générale. Bien sûr, il me racontait une version édulcorée de l'altercation au Cow Palace, mais je n'en avais pas fini avec lui. Les interrogatoires, c'était mon rayon.

— C'est ta dernière chance de t'en sortir, lui dis-je de ma voix la plus convaincante. Parle maintenant et je t'aiderai. Sinon…

— J'ai été touché par des tirs de pistolet.

— Quoi ?!

— Deux balles de neuf millimètres en pleine poitrine. Mon gilet pare-balles m'a sauvé la vie.

Comme il m'avait décrit la scène en détail – il s'était relevé tant bien que mal et un responsable de l'ATF lui avait tiré dessus –, je ne comprenais que trop bien la situation.

— Tu aurais pu écoper d'une balle dans la tête !

— C'est vrai. Mais mon heure n'était pas arrivée.

Je me blottis contre mon cher mari, qui me serra très doucement contre lui. J'écoutai les battements de son cœur. Et je repensai à cette époque, pas si lointaine, où il avait eu le crâne fendu par une explosion, et la terreur d'être passée si près de la catastrophe me revint en mémoire. Des larmes roulèrent sur mes joues.

— Je ne veux pas te perdre, Joe.

— Je sais, ma chérie. Et ça va aller. J'ai eu peur pendant un moment. J'ai senti la puissance des impacts. Je me suis évanoui plusieurs fois à cause de la douleur ou du choc. Mais j'ai été examiné au Metro Hospital. Tout ce qui me reste de cet échange de tirs, c'est un gros hématome. Et un différend avec un capitaine de l'ATF nommé Fred Braun.

— Continue. Que s'est-il passé après ton départ de l'hôpital ?

Joe marqua une pause, puis me dit qu'il faudrait qu'il me raconte l'interrogatoire mené au bureau du FBI d'un trafiquant d'armes mexicain, Alejandro Vega.

— Ce type… (Il prit le temps de réfléchir, et j'étais sur le point de l'interrompre lorsqu'il lança :) Alejandro Vega est un drôle d'oiseau. Ce qu'il m'a dit valait bien quelques hématomes.

9.

Notre chambre, dans un coin de l'appartement, avait des fenêtres sur deux côtés. Ce que j'aimais dans cette pièce, c'étaient les traînées de lumière que la circulation nocturne à double sens sur Lake Street laissait sur le plafond.

Allongés sous les couvertures, Joe et moi regardions le spectacle lumineux et Joe me rapporta alors son entretien avec Alejandro Vega. Je pouvais l'imaginer dans une petite salle d'interrogatoire, affichant un visage sincère face à un Vega convaincu.

— Vega était mutique. Quand Wallenger a quitté la pièce, des gardiens sont entrés et Vega a compris que j'étais son dernier recours. J'ai prétendu avoir de l'influence auprès du directeur, j'en ai rajouté une couche, et il a mordu à l'hameçon. Je m'attendais à ce qu'il me révèle une cache d'armes, mais non. Il m'a avoué qu'il faisait partie d'un cartel de petits truands qui s'étaient associés pour faire passer des armes de guerre et de la drogue du Mexique à la Californie.

— Pour combler le vide causé par la nouvelle loi sur les armes à feu ?

— Sans doute. Surtout, Vega a peur que le milieu apprenne que le FBI en a après lui et qu'il lui fasse la peau en prison. Il dit que sa femme et ses enfants à Guadalajara vont y passer aussi.

— Un avertissement très violent pour les autres, j'imagine.

— Ce ne serait pas la première fois. D'après Vega, les mouchards paient le prix fort. Je lui ai promis de tout faire pour mettre sa femme et ses enfants en sécurité.

— Joe. Tu es un agent indépendant.

Il ne répondit pas. Ne supportant pas son silence, j'insistai :

— Tu penses à la famille de Vega.

— Non, à autre chose. Il y a plusieurs années, on a pris un verre chez MacBain avec un flic qui s'appelait Brian Donahue, tu te souviens ?

— Brian. Bien sûr. Je ne l'ai pas revu depuis qu'il a quitté la police.

— Désolé de te l'annoncer, Linds. Il s'est suicidé hier.

— Quoi ? Donahue s'est suicidé ? Comment le sais-tu ?

— Wallenger. Apparemment, Donahue a été retrouvé mort dans sa voiture. D'après ses informations, c'est une exécution maquillée en suicide.

Comment était-ce possible ? Donahue était-il de mèche avec le cartel mexicain ? Quand je l'avais rencontré, c'était un homme ordinaire d'environ quarante-cinq ans, au physique commun.

— Il paraissait être un bon flic, continua Joe. Et un type bien. Il avait des enfants à l'université.

— Oui. Je ne l'aurais jamais imaginé corrompu. Ni suicidaire, d'ailleurs.

— Wallenger et moi, on emmène Vega à Mexico demain. On le remettra aux autorités. Je ferai ce que je peux pour lui.

Je serrai la main de Joe.

— Je pense que Steinmetz en a eu pour son argent, Joe. Tu es blessé. Et si tu passais ton tour pour la suite ?

— Ah, pas si je veux une prochaine mission. En plus, j'ai fait une promesse à Vega.

— Je n'aime pas ça, Joe.

— Je pense qu'un calmant m'aiderait à dormir.

— Ferme les yeux, lui dis-je. Tout va bien ici.

C'était la vérité. Mais Joe était déterminé à emmener Vega au Mexique. Tant qu'il ne serait pas rentré sain et sauf, je ne me sentirais pas tranquille.

10.

Joe roula sur le côté pour regarder Lindsay dormir. Elle respirait doucement, ses cheveux blonds éparpillés sur l'oreiller, un coin de la couverture serré dans une main. Il résista à l'envie de la réveiller pour lui dire qu'il l'aimait follement. Quelle chance c'était d'être aimé en retour. Il était reconnaissant de leur mariage, de leur petite Julie et de la vie qu'ils avaient bâtie ensemble.

Quelques heures plus tôt, Lindsay lui avait fait remarquer qu'il aurait pu se prendre une balle dans la tête. Effectivement, et ce n'était pas la première fois. Joe était au service de son pays depuis qu'il avait quitté l'université et rejoint le FBI, des décennies plus tôt. Toujours en quête de justice, il n'avait jamais été amateur de sensations fortes. Aujourd'hui, il avait accepté cette mission pour l'argent.

Cela en valait-il la peine ?

Ce fut une longue nuit noire pour l'âme de Joe. Et inattendue.

À l'aube, il se leva sans faire de bruit pour se rendre à l'aéroport. Mike Wallenger l'attendait dans le hangar d'Aeromexico, où un petit jet allait les emmener à Mexico avec leur prisonnier. Vega se tenait près de l'avion au fuselage argent, menotté et enchaîné, l'air perdu.

— Steinmetz a validé ton plan, dit Wallenger à Joe.

— Bien. Merci, Mike.

Les trois hommes montèrent à bord de l'avion et, quatre heures et demie plus tard, ils atterrirent à l'aéroport international de Mexico.

Alors qu'ils débarquaient, Vega, les mains toujours liées, dit à Joe :

— Dans ma poche.

Joe sortit une enveloppe de la poche de la tenue de prisonnier de Vega.

Comme l'enveloppe était ouverte, il examina son contenu : une lettre pliée adressée à « Ana, ma femme bien-aimée », accompagnée de plusieurs milliers de dollars en billets de cent.

Il glissa l'enveloppe dans sa poche à lui alors qu'un fourgon de police se garait à côté d'eux. Les présentations faites, le prisonnier fut remis aux autorités mexicaines. Vega jeta un dernier regard à Joe avant d'être poussé dans le fourgon.

— Prêt, partenaire ? lança Wallenger.

— Aussi prêt que possible.

— On devrait être de retour ici vers 18 heures.

Molinari et Wallenger remontèrent dans l'avion, et se posèrent à l'aéroport de Guadalajara, où une voiture les attendait. Le chauffeur tendit les clés à Joe, et Wallenger entra l'adresse dans le GPS obsolète. Il agrandit la carte, et les deux agents étudièrent l'itinéraire pour Cocula, à plus d'une heure de route de Guadalajara. Les employés du gouvernement américain n'étaient pas autorisés à s'y rendre, sur ordre du département d'État. C'était là où vivaient Ana Vega et ses cinq enfants.

Contournant le centre-ville, Joe emprunta la Route 80 vers le sud. Alors que le paysage se désertifiait, Joe songea qu'apporter la lettre de Vega à sa femme leur donnait un prétexte pour interroger Ana Vega sur les associés de son mari. C'était sans doute leur seule chance d'obtenir des informations.

Une heure et demie plus tard, alors qu'ils n'étaient plus qu'à un kilomètre et demi de leur destination, Joe réveilla Wallenger, qui s'était endormi sur le siège passager.

— Réveille-toi, ça sent les tacos.

La route se rétrécissait à mesure qu'ils pénétraient dans le village. La rue principale était bordée de bâtiments à deux étages aux couleurs vives : ocre, cannelle, azur et vert. Au milieu, deux *taquerias* et un *mercado*. Ils se trouvaient à une centaine de mètres de l'adresse de Vega lorsqu'un 4x4 blindé se rangea devant eux, leur barrant le passage.

Wallenger regarda derrière eux.

Un autre véhicule arrivait sur la route, une vieille voiture américaine. Peut-être une Buick. Deux types en tenue paramilitaire en descendirent. L'un d'eux jeta quelque chose à l'intérieur par la fenêtre ouverte. Dans un grand bruit suivi d'un souffle puissant, la voiture s'enflamma, coupant toute possibilité de retraite aux deux agents.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? grommela Joe.

— On est armés, Joe, répondit Wallenger.

— À quoi tu penses ?

— C'est du sérieux. Un vrai bras de fer mexicain.

11.

Deux hommes en treillis et bottes noires, avec des ceintures de munitions en travers de la poitrine et des fusils automatiques à la main, sortirent du 4x4 blindé devant Joe et Wallenger. Celui qui s'approcha du côté de Joe mesurait environ un mètre soixante-quinze, cent pour cent de muscles et dix pour cent de barbe. Son comparse contourna la voiture pour s'approcher de Wallenger, côté passager. Un mètre quatre-vingts, lunettes de soleil et un tatouage flou dans le cou. Il semblait aussi costaud que son partenaire et était lui aussi lourdement armé. Les deux hommes qui étaient arrivés au volant de la voiture désormais incendiée s'étaient postés derrière les ailes arrière, une kalachnikov à la main. Des armes puissantes, mortelles.

Joe avait verrouillé les portes et les fenêtres, mais aucun des hommes en tenue paramilitaire ne tenta de les ouvrir. Au lieu de cela, ils pointèrent leurs armes vers le pare-brise, et le plus grand cria dans un anglais au fort accent :

— Vous deux ! Sortez de la voiture !

Joe brandit son badge et hurla en retour :

— FBI ! États-Unis !

Le gangster costaud qui se tenait à côté de sa vitre grogna :

— Sortez. Ou je tire.

— C'est moi qui déciderai de notre prochaine destination, Butch, annonça Mike à Joe.

— N'en rajoute pas, Sundance.

— Ça te plaira, je te le promets.

— Tais-toi, Mike. Réfléchis.

— Je pense qu'on devrait envoyer la sauce.

— D'accord, dit Joe. Mais pas de coups de feu.

Wallenger leva les mains et les montra aux hommes en treillis, et Joe fit de même après avoir déverrouillé la voiture. Les guérilleros, probablement des associés de Vega, ouvrirent les portières, les traînèrent dehors, et les poussèrent contre le véhicule. Ils furent fouillés, dépouillés de leurs armes, et conduits vers le 4x4 blindé garé devant eux. Joe pensa à toutes les personnes qui s'évanouissaient dans la nature sans laisser de traces au Mexique. Des villages entiers massacrés. Deux hommes dans une voiture pouvaient être abattus et leurs corps disparaître à jamais.

— La prochaine fois, on ira aux Bahamas, marmonna Wallenger. Je pense que ça te plaira.

Joe soupira.

— Ces hommes travaillent-ils pour une autorité quelconque ? Ou bien c'est un gang ? Le gang de Vega ?

Mike haussa les épaules.

— La ferme, aboya le plus grand.

La voiture en feu explosa tandis que le grand costaud poussait Mike et Joe à l'arrière du 4x4. Le soldat trapu monta côté passager et se tourna vers Mike et Joe. Utilisant le dossier du siège comme appui pour son arme, il surveillait ses prisonniers. Les deux hommes de la voiture incendiée montèrent de chaque côté de leurs prisonniers. Le grand costaud démarra. Le moteur rugit et le 4x4 blindé cahota sur la route cabossée, passant devant des maisons aux couleurs délavées, puis un petit marché de rue, avant de s'engager dans un champ de pierres et d'argile, en face d'un bâtiment en ruines.

Le conducteur arrêta la voiture.

Mike et Joe furent traînés hors du véhicule, jetés à terre, et menottés. Joe était mal en point et ne savait plus quoi faire.

Mais Wallenger fit valoir son autorité d'agent fédéral. Sachant que leurs ravisseurs parlaient assez bien l'anglais pour le comprendre, il lança :

— Retirez-nous ces menottes. Notre voiture sera retrouvée d'ici peu. La police fédérale va vous rechercher, et vous ne voulez pas être arrêtés avec deux agents du FBI kidnappés, menottés et désarmés. Alors dépêchez-vous. Qu'est-ce que vous voulez ?

Le plus grand des deux hommes se tenait debout devant Wallenger et lui aboya des questions qui revenaient à dire : *Qu'est-ce que vous*

foutez ici ? C'est une zone interdite. Si vous voulez vivre, ne faites pas les malins. Si vous mentez, vous mourrez.

— On visite la ville, dit Joe. On tue le temps. Notre avion nous ramène à San Francisco, et si on n'est pas à l'aéroport de Mexico avant 18 heures…

Le grand costaud interrompit Joe.

— Qu'est-ce que vous voulez à Vega ?

— Il est accusé de détention illégale d'armes à feu. Ça n'a rien à voir avec le FBI. Rien du tout.

— C'est quoi ça ?

Le grand guérillero tendit l'enveloppe contenant la lettre et l'argent destinés à Ana Vega qu'il avait trouvée sur Joe en le fouillant.

— Je rends un petit service à Vega, expliqua Joe. Vous comprenez ? Il m'a demandé de donner ça à sa femme.

— Où est Vega ?

— En prison. Quelque part en Californie.

Le plus grand sortit un couteau et pressa la lame contre la gorge de Joe.

— Ne nous raconte pas de bobards.

— C'est la vérité, affirma Joe.

— Où est Vega ?

— Aucune idée.

L'un des hommes qui se trouvaient près de la voiture brûlée avait une radio à la main.

Il héla le grand costaud armé du couteau. Joe crut comprendre « allons-y ».

Qu'allaient-ils faire d'eux ?

Le guérillero retira le couteau, entaillant le cou de Joe avec la lame. Il fit signe à son partenaire, et tous deux relevèrent Joe et Wallenger et les poussèrent dans leur véhicule blindé.

Joe maugréa en tombant contre Wallenger, mais il ne pouvait guère se plaindre : il n'avait pas trahi Vega. Restait à espérer que les gangsters allaient les ramener à leur voiture.

— Ils ne veulent pas avoir le meurtre de deux agents du FBI sur les bras, commenta Wallenger.

Joe pressa la main sur sa blessure pour arrêter le sang et soupira.

— J'espère que tu as raison.

Si tel était le cas, il avait une chance de dormir dans son lit la nuit prochaine.

12.

Le Dr Claire Washburn, médecin légiste en chef de San Francisco, était ma meilleure amie depuis le début de nos carrières professionnelles. Nous avions travaillé ensemble sur des centaines d'affaires, partagé une foule de secrets, et nous étions chacune la marraine de la fille de l'autre. Repérant sa BMW sur Harriet Street, juste sous le pont, je me garai tout à côté.

L'entrée du bureau du légiste était accessible par un passage couvert qui partait du palais de justice. J'enclenchai l'alarme de ma voiture, empruntai le passage et, un instant plus tard, j'ouvris la lourde porte vitrée du bureau.

La réceptionniste n'était pas encore arrivée, mais plusieurs policiers de l'équipe de nuit étaient assis sur les chaises alignées à l'accueil, attendant les certificats de décès et les autorisations de sortie des corps conservés à la morgue. Comme je ne voyais personne de ma connaissance, je tendis la main sous le comptoir de la réception et pressai le bouton pour entrer. Je trouvai Claire dans la salle d'autopsie, vêtue d'une blouse, d'une charlotte et de gants bleus, en train de pratiquer l'autopsie d'une femme. Bunny Ellis l'assistait.

À mon arrivée, Claire leva les yeux.

— Lindsay ! Une visite surprise ?

— Tu es libre pour déjeuner ?

— Plutôt pour dîner.

— D'accord. Juste une question. C'est toi qui as fait le rapport d'autopsie de Brian Donahue ?

— Oui.

— J'ai des questions.

— Je t'appelle dans, disons, une heure.

— Super. Au Susie's Café à 18 heures ? On sera toutes là.

Claire me souffla un baiser et je sortis. Dans le hall d'entrée

lambrissé de marbre, un ascenseur m'attendait. Je l'empruntai jusqu'au quatrième étage pour gagner la salle de la brigade criminelle au bout du couloir. Notre assistante, Brenda Fregosi, n'était pas à son bureau, mais la moitié de l'équipe de jour était déjà arrivée.

Le bureau de Brady était plongé dans l'obscurité. Conklin et Alvarez avaient allumé leurs lampes et leurs ordinateurs, mais n'étaient pas à leur poste. Je savais où les trouver. J'entendais leurs voix dans la salle de repos. J'entrai et leur dis bonjour, puis je me servis une tasse de café fraîchement moulu.

Nous nous assîmes tous les trois à la table et Conklin ouvrit une boîte de biscuits au beurre de cacahuète et aux pépites de chocolat. Le sergent Cappy McNeil aimait faire de la pâtisserie. Je pris un petit biscuit dans la boîte et regardai Conklin.

— Rich, tu te souviens de l'affaire du meurtre d'une femme âgée au Wharf ? Carolee quelque chose. Williams. Et des enquêteurs du central, Donahue et son partenaire…

— Diller, répondit Rich. Oui. Diller se croyait plus malin que nous. Quel connard, ce mec.

— Tu pensais quoi de Donahue ?

— Il n'était pas bien bavard. Toujours sur son téléphone. Il nous snobait.

— C'est vrai. Mais on s'en fichait à l'époque.

— Je me suis renseigné sur lui, reprit Conklin. Il était accro aux opiacés. Puis il a été viré.

— Logique. Je viens d'apprendre que Donahue est mort.

— Que s'est-il passé ? interrogea Alvarez.

Je racontai à mes deux partenaires le peu que je savais : Donahue avait été retrouvé mort dans sa voiture quelques jours plus tôt, et il se serait suicidé.

— Le central ne va pas enquêter ? s'étonna Alvarez.

— Ils sont toujours à court de personnel, répliqua Rich. Ils prennent en charge les affaires de nuit dans leur district et on récupère celles de jour. Plus de travail, plus de contrôle. (Il se tourna vers moi.) Lindsay, tu te poses des questions sur le suicide de Donahue ?

— Claire doit se fonder sur les faits. Aucun signe de violence, aucun indice médico-légal, juste un ancien flic mort d'une overdose. Mais je veux vérifier. Et je peux peut-être convaincre Brady de nous laisser chercher ce qui s'est réellement passé dans la voiture de Donahue.

— Je veux en être, déclara Alvarez.

— Moi aussi, renchérit Conklin.

Nous tapâmes dans nos mains par-dessus la table.

Il ne me restait plus qu'à convaincre Brady de nous donner le feu vert.

13.

Yuki Castellano m'avait donné rendez-vous sur le parking ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, en face du Palais. Elle grimpa sur le siège passager de mon Explorer et nous partîmes pour le Susie's Café.

Assistante du procureur général Len Parisi, Yuki venait de remporter une affaire difficile, où le jury avait rendu son verdict – coupable – en seulement deux heures. Mon amie était de très bonne humeur et n'avait qu'une envie : que son mari, le lieutenant Brady, l'emmène danser.

Elle ajusta sa ceinture de sécurité pour ne pas froisser son chemisier.

— Je pensais que Brady aurait plus de temps pour sa vie privée maintenant que Clapper a pris son poste de responsable, mais il est toujours aussi épuisé à son retour du boulot.

— Oui, il croule sous une montagne de paperasse, renchéris-je. En plus, il doit éteindre une douzaine d'incendies par jour. Et maintenant, des milices armées arpentent les rues.

Yuki soupira.

— Il ne dit pas plus de quatre mots quand il rentre à la maison.

— Désolée, Yuki.

Je me garai sur Jackson et nous marchâmes deux pâtés de maisons jusqu'au Susie's Café.

En ouvrant la porte d'entrée, nous fûmes accueillies par les arômes de la savoureuse cuisine caribéenne aux accents soul, le brouhaha des conversations ponctuées de rires, et le martèlement des tambours métalliques.

Cela nous mit immédiatement de bonne humeur.

Je saluai Fireman, le barman, ainsi que plusieurs habitués, puis Yuki et moi avançâmes en dansant jusqu'au centre de notre restaurant favori sous les acclamations des clients. Nous fîmes une petite

révérence, après quoi nous empruntâmes l'étroit couloir qui longeait la cuisine aux parois vitrées pour gagner l'arrière-salle, plus petite et plus intime. Heureusement pour nous, notre table habituelle près d'une fenêtre était libre.

Notre serveuse, Lorraine O'Day, s'approcha. C'était une femme rousse d'une cinquantaine d'années pleine d'esprit, qui connaissait nos goûts en matière de nourriture et de boissons, et qui savait que Yuki avait une bonne descente, surtout s'il y avait des margaritas au programme.

— Qu'est-ce qu'on boit ?

— Bière pour tout le monde ! répondit Yuki. Pas de margaritas en milieu de semaine.

— D'accord, dit Lorraine. Avec un bol de chips de maïs pour fêter ça.

— Merrrrveilleux, roucoula Yuki.

J'envoyai un SMS à Cindy, qui me répondit qu'elle était en route. Quand je levai les yeux, je vis Claire arriver.

Elle ouvrit les bras et étreignit Yuki, puis se glissa sur la banquette à côté de moi et me pressa la main.

Lorraine apporta un pichet de bière bien fraîche avec les chips, puis Claire lui demanda de nous garder quatre parts de leur fameuse tarte au citron vert, tandis que Cindy se glissait à son tour sur la banquette à côté de Yuki.

— Mon Dieu, je meurs de faim ! s'exclama Cindy. Tout le monde a commandé ?

Lorraine apporta les menus et s'adressa à Cindy.

— Tu arrives à point nommé, madame la journaliste. Tout ce que tu veux, tant qu'il en reste en cuisine.

— Je réfléchissais à m'essayer au veganisme.

— Pour un reportage ?

— Pour les cinq kilos en trop autour de ma taille.

— Simple comme bonjour, répondit Lorraine. Riz, haricots et légumes verts, ça te va ?

Après avoir passé la commande et vidé le bol de chips, je racontai à mes amies ce que Joe m'avait appris sur le suicide du sergent Brian Donahue.

— Ou plutôt sur son suicide apparent, rectifiai-je.

Ni Yuki ni Cindy n'étaient au courant.

— Comme je l'ai dit à Lindsay, j'étais sceptique à propos de cette histoire, car son overdose était… disons, bien trop massive, raconta Claire. Bien sûr, cela n'exclut pas le suicide, et il n'y a aucun indice d'un acte criminel.

— Je ne l'ai rencontré que deux fois, intervint Cindy, mais il m'a ignorée. En général, un flic profite de l'occasion pour dire : « Je ne peux pas commenter une affaire en cours, mais vous êtes priée de ne pas écorcher mon nom dans votre article. » Lui, il avait clairement l'air à côté de ses pompes.

Yuki pouffa dans sa bière, ce qui fit rire Claire.

Je fis tinter ma fourchette sur ma chope et lançai :

— On aimerait en savoir plus sur Donahue, docteur.

Claire s'éclaircit la gorge.

— Eh bien, Donahue était bourré de fentanyl. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Beaucoup de drogues récréatives illégales sont coupées au fentanyl. C'est pour cette raison qu'on voit tant de cas d'overdoses accidentelles. Voyez-vous, il suffit de trois microgrammes pour tuer une personne.

Elle pressa une miette de chips sur la table avec son doigt et le leva pour nous la montrer. Une miette minuscule.

— Voilà ce que représentent trois microgrammes, expliqua Claire. On a trouvé une cuillère à café de fentanyl dans les voies respiratoires de Donahue. La moitié de cette dose aurait suffi à abattre un troupeau d'éléphants. Ce flic connaissait le monde de la rue. Il devait le savoir. Alors a-t-il pris sciemment cette quantité astronomique ? Dans le cas contraire, que s'est-il passé ? Il n'y avait aucune trace de…

— Donc il y a bien eu une enquête ? coupa Yuki.

— Oui, répondit Claire. Et les résultats étaient suffisamment concluants. Pas d'empreintes, pas de contusions, pas de signes de violence. Tout indique le suicide. Affaire classée.

— Je pose des questions sur Donahue parce qu'il était peut-être impliqué dans une affaire sur laquelle Joe enquête.

Très attentive, Cindy avait à peine touché à son verre.

— Continue, Linds. Dis-nous-en plus.

J'hésitai, puis, dans l'atmosphère feutrée de notre club, je leur déballai toute l'histoire.

14.

Trois paires d'yeux immobiles confirmèrent qu'il était trop tard pour que je m'arrête maintenant.

— Joe a entendu parler de la mort de Donahue et se demande s'il n'était pas impliqué dans un trafic d'armes ou de drogue, et s'il n'était pas lié à un nouveau cartel mexicain. Au fait, Cindy, ça reste entre nous.

— Je prends des notes pour plus tard, d'accord ?

J'acquiesçai. Cindy s'excusa auprès de Yuki avant de passer le bras devant elle pour brancher son ordinateur portable à la prise murale. Elle fit de la place sur la table, repoussa son assiette et les condiments, puis se mit à taper sur son clavier, le front plissé sous une cascade de boucles blondes retenues par un serre-tête en strass. La conversation roula ensuite sur des sujets plus légers. Lorraine débarrassa nos assiettes et apporta du thé et les parts de tarte au citron vert. Yuki nous montra une photo d'elle en train de déjeuner avec le maire, puis je leur avouai combien j'étais inquiète que Joe ait accepté cette mission pour le FBI.

À ce moment-là, Claire posa sa fourchette.

— Une fillette de Rosewater a disparu lundi dernier. Katie Caruso. Elle vient d'avoir six ans. D'après la police, il n'y a aucune explication à la disparition de la gamine au milieu de la nuit.

Nous étions toutes très attentives. Même Cindy.

— Les parents sont désemparés. Et fous de chagrin. La police a mené une enquête approfondie, fouillé partout dans les environs, interrogé tout le monde. Et ce matin, un chauffeur routier a trouvé le corps de Katie dans un fossé, à huit kilomètres de chez elle.

— Oh non, soufflai-je.

— La légiste de Rosewater, Andrea Savino, a besoin d'aide pour l'autopsie, poursuivit Claire. Comme je suis allée à l'école avec sa tante Sam, elle m'a demandé de lui donner un coup de main. Je

prends l'avion demain matin.

— J'ai entendu parler de cette fillette, commenta Cindy. C'est horrible.

Puis elle retourna à son ordinateur portable. Elle ne réagit pas quand Lorraine lui demanda si son thé était assez chaud ou s'il y avait un problème avec la tarte.

— Cin, dis-je, on t'a perdue ?

— Je suis sur un site d'aficionados des crimes, répondit-elle.

— Tu as trouvé quelque chose ?

— Rien sur Donahue, mais il est question d'un autre ancien flic retrouvé mort dans les environs d'Oakland.

— Un autre flic ? dis-je.

— Oui, regarde.

Elle tourna son ordinateur vers nous.

C'était la photo d'un homme d'une trentaine d'années vêtu d'une combinaison de travail, gisant près d'un van Ford.

— Qu'est-ce que c'est ? Tu peux zoomer sur sa bouche ?

Cindy agrandit l'image.

— Waouh. Bien vu, Lindsay. On dirait que ses lèvres ont été agrafées.

— Oh mon Dieu ! s'exclama Yuki. Et il y a une légende ?

— Non, répondit Cindy. On dirait que la personne qui a posté cette photo est en ligne. Attendez…

Elle tapa quelque chose et déclara quelques instants plus tard :

— OK, Hands Up écrit, je cite : « Je ne connais pas son nom, mais j'ai entendu dire qu'il était flic. Il y avait un mot dans la poche de sa chemise qui disait : *Tu parles, t'es mort.* »

C'était un flic ? En regardant l'agrandissement, il me parut familier.

— Cindy, tu peux me la forwarder ?

— Cet homme a été retrouvé en dehors de la juridiction de la police de San Francisco, précisa Cindy.

— Cin, c'est vrai, mais ne t'occupe pas de cette affaire, s'il te plaît. Il y a peut-être un lien avec le prétendu suicide de Donahue, et je dois me pencher là-dessus avant que ce soit de notoriété publique.

— Je suis spécialisée dans les affaires criminelles ! C'est un meurtre !

— Cindy, c'est un service que je te demande. S'il te plaît ?

Je me penchai vers elle et lui retirai son bandeau en strass. Elle tenta de le retenir, mais trop tard.

— Hé !

Je la fusillai du regard.

— Ces deux hommes étaient des policiers. Rends-moi ce service, Cindy. Envoie-moi les photos de l'homme et du message *Tu parles, t'es mort*. Et n'écris rien sur le sujet, s'il te plaît.

Elle se renfrogna.

— Quel tyran. (Elle pianota sur son clavier.) Voilà, dit-elle. C'est envoyé.

— Merci, Cin.

— De rien.

Nous connaissions bien l'expression contrariée de notre amie Cindy, qui, même si elle était justifiée, restait hilarante. Des éclats de rire jaillirent à notre table, agaçant les autres clients, et même Cindy ne put réprimer le fou rire qui la gagnait.

Je me levai, serrai Cindy dans mes bras, et lui rendis son bandeau.

— Je ne sais pas pourquoi, maugréa-t-elle, mais je t'aime toujours.

— Je t'aime aussi, répondis-je. Et maintenant, je t'en dois une.

— Ne t'inquiète pas. Je n'oublierai pas.

Lorraine remplit nos tasses de thé et apporta l'addition avec une assiette de biscuits. Nous sortîmes nos cartes de crédit et allumâmes nos téléphones. Yuki commanda un Uber. Claire appela son mari et Cindy éteignit son ordinateur portable.

Je récupérai mes clés de voiture et, même si je faisais confiance à mon amie, vérifiai sur mon téléphone que Cindy m'avait bien envoyé la photo du policier aux lèvres agrafées. Oui, c'était fait. Pourtant, quelque chose me tiraillait.

J'avais hâte d'en parler avec Brady.

15.

Quand le réveil sonna à 7 heures, Joe ne bougea pas. Il était encore très mal en point et son voyage au Mexique l'avait éreinté, aussi me levai-je doucement pour prendre en charge la routine matinale.

Une fois habillée, je réveillai Julie et lui fis signe de ne pas faire de bruit.

— Papa dort profondément.

— Chuuuut, me répondit-elle.

Je préparai à manger pour Julie, Martha et moi, puis je fis enfiler à Julie un pantalon, un pull et ses chaussures souples préférées. J'eus juste le temps de courir avec Martha jusqu'au bout de la rue pour faire monter Julie dans le bus scolaire. Je lui fis au revoir de la main, et une demi-douzaine d'enfants répondirent à mon salut. Puis je ramenai Martha à la maison. Elle était un peu raide au niveau de l'arrière-train et, sans surprise, elle alla s'étendre dans le lit de Julie. Quand j'embrassai Joe pour lui dire au revoir, il passa sa main dans mes cheveux et murmura :

— Je me suis rendormi ?

— Oui, mais ne te lève pas. Dors autant que tu peux, Joe. Je t'aime.

— Je t'aime aussi, Blondie.

Je conduisis jusqu'au palais de justice en pilote automatique, l'esprit accaparé par les morts suspectes de Brian Donahue et de l'homme non identifié à Oakland, apparemment un policier avec un message clair dans sa poche : *Tu parles, t'es mort*. Ces deux décès étaient troublants, et j'avais l'impression d'avoir déjà vu l'homme d'Oakland. J'avais

rencontré et travaillé avec tellement de policiers que cette impression de déjà-vu pouvait être trompeuse. Tout de même. J'avais envie d'ouvrir un dossier sur les deux hommes et de mener mon enquête. C'était impossible tant que j'étais l'officier de réserve de Brady.

Alors que je montais l'escalier de secours pour gagner la salle de brigade, j'eus une idée. Quatre étages plus haut, cette idée s'était transformée en un plan d'action complet. Je poussai la porte d'entrée.

— Bonjour, Lindsay, me dit Brenda en me tendant une liasse de petites feuilles roses. J'ai trente et un messages pour le lieutenant. Et quelques-uns pour vous.

Brenda Fregosi avait été la messagère de l'équipe pendant la majeure partie de sa vie. Mère de deux enfants, elle faisait de la poterie pendant son temps libre et s'avérait un membre fiable et apprécié de nous tous. Brenda était au courant de tout ce qui se passait à la brigade criminelle.

À voix basse, je lui fis part de mon idée.

— D'accord, répondit-elle.

— Ça reste entre nous.

— Bien sûr.

— Vous connaissez quelqu'un qui pourrait vous remplacer temporairement ?

— Laissez-moi réfléchir…

Je déposai la pile de messages sur le bureau de Brady avant de prendre place au mien. Après avoir rapidement parcouru le courrier, j'ouvris le dossier personnel du sergent Brian Donahue, décédé. Son dossier était irréprochable : vingt ans au commissariat central, une carrière ascendante de simple agent à inspecteur, puis sergent, le tout au sein de la brigade criminelle du central.

La dernière page du dossier s'avéra particulièrement instructive.

D'abord, une plainte anonyme selon laquelle Donahue volait de la drogue lors des arrestations et sur les scènes de crime. Puis une seconde affirmant qu'il était stone pendant une enquête sur un meurtre et avait compromis une scène de crime de manière irrémédiable. Alors qu'il semblait définitivement grillé, il avait obtenu un sursis sous la forme d'une recommandation élogieuse et pour le moins stupéfiante de la part, tenez-vous bien, de notre ancien lieutenant Ted Swanson – le chef corrompu du département Vols et Stupéfiants, qui purgeait actuellement une peine de prison à perpétuité dans l'établissement d'État de San Quentin.

Grâce à la lettre de Swanson, le Bureau des affaires internes avait

rejeté les plaintes contre Donahue, lequel avait pu garder son poste deux années supplémentaires. Jusqu'à ce qu'une autre sonnette d'alarme, définitive cette fois, soit tirée.

Donahue avait été filmé par le smartphone d'un témoin en train de frapper un vagabond avec son pistolet. Le témoin avait porté plainte et envoyé la vidéo à l'*Examiner*. Donahue avait été licencié. Comme le vagabond n'avait pas porté plainte, la hiérarchie avait fait disparaître l'incident.

Le rapport médico-légal daté du lundi matin, trois jours plus tôt, était concis et précis. Les seules empreintes récentes sur ou à l'intérieur de la voiture de Donahue appartenaient à son propriétaire. Un flacon de fentanyl à moitié rempli se trouvait sur le siège à côté de son corps. Il y avait de la poudre de fentanyl sur le devant de sa chemise et de légères traces de drogue sur sa lèvre supérieure et son menton. Là encore, aucune trace de lutte.

Le rapport d'autopsie de Claire sur Donahue, également dans le dossier, était succinct. Cause officielle du décès : overdose de fentanyl. Mode : suicide.

Que dire de plus ? Donahue était un toxicomane. Était-il également suicidaire ? Les signaux d'alerte, les résultats médico-légaux, le rapport d'autopsie, tout indiquait une vie morne qui s'était terminée par une mort brutale et inattendue.

Ou était-ce trop lisse ?

Je vérifiai les détails. Il n'avait pas laissé de lettre. La voiture était garée devant chez lui et les seules empreintes étaient les siennes. La voiture avait-elle été nettoyée et les empreintes placées là à l'aide des mains inertes du défunt ? Pourquoi Donahue n'avait-il pas pris la dose mortelle dans son lit ou dans un fauteuil ? Tout semblait avoir été soigneusement orchestré, alors pourquoi pas de lettre d'adieu ? Cela aurait mis un point final à cette sortie planifiée.

Il n'avait pas laissé de mot.

Je n'aimais pas du tout cette histoire.

16.

L'air vaguement familier de l'homme aux lèvres agrafées me hantait, s'imposait à mon esprit.

Qui est-il ? Je devais le découvrir.

Je refermai le dossier Donahue et j'ouvris la photo que Cindy m'avait envoyée pour l'imprimer. Notre imprimante manquait de toner. La photo était floue, mais je fis abstraction de la rangée d'agrafes qui conférait au visage de l'inconnu un bec de canard et l'étudiai attentivement.

La victime était de profil. Je le connaissais. Les oreilles décollées. Les cheveux coupés très court. À force de fouiller dans ma mémoire, un nom me vint à l'esprit. *Roy Abend*. Le défunt pouvait être Roy Abend, un ancien flic qui avait travaillé au palais de justice.

Je ne connaissais Abend que de vue. Je l'avais croisé dans les couloirs du cinquième étage et sur le parking. J'avais échangé quelques mots avec lui chez MacBain. Il semblait enjoué et avait toujours un mot gentil pour tout le monde.

Je tapai « Abend » dans la barre de recherche du personnel et j'ouvris le mince dossier des ressources humaines. Affecté à la brigade des stupéfiants, Abend avait travaillé pour Swanson, mais il avait quitté la police de San Francisco avant la disgrâce de son chef véreux.

J'imprimai la photo du mot trouvé dans la chemise d'Abend : *Tu parles, t'es mort*. En supposant que l'homme aux lèvres agrafées soit bien l'ancien sergent Abend, qu'avait-il pu dire ? Avait-il divulgué des informations à la police ou à un collègue qui l'avait dénoncé ? Ou avait-il été accusé à tort et assassiné pour faire passer un message ?

Un message à qui ? Comment avait-il été tué et par qui ?

Brady arriva à 8 h 15. Je le saluai et il me rendit mon bonjour d'un grand signe de la main. Je lui laissai le temps d'enlever son manteau et d'ouvrir son ordinateur portable avant de frapper à sa porte vitrée.

Il me fit signe d'entrer et je pris place face à lui.

Je demandai à Brady s'il était au courant de la mort prématurée de Brian Donahue.

— Oui, je suis au courant. Ses funérailles sont prévues pour bientôt. Tu veux y assister ?

— Je préfèrerais enquêter sur les causes de sa mort.

— La légiste a rendu son verdict. Overdose accidentelle. Suicide accidentel.

— Elle n'avait aucune preuve du contraire, mais personnellement, je ne pense pas que Donahue l'ait fait tout seul.

— Sois convaincante, Boxer.

Brady m'écouta lui expliquer ce que Claire avait dit au sujet de la forte concentration de fentanyl dans les voies respiratoires de Donahue.

— Hum, je vois, mais ça n'exclut pas le suicide.

— Il y a eu une enquête. Aucune empreinte en dehors des siennes, aucun signe de lutte. Rien à se mettre sous la dent. Juste Donahue avachi, la tête sur le volant, un flacon de fentanyl à côté de lui, une forte dose de cette substance dans ses voies respiratoires, et un peu de poudre sur ses vêtements. Il était au chômage. Il n'a pas laissé de lettre. Et personne n'a crié au meurtre. Donahue n'était pas incompétent, poursuivis-je, mais il avait foiré plusieurs enquêtes sur des homicides, et, ouvre grand tes oreilles, il a reçu une évaluation dithyrambique de Ted Swanson.

Brady haussa les sourcils.

— Qu'est-ce que Swanson a à voir avec Donahue ?

— Exactement. Donahue travaillait au central. Je ne leur ai trouvé aucune affaire en commun. Comment connaissait-il Swanson ? Mais admettons que c'était le cas. Admettons qu'il travaillait sous couverture et qu'il a aidé Swanson à arrêter un criminel. La recommandation de Swanson a permis à Donahue de garder son poste pendant quelques années, puis il a brutalisé un sans-abri sous l'œil d'une caméra. Ça a signé sa perte.

— Tu es en train de plaider pour le suicide, Boxer.

— Peut-être. Mais ce n'est pas tout. Brady, connaissais-tu le sergent Roy Abend ?

— Un mètre soixante-dix, soixante-cinq kilos, crâne rasé, sa femme s'appelle Marjorie et ils ont des jumelles d'environ trois ans. Ça remonte à quelques années. Abend bossait chez les stups.

— Oui. Il travaillait pour Swanson.

Je montrai à Brady mon téléphone, avec la photo du cadavre aux lèvres bleues, de l'écume entre les agrafes.

— Chef, c'est Abend ?

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une nouvelle manière d'indiquer « tu en as trop dit ». Ses lèvres ont été agrafées post-mortem. Et il y avait un mot dans sa poche. *Tu parles, tu meurs*. Trouvé hier à Oakland. Ça fait deux ex-flics morts en soixante-douze heures.

Brady observait la photo d'Abend.

— Parle-moi de lui, dis-je.

— Abend n'aimait pas être flic, Boxer. Il a rendu son badge. Son arme. C'était il y a des années. Aux dernières nouvelles, il était chauffeur routier.

— Patron, j'ai une suggestion à te faire. Écoute-moi attentivement.

17.

Pendant que Brady et moi discutions, le téléphone sur son bureau se mit à sonner, réclamant son attention. Il ne regarda même pas les boutons qui clignotaient, laissant les appels être transférés sur la messagerie vocale de Brenda tandis qu'il m'interrogeait sur ma théorie au sujet de Donahue et Abend.

Il me cuisina sans ménagement, et finit par accepter qu'il valait mieux que je consacre mon temps à faire le travail pour lequel j'étais formée. Il appela Clapper et obtint de lui l'autorisation de lancer l'opération qu'il lui présenta comme un galop d'essai.

À la fin de la journée, Brenda avait déménagé dans un bureau contigu à celui de Brady. Son oncle Bobby, alias l'huissier à la retraite Robert Nussbaum, se tenait à l'ancienne place de Brenda, et épinglait les photos de ses petits-enfants sur son tableau en liège.

M. Nussbaum portait un jean, une chemise et une cravate, ainsi qu'une veste bleu marine dont le revers s'ornait d'un pin's représentant le drapeau américain. Il portait des chaussettes dans ses mocassins. Ses cheveux clairsemés étaient bien coiffés. Il était en train de disposer des calepins, des stylos et un tapis de souris sur la table quand je lui souhaitai la bienvenue à la brigade criminelle.

— Si vous avez des questions, si vous avez besoin de quoi que ce soit…

— Brenda va me former, répliqua-t-il. J'apprends vite. Entre vous, moi et l'Association américaine des personnes retraitées, sergent, la retraite, c'est nul. Je considère ça comme une opportunité. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à m'appeler.

— Je n'y manquerai pas. Comment dois-je vous appeler ?

— Appelez-moi Bobby. Et on se tutoie, hein ?

— Bien sûr. Enchantée, Bobby.

À six mètres de l'antre de notre chef, deux tables se faisaient face. L'une était « mon » ancien bureau, à présent celui de l'inspectrice Sonia Alvarez, et l'autre appartenait à Rich Conklin. Un troisième avait été placé entre les deux, formant ainsi un triangle.

Je pris place en soupirant. J'étais de retour. La table de Conklin était à ma gauche, celle d'Alvarez à ma droite, et j'étais assise face à la salle de brigade, dont je pouvais voir les moindres recoins.

Plusieurs de mes collègues de l'équipe de jour étaient à leur poste, sous la lumière vacillante des néons. L'inspecteur Samuels lançait des boules de papier dans une poubelle de l'autre côté de l'allée. Il les mit toutes dans le mille. Michaels essuyait du café renversé sur son bureau, tandis qu'un policier en uniforme était assis sur le coin du bureau du sergent Cappy McNeil, et discutait avec lui et son partenaire, le sergent Paul Chi. Brady était dans sa pièce aux parois vitrées du fond de la salle, avec Brenda à ses côtés.

Pendant que le bulletin d'information du matin passait en sourdine sur la télévision murale, Conklin, Alvarez et moi discutâmes des deux policiers décédés. Nous avions du pain sur la planche. Comme Abend avait travaillé aux stupéfiants, Swanson détenait peut-être des informations sensibles. Swanson constituait le lien entre les deux flics morts et était notre dernier recours, voire notre seul espoir.

Je répartis les tâches et tapai dans la main de mes collègues. Puis tout le monde se mit au travail.

18.

Tôt le lendemain matin, Conklin et moi nous rendîmes au terminal du ferry alors que le soleil n'était encore qu'un disque pâle à l'horizon. Une brume marine flottait au-dessus de la baie et, bientôt, nous vîmes le catamaran glisser vers le port. Nous montâmes à bord du bateau ballotté par une houle légère et entrâmes dans la cabine pour nous mettre à l'abri du vent et des embruns.

Mon partenaire de longue date et moi partageâmes un siège double près de la proue et discutâmes par-dessus le bruit du moteur.

— Si je ne l'ai pas déjà dit, c'était très malin, de faire venir Bobby, déclara Conklin.

— N'est-ce pas ? Je pense qu'il fera l'affaire.

— Tu es prête pour Swanson ?

— Pas vraiment.

Notre aversion pour Swanson n'avait pas diminué au fil des ans. Ted Swanson dirigeait le département Vols et Stupéfiants depuis des bureaux situés à l'autre bout de notre étage. Nous le voyions souvent à l'époque, et nous les appréciions beaucoup, lui, ses équipes et sa famille.

Il était organisé, stratégique, et débordait d'un charme naturel. C'était un excellent gestionnaire, si rusé que personne n'aurait imaginé qu'il allait transformer nos propres agents en voleurs et en tueurs. Mais les preuves étaient irréfutables. Les vols se multipliaient. Les coupables portaient des coupe-vent de la police de San Francisco et des masques. Des commerçants sans défense et des criminels violents se faisaient racketter. Les cadavres s'accumulaient. Mais personne ne

s'intéressait à Ted Swanson jusqu'à ce qu'il ait à affronter un autre psychopathe, le chef d'un cartel mexicain qui dans l'esprit lui ressemblait beaucoup. À cette époque, tous les policiers tués étaient sous la coupe de Ted Swanson.

Aujourd'hui, malgré son charisme, il cohabitait avec d'autres tueurs de sang-froid derrière des murs de pierre et des fenêtres grillagées. Pauvre Ted. Ma théorie, et la raison pour laquelle Conklin et moi lui rendions visite, était que Swanson serait si heureux de voir deux anciens collègues qu'il se mettrait à table. Pour fanfaronner. Jouer les grandes gueules.

C'était une possibilité.

Nous traversâmes la baie en moins d'une heure et débarquâmes au terminal de ferry de Larkspur, dans la ville de San Quentin. De là, nous nous dirigeâmes vers la prison construite il y a près de deux cents ans qui surplombait la baie.

Des panneaux tout le long du chemin indiquaient la marche à suivre ainsi que la tenue exigée. Nous connaissions le code vestimentaire : pas de couleurs associées à un gang ni de vêtements provocants, seulement des jeans larges, des sweatshirts et des coupe-vent de la police de San Francisco. Conklin et moi étions en règle. Un gardien nous fit entrer dans l'enceinte clôturée et nous pénétrâmes dans le bâtiment en pierre pâle avec ses hautes fenêtres étroites et ses tours crénelées. À l'accueil, je présentai mes papiers et les documents signés par Brady et par le nouveau directeur de la prison, Frank Hauser.

Je me crispai quand les gardes nous guidèrent, Conklin et moi, à travers un dédale de couloirs jusqu'à une salle discrète, où nous attendîmes Swanson. Notre conversation serait enregistrée, et nous prîmes tranquillement place d'un côté de la table en acier, les yeux rivés sur la porte, qui finit par s'ouvrir en grinçant. Il était là, entre deux gardiens, le criminel malin et impénitent condamné à perpétuité sans possibilité de libération conditionnelle. Theodore « Ted » Swanson.

Quand il nous aperçut, Swanson nous fit un large sourire, qui ne quitta pas son visage, même lorsqu'il s'assit en face de nous, après avoir été menotté à la table. Mon adrénaline grimpa en flèche quand la lourde porte métallique se referma, nous laissant seuls avec un tueur impitoyable, qui dans une autre vie avait été mon ami.

Je ne redoutais pas qu'il renverse brusquement la table ou sorte un couteau. Je craignais que Ted le séducteur nous raconte un conte de fées auquel j'aurais envie de croire.

19.

Swanson était blond aux yeux bleus, les cheveux en bataille, à l'instar de ces stars de cinéma des années 1950. Il affichait un sourire suffisant, comme s'il venait de sortir du lit avec une fille qui avait écrit « Teddy, tu es le meilleur ! » au rouge à lèvres sur le miroir de la salle de bains.

À présent, il me regardait.

— Eh bien, quelle surprise. Désolé de ne pas vous serrer la main.

Il souleva ses menottes et nous adressa un autre sourire enjôleur. Le cachot humide et l'absence d'avenir ne l'avaient pas changé d'un iota. J'étais reconnaissante de la présence de Conklin à mes côtés.

— Comment ça va, Ted ? lança Conklin. Content de te voir.

— Moi aussi, inspecteur, répondit Swanson. Sergent… Tu as l'air en forme.

— Toi aussi, tu as meilleure mine que la dernière fois que je t'ai vu, Ted, rétorquai-je.

— Tu veux parler du jour où tu as témoigné contre moi au tribunal ? Ah oui, c'était une mauvaise journée.

— On espérait que tu pourrais nous aider à résoudre une affaire de meurtre : l'un de tes anciens associés, Brian Donahue.

— Je ne vois pas en quoi il était mon *associé*. Et puis, pourquoi je t'aiderais, Boxer ? Tu as raconté au jury que j'étais un monstre. Quoi d'autre ? Ah oui, que j'avais déshonoré l'uniforme, corrompu des dizaines de policiers, que j'étais un psychopathe, et tu as donné des détails qui m'ont coulé.

— C'est toi qui décides, Swanson. À ta place, je voudrais me rendre utile.

Swanson ricana et fit mine d'appeler le gardien.

— Ted ? intervint Rich. Ted, attends une seconde. Tu n'as rien à perdre, et on pourrait faire quelque chose pour toi.

— Ah oui ?

— On mettra cent dollars sur la table pour toi.

Swanson rit.

— Waouh ! Cent dollars. Je ne sais pas quoi dire.

— Cent dollars de la caisse, renchéris-je. Et Conklin et moi, on ajoutera cinquante dollars chacun.

— J'aurais préféré passer une soirée en ville avec Kim, ma nouvelle femme. Mais deux billets de cent, ça fait un paquet de crackers.

— Marché conclu alors ?

Je l'interrogeai à nouveau sur Brian Donahue, et son overdose de fentanyl. Cette fois, Swanson reconnut qu'il en avait entendu parler.

— Il est devenu un consommateur régulier après avoir été viré, précisa-t-il.

— On est au courant de la lettre de recommandation que tu as écrite pour lui. Tu t'es mis en quatre alors qu'il allait être renvoyé. Pourquoi as-tu fait ça ? Il ne travaillait même pas pour toi.

— Quelle différence ça fait ? C'est de l'histoire ancienne.

Conklin sourit et croisa les mains sur la table.

— Laisse-moi te poser la question autrement. Comment décrirais-tu ta relation avec Donahue ?

— Strictement commerciale, Richo. Je lui ai sauvé la mise pour qu'il continue à m'acheter mes produits. Les rares fois où j'ai eu une discussion avec Brian, je m'en souviens juste parce qu'il était amer comme un vieux pneu. Quels que soient ses problèmes, je m'en fichais totalement.

Il regarda ses menottes comme s'il arpentait un tunnel sombre dans son esprit. Puis il revint à l'instant présent. Il tapa ses menottes contre la table et lança :

— Ce fils de pute était malin. Il croyait avoir tout compris.

Je me contentai de le regarder, laissant le silence s'installer entre nous comme un brouillard.

Swanson se mit à rire.

— Je sais ce que tu penses, Boxer. Je suppose que moi aussi j'étais un putain de petit malin avant.

La bile remonta dans ma gorge. Swanson était vivant, combatif, tandis que les flics qu'il avait corrompus reposaient six pieds sous terre. Et ce n'était pas tout. Swanson avait indirectement provoqué encore plus de dégâts après que son trafic de drogue s'était terminé

par une fusillade avec le *jefe* mexicain. Des dizaines de condamnations avaient été annulées parce que les agents qui avaient procédé aux arrestations étaient véreux. Swanson avait jeté l'opprobre sur l'ensemble de la police de San Francisco. Et pour un sacré bout de temps.

Je repoussai ces pensées sinistres dans un coin de ma tête. Je ne voulais pas gaspiller le peu de temps qu'il nous restait avec Swanson.

— Et Roy Abend ? Tu te souviens de lui ?

— Maintenant que tu le dis. Il a démissionné au bout de quelques mois, si je me souviens bien.

Je lui montrai la photo du cadavre sur mon téléphone.

— Sérieusement, Boxer. Je suis incapable de le reconnaître.

Je retins un profond soupir. Avions-nous fait le déplacement pour rien ? Pour une conversation stérile avec cette ordure ?

— Bon, revenons à Donahue, dis-je. À ton avis, il s'est suicidé ? C'était un accident ? Ou quelqu'un l'a éliminé ?

— Ah, qui sait ? À mon avis, il a utilisé mes relations et il est allé trop loin. Je ne sais pas. J'aimerais pouvoir vous impressionner, mais je vis dans un cachot sur un rocher et j'essaie d'oublier cette époque. Désolé, *compadres*.

Je gardai le silence. Sans ciller.

— D'accord, Ted, dit Conklin. Si tu as des informations sur Abend ou Donahue, on te serait reconnaissants de nous les transmettre.

Mon partenaire se leva et frappa à la porte métallique. Des gardiens entrèrent et détachèrent les menottes de Swanson de la boucle de la table. Nous les suivîmes alors qu'ils escortaient Swanson hors de la salle d'interrogatoire. Quelques instants plus tard, nous nous trouvions dans la salle commune à l'immense plafond, sous les rangées de cellules, et je criai assez fort pour que les quelques centaines de détenus m'entendent :

— Swanson, la police de San Francisco te remercie pour ton aide !

Ça devrait régler son compte à cet enfoiré.

Un gardien nous conduisit à notre prochain rendez-vous dans la prison.

20.

Claire Washburn fit rouler sa valise bleue à coque rigide jusqu'à la file d'attente du comptoir d'enregistrement d'Avia Airlines. Elle déposa ses affaires dans les bacs en plastique prévus à cet effet : son ordinateur portable dans l'un, son téléphone et son sac à main dans un autre, ses chaussures et sa veste dans un troisième. Elle passa sous le portique aux rayons X, récupéra ses affaires, et se remit en route.

Les contrôles de sécurité passés, un Starbucks l'incita à entrer. Elle commanda un grand *latte*, trouva une place près de la porte d'embarquement 14, et s'installa avec le *San Francisco Chronicle*. Vingt minutes plus tard, son vol fut annoncé. Elle monta à bord d'un petit avion avec plusieurs dizaines d'autres passagers et bénéficia d'une rangée de trois sièges pour elle toute seule.

Après le décollage, Claire ouvrit son ordinateur portable et le dossier sur Katie Caruso. Depuis l'appel de mercredi de la légiste de Rosewater, Andrea Savino, pour lui demander son aide, Claire réfléchissait à ce mystérieux décès.

Savino lui avait fourni des informations précises.

Elle lui avait transmis la photo de classe de la fillette de six ans, ainsi qu'une douzaine d'articles de journaux. Les articles comprenaient les déclarations publiques laconiques des forces de l'ordre et les interviews poignantes de Bill et Karen Caruso, les parents éplorés de la petite. Ils n'avaient pas été en mesure d'expliquer à la police et à la presse comment Katie avait disparu, mais ils étaient tous les deux convaincus que leur fille était encore en vie et qu'elle les attendait.

L'édition en ligne du *Rosewater Daily News* avait contredit leur conviction avec une terrible nouvelle.

Le corps de Katie avait été retrouvé mercredi matin par un chauffeur de semi-remorque, Brian Bolliger, qui avait vu des vautours tournoyer dans les airs. Il avait déclaré être passé devant une sorte de tas d'ordures dans un fossé au bord de la route, et s'être arrêté pour examiner la couleur étrange de l'eau boueuse. En réalité, le bleu du

pyjama de la fillette. Il avait aussitôt appelé la police.

Le même journal, et le même journaliste, avait retranscrit le matin même l'interview déchirante des parents de la petite, désormais au courant de la découverte du corps de leur fille. Ils exprimaient leur choc, leur chagrin, leur désarroi et leur culpabilité, et se reprochaient cette tragédie, car ils étaient si surmenés et préoccupés qu'ils n'avaient remarqué la disparition de la fillette que le lendemain matin.

Claire les comprenait. Elle et son mari, Edmund, étaient les parents de trois grands garçons, véritables garnements quand ils étaient petits, qui avaient bien tourné. Puis, six ans auparavant, ils avaient eu Rosie, une adorable petite fille, du même âge que Katie.

Edmund pouvait dormir malgré le tonnerre, les sirènes et la musique metal qui résonnait dans la maison voisine. Parfois, après avoir pratiqué une demi-douzaine d'autopsies dans la journée, Claire s'effondrait dans son lit à côté d'Edmund et tombait dans un sommeil proche du coma. Si une personne attirait Rosie dehors, ou si la fillette sortait toute seule, Ed et elle s'en rendraient-ils compte ?

Peu importe ce qui était arrivé à Katie, Claire était déterminée à découvrir la cause du décès et à révéler la vérité à la police. Et, si on le lui demandait, à l'annoncer aux parents, avec autant de compassion que possible.

21.

L'annonce du pilote demandant aux passagers d'attacher leur ceinture ramena Claire à la réalité. Elle ferma son ordinateur portable et regarda par le hublot le patchwork de terres agricoles et de collines boisées fendu par l'autoroute 101, qui partait de San Francisco pour aller vers le nord, traversait la bourgade rurale de Rosewater, et continuait jusque dans l'Oregon.

Où avait vécu cette fillette ? Où était-elle morte ? Comment son corps avait-il parcouru huit kilomètres de cette autoroute, et qui l'avait transportée jusque-là ?

L'avion entama sa descente, se posa lourdement sur le tarmac, et roula jusqu'au hangar. Pendant que l'escalier était acheminé devant la porte de l'avion, Claire sortit son sac du compartiment à bagages, enfila sa veste, et prit son ordinateur portable et son sac à main.

Le steward la remercia d'avoir voyagé avec Avia et lui indiqua l'issue menant à l'escalier mobile. Chargée comme un mulet, Claire s'agrippa à la rampe pour descendre les marches jusqu'au tarmac et rejoindre la file de passagers qui se dirigeaient vers les portes automatiques du terminal.

Elle passait devant le carrousel à bagages lorsqu'elle aperçut une femme blonde d'une trentaine d'années vêtue d'une veste cintrée, d'un pantalon à pinces, avec des lunettes à monture bleue, qui tenait une pancarte Dr Washburn.

C'était Andrea Savino, la nièce de Sam Savino, médecin légiste du comté de Mendocino Sud.

Claire lui fit signe et Andrea se précipita vers elle.

— Ah, je suis tellement contente de vous voir. Donnez-moi vos bagages. Je me suis garée juste devant. Un des petits avantages du boulot.

— Je pense que je vous aurais reconnue même sans la pancarte. Votre tante Sam et vous, vous pourriez être sœurs.

— Vous êtes adorable, répondit Andrea. Dommage qu'elle habite à cinq mille kilomètres d'ici.

Andrea prit la sacoche d'ordinateur et la petite valise à roulettes de Claire.

— Claire, je pense qu'on devrait aller directement à l'hôpital. Le chef Pou nous attend. Il travaille sur cette affaire depuis que Katie Caruso est portée disparue.

— J'ai lu des articles sur lui dans le *Rosewater Daily News*.

— Oui. La presse est sur les dents et attend qu'on rende nos conclusions sur les circonstances et les causes de la mort de la fillette.

— Nous avons tous le même objectif, soupira Claire. J'espère de tout cœur qu'on trouvera le fin mot de l'histoire.

22.

J'avais une autre personne à voir pendant ma visite à San Quentin. Chris Manolo avait été un de mes informateurs jusqu'à trois ans plus tôt, quand, lors d'une dispute conjugale, il avait pris son pistolet sur un coup de sang et tué sa femme. Cet ancien petit dealer de drogue était autrefois une autorité en matière de trafic de marchandises. Je ne savais pas s'il trempait toujours dans la contrebande depuis son incarcération, mais Manolo étant un homme d'affaires, cela semblait fort probable.

Manolo était incarcéré dans une cellule éloignée de celle de Swanson, et notre gardien en profita pour nous faire visiter la prison. Voici la cellule de Charles Manson. C'est ici que Clarence Ray Allen a été emprisonné jusqu'à son exécution à l'âge de soixante-seize ans – il était le dernier homme à avoir été exécuté en Californie. Scott Peterson lui-même était là, juste là.

Enfin, nous parvînmes à une grande salle de réunion où une douzaine de détenus passaient du temps avec leur famille. Elle était équipée de petites tables carrées, de chaises en aluminium, de distributeurs automatiques, d'un téléviseur réglé sur une chaîne de dessins animés, et de caméras bien en évidence.

Conklin acheta des barres chocolatées et, peu après, Chris Manolo franchit la porte. Sa combinaison orange était trop grande pour son corps squelettique, et ses grands yeux s'arrondirent lorsqu'il me vit.

— Bon sang. Sergent Boxer ?

— Salut, Chris. Comment vas-tu ?

Je lui présentai Conklin et ajoutai :

— Mon partenaire, en qui j'ai une confiance totale.

— Enchanté, dit Manolo.

Puis, après avoir tiré une chaise et accepté un Snickers, il me raconta ses trois dernières années à San Quentin. Il avait obtenu son diplôme d'études secondaires, trouvé Jésus, et compris qu'il était gay.

— Et vous, sergent ?

Je lui racontai que j'étais toujours à la brigade criminelle et que la vie n'était pas si mal. Mais assez de bavardages.

— Chris, tu as entendu parler de la nouvelle loi sur les armes à feu ?

— Bien sûr. Les esprits s'échauffent.

— Chris, enchaîna Conklin, d'après les rumeurs, des armes à feu entreraient dans le pays via le Mexique. Probablement des armes militaires.

— Eh bien, si c'est vrai, les passeurs vont faire le ménage, éliminer les petits poissons. Je ne sais pas si vous pouvez encore les arrêter.

Puis Manolo nous raconta les rumeurs qui circulaient dans le quartier carcéral, non vérifiées, bien entendu. Néanmoins, elles étaient passionnantes.

— J'ai entendu dire qu'un nouveau gang armé était en train de rassembler des ressources. D'après ce qu'on m'a dit, ils vont faire entrer des camions remorques chargés d'armes depuis le Mexique. Au milieu de la nuit. Les véhicules seront camouflés avec des autocollants de grandes surfaces. Je ne sais pas si ce convoi va rouler en file indienne ou si ce seront des camions isolés qui emprunteront des routes secondaires. Mais encore une fois, si c'est vrai, ils vont inonder la Californie et tout le sud-est du pays d'armes de guerre. Ne mentionnez pas mon nom dans votre rapport, sergent. Si quelqu'un révèle des détails, comme le lieu ou le moment, il le paiera cher.

Tu parles, t'es mort. Roy Abend avait-il parlé à la police ? Ou faisait-il partie du gang ? Je demandai à Chris s'il avait déjà entendu parler d'Abend.

— C'était pas un flic ?

— Si, pendant six mois.

Après avoir remercié mon ancien indic, je l'informai qu'un cadeau l'attendait à l'intendance de la prison, puis Conklin et moi prîmes congé.

Une fois dehors, je lançai à Richie :

— Bon, on a la confirmation que Donahue faisait du trafic de drogue avec Swanson. Il lui achetait sa marchandise pour la revendre. Et d'après Manolo, le cartel d'armes de Vega n'est pas une légende. On n'a pas perdu notre temps.

— Ça valait bien deux billets, mais c'est un peu maigre.

— C'est vrai, Rich. On a besoin de faits.

Au moment d'embarquer dans le ferry pour rentrer chez nous, je

m’efforçai de chasser de mon esprit l’expression narquoise de Ted Swanson. J’entendais encore ma voix résonner dans la prison. *Swanson, la police de San Francisco te remercie pour ton aide !*

Si cette ordure avait acquis une petite popularité ces trois dernières années, il allait rapidement déchanter.

23.

Andrea Savino marchait à grands pas vers la voiture en tirant la valise à roulettes bleue, Claire sur les talons.

Son 4x4 Honda argenté était garé dans le parking, à une centaine de mètres de la porte, avec sur son pare-brise son caducée de médecin légiste. Quand Savino ouvrit le hayon arrière, Claire vit que sa collègue avait tout l'équipement nécessaire pour passer la scène au crible.

Son nom et son numéro étaient inscrits sur sa trousse médicale. Il y avait une pile de sacs et de draps mortuaires, des couvertures, et un appareil photo reflex mono-objectif numérique dans son étui. Une paire de bottes en caoutchouc vert était coincée derrière la roue de secours, et un imperméable et des vêtements de rechange étaient pliés dans un sac en plastique. Un pied-de-biche, une échelle télescopique et des boîtes probablement remplies de gants et de tests complétaient ce laboratoire portatif.

Le bagage à main de Claire ne rentrait pas. Savino referma le coffre et fit de la place sur la banquette arrière.

— Docteur Washburn…

— Appelle-moi Claire, s'il te plaît. Et on se tutoie, hein ?

— Bien sûr, Claire. Nous sommes à environ cinq kilomètres de l'hôpital Saint Barney. Tu as besoin de quelque chose avant d'y aller ?

— Non. Dis-moi juste comment tu veux procéder.

— J'aimerais que tu viennes à mon labo pour examiner Katie. Je l'ai photographiée avec et sans ses vêtements. Puis je les ai envoyés au labo. À première vue, elle était juste déshydratée. Je n'ai trouvé aucun signe d'abus sexuel ni de sévices corporels. Pas de contusions ni d'hématomes. Elle était trempée, avec une température corporelle d'environ 30 °C. Comme si elle était restée étendue dans ce fossé sur la Route 253 pendant tout ce temps. Les radios n'ont rien révélé de particulier. Aucune fracture ni prothèse. Elle pesait dix-sept kilos deux

cents, ce qui est insuffisant pour son âge et sa taille.

— Et les analyses sanguines, les prélèvements sous les ongles ? Le kit de viol ?

— J'ai demandé six analyses en urgence, mais tu sais ce que c'est. On est vendredi. J'ai même promis au responsable du laboratoire que je dînerais avec lui.

— Vraiment ?

— À situation désespérée, mesures désespérées. Mais je croisais les doigts derrière mon dos.

Elles rirent toutes les deux et grimpèrent dans la voiture.

Savino démarra le moteur, fit une marche arrière, et quitta le parking.

— Le chef Pou va nous dire ce qu'il sait.

— Espérons qu'on pourra faire l'autopsie aujourd'hui.

— Je dois réserver une chambre pour la nuit. Des suggestions ?

24.

Les murs en ciment du bureau d'Andrea Savino, situé au sous-sol, étaient peints en blanc. La pièce était meublée d'un vieux bureau en métal gris sur lequel se trouvaient un ordinateur Dell et une tasse à café *Docteur Quinn, femme médecin*. Le tableau en liège derrière son bureau était couvert de mémos, et de la photo encadrée d'un chien tacheté dont un coin était barré d'une bande noire.

Le chef Robert Pou était assis avec les Dr Washburn et Savino au bureau.

Vêtu d'un jean, d'une chemise et d'une cravate sous son coupe-vent de la police de Rosewater, Pou avait une quarantaine d'années, les cheveux foncés, et se concentrait sur le contenu de sa serviette bourrée de documents.

— Voilà, dit-il en prenant le dossier Caruso.

Il le tendit à Claire, puis rapprocha sa chaise du bureau.

— Je vais tout lire, dit Claire, mais pouvez-vous me résumer le contenu ?

— Bien sûr. Tout d'abord, l'homme qui a trouvé le corps de la jeune fille, Brian Bolliger. Ce ne serait pas logique qu'il ait tué Katie puis appelé la police, mais j'en ai vu d'autres. Alors on a vérifié la base de données. Il n'a pas de casier. J'ai parlé au patron de Bolliger, Arthur Richards de AR Trucking, qui, non seulement répond de lui, mais a également vérifié son carnet de route et l'a authentifié. Avant que Bolliger ne trouve le corps de l'enfant, il n'était pas venu dans le nord de la Californie depuis deux mois. On l'a interrogé comme si on détenait Ted Bundy, et selon toute vraisemblance, Bolliger est innocent.

Claire feuilleta les documents du dossier Caruso tout en écoutant les explications de Pou.

— On a interrogé les voisins des Caruso et les deux familles qui possèdent des fermes dans un rayon de huit kilomètres autour du fossé

où Katie… (Pou toussota, puis reprit :) On a parlé aux propriétaires, ainsi qu'aux employés, douze au total. On les a un peu secoués, mais aucun n'est suspect a priori. Personne ne sait rien, personne n'a rien vu.

Le chef s'éclaircit la gorge, sortit un mouchoir de la poche de son coupe-vent et se moucha.

— Excusez-moi. Bref, les Caruso ont une quincaillerie en ville. Ils nous ont proposé de nous garer devant le magasin, et on a recueilli toute la matinée les témoignages des gens qui voulaient nous parler. Personne n'a rien vu ni entendu de suspect. Personne n'a vu Katie marcher sur la route. Aucune soucoupe volante ne l'a kidnappée. Docteur Washburn, derrière l'onglet rouge du dossier, vous trouverez les déclarations de toutes les personnes qui se sont présentées d'elles-mêmes au poste au moment de la disparition de Katie, y compris deux hommes accusés de tourner autour du parc et de la cour de récréation de l'école primaire. Tous les alibis ont été vérifiés.

— Je ne vois pas le dossier médical de Katie, objecta Claire.

— Je sais, je sais. Katie voyait un pédiatre, le Dr Sven Wallace. Du moins jusqu'à l'année dernière, à peu près à cette époque, quand Wallace a brutalement succombé à une crise cardiaque. Il fumait une cigarette et a mis le feu à son bureau. Il ne reste rien du dossier de Katie.

— C'est vraiment dommage, soupira Savino en secouant la tête. À votre « rien », ajoutons que le kit de prélèvement pour agression sexuelle n'a rien donné. S'il s'agit d'un meurtre, il est toujours possible que son corps ait été lavé avant d'être abandonné. On attend les analyses toxicologiques.

— Est-ce qu'on aurait pu la droguer ? interrogea Pou.

— Possible, répondit Claire. Mais bon sang, elle aurait pu aussi mourir d'un anévrisme ou d'une tumeur au cerveau. Andrea et moi allons immédiatement procéder à l'autopsie.

— Je vous laisse faire. Voici mon numéro. Appelez-moi à n'importe quelle heure. J'ai un intérêt personnel dans cette affaire. Katie va… *allait* à l'école avec ma fille, Carol Lee.

Une demi-heure plus tard, Claire avait enfilé des gants, une blouse et une charlotte, et, équipée d'un micro, elle se tenait devant une table en acier inoxydable. Elle baissa les yeux sur le corps recouvert d'un drap d'une fillette de six ans, de type caucasien, aux cheveux blond vénitien, avec les dents du bonheur. Claire avait autopsié des centaines d'enfants, mais cela n'était jamais devenu plus facile avec le temps. Par définition, tous les enfants étaient innocents.

Claire tira sur ses gants, puis murmura :

— On va prendre soin de toi, Katie. Raconte-nous ce qui s'est passé.

25.

À la fin de la journée, j'appelai Joe depuis la voiture pour lui dire que je quittais le boulot. C'est Julie qui décrocha.

— Papa est dans la salle de bains.

— D'accord, ma chérie, je serai bientôt à la maison. Tu as dîné avec papa ?

— Oui.

— Bien. Je t'embrasse.

Environ quinze minutes plus tard, j'ouvris la porte de chez moi.

Martha me regardait en martelant le sol de sa queue. Après avoir rangé mon arme, je m'accroupis et la caressai vigoureusement. Puis je soulevai Julie dans mes bras et la portai jusqu'à la cuisine, où la gamelle de Martha débordait de croquettes. Il y avait des fleurs dans un vase sur le comptoir et le lave-vaisselle était en train de finir son cycle.

— Vous avez promené Martha ?

— Maman, tu t'inquiètes trop.

— Je sais.

— Joe ?

— Oui, je suis là, Lindsay.

Joe était dans son bureau, dans la chambre d'amis. Il se leva pour m'enlacer et tressaillit quand je le serrai à mon tour.

— Comment te sens-tu ?

— Ça va mieux. J'aurai fini dans dix minutes environ. Je dois

terminer ce rapport pour Steinmetz.

Julie me parla à travers la porte de la salle de bains pendant que je prenais ma douche et enfilais mon pyjama. Elle voulait changer les règles de l'heure du coucher. À présent, elle se sentait assez grande pour regarder la télévision des grands.

— Pas encore, lui lançai-je.

Elle passa sans transition à l'histoire du chat du Cheshire : elle n'aimait pas son nom et suggéra plusieurs alternatives. Chestnut parce qu'il était fou. Chester parce que c'était un vrai nom.

Je ris en ouvrant la porte. Julie me regarda et tendit les bras.

— Et puis, quand il était perché dans un arbre, il a disparu, sauf son sourire.

— Tu es trop drôle. Tu le sais ça ?

— Ouiiiiiiii.

Je lui ébouriffai les cheveux et nous rejoignîmes le salon. Je pris « la place de maman », à côté du fauteuil inclinable de Joe, et Julie grimpa sur mes genoux pour regarder une série avec nous. Quand vint l'heure de la coucher, je me sentis presque coupable. Elle protesta en pleurnichant, traîna des pieds, m'agrippa par la taille et me supplia de la laisser rester encore un peu.

— Papa a dit que je pouvais rester debout tard.

— Pipeleeeeeette.

— Joe ?

— Julie, j'ai dit que tu pouvais rester jusqu'à ce que maman rentre. N'est-ce pas ?

— Mais je ne suis pas prête.

— Allez, ma coccinelle. Il faut dormir.

Elle était sur le point de fondre en larmes lorsque je lui pris la main pour l'emmener dans sa chambre. Je réussis à la distraire en lui mettant une chemise de nuit usée avec des petites baleines, que lui avait donnée sa cousine Meredith.

Julie renifla.

— C'est quand mon anniversaire, maman ?

— Bientôt.

— Je peux faire une fête ?

— Bien sûr. Mais le reste est une surprise. Allez, Jules. Au lit.

Je la bordai, réarrangeai ses peluches, et tapotai la couverture pour que Martha saute dessus. Quand elles furent toutes les deux bien

installées, j'embrassai Julie, Martha, puis Mme Mooey Milkington, la vache en peluche, pour leur souhaiter bonne nuit.

De retour dans le salon, je repris ma place et expirai bruyamment pour mettre de l'ordre dans mes pensées.

Mon téléphone sonna à l'autre bout de l'appartement. J'avais une sonnerie joyeuse, à l'opposé de mon humeur. Comme je ne répondais pas, mon téléphone sonna à nouveau. J'allai le chercher dans la poche de ma veste et vis le nom de Claire s'afficher à l'écran. J'appuyai sur la touche verte.

— Salut, Claire. Où es-tu ?

— Je suis à Rosewater, à la morgue. J'attends les résultats des analyses de la fillette, Katie Caruso. Les parents étaient là tout à l'heure, en larmes devant le corps de leur petite. Le père a dans les trente ans. La mère vingt-cinq. Il a fallu trois personnes pour les empêcher de s'effondrer sur Katie. C'était horrible à voir, et impossible de ne pas penser à Rosie.

J'imaginais cette scène triste et compatissais avec ma meilleure amie.

— Je voulais t'appeler avant de commencer l'autopsie. Je crois savoir ce qui a tué cette enfant.

— Dis-moi.

J'entendis des voix derrière Claire.

— Ils sont encore là. Je te rappelle après. Oh, mon Dieu ! Il est tard. Je t'appelle demain plutôt.

Claire me laissa dans l'expectative, avec une nouvelle affaire non résolue.

— Ça va ? lança Joe.

— La journée a été longue.

— Tu m'en diras tant. Swanson était content de te voir ?

— Seulement si tu crois un mot de ce qui sort de la bouche de ce criminel.

— Donc…

— Je te raconterai tout, Joe. Mais quand on sera au lit.

Lumières éteintes, sous les couvertures, le bras de Joe autour de ma taille, je racontai tout à mon brillant mari, ancien agent du FBI, avant qu'il s'endorme. Enfin, je n'étais pas aussi éreintée que Joe. Les images de Donahue et Abend tournoyaient dans ma tête. Leur relation informelle avec Swanson avait-elle un sens ?

Ou bien leurs morts n'avaient aucun lien… et j'étais en train de

bâtir une affaire à partir de simples coïncidences ? Je ne me souviens pas de m'être endormie.

26.

Claire était furieuse alors qu'elle refermait la section en Y qu'elle avait pratiquée sur la poitrine de Katie. Elle fit son rapport dans son micro, consciente qu'Andrea écoutait attentivement ses conclusions.

Elle avait non seulement déterminé que Katie était déshydratée, comme l'avait dit Savino (les tissus de la petite fille étaient secs et collants au toucher), mais elle avait découvert que le pancréas de Katie était vestigial, ce qui indiquait qu'elle souffrait d'un diabète de type 1 et qu'elle avait besoin d'injections d'insuline quotidiennes pour survivre. L'autopsie et les résultats des analyses sanguines confirmèrent que la fillette était morte d'une acidocétose.

Claire donna son nom, la date, et précisa que Katie Caruso était décédée moins d'une semaine avant l'autopsie.

Dégoûtée, elle termina son rapport et s'éloigna de la table. Elle releva son masque et poussa un profond soupir. Une jeune vie avait été perdue dans d'atroces souffrances alors qu'elle aurait pu être facilement préservée.

Pourquoi ? Pourquoi Katie n'avait-elle pas eu ses médicaments à temps, voire pas du tout ?

Savino recouvrit le corps de la fillette avec le drap.

— On est d'accord. Acidocétose.

— C'est horrible, Andrea. Les Caruso étaient si débordés qu'ils ont oublié de lui administrer son insuline ? Elle avait six ans. Elle en avait besoin. Katie devait présenter des symptômes graves plusieurs jours avant sa disparition.

— Tu penses qu'on peut parler de négligence ?

— Laissons Pou donner son avis avant de rendre cela officiel. Combien de temps lui faut-il pour arriver ?

— Je te parie un dollar qu'il est garé devant l'hôpital, moteur allumé, et attend nos conclusions. Je vais l'appeler tout de suite.

Claire jeta sa blouse, sa coiffe et son masque à la poubelle. Elle fut prise d'une envie irrépressible de parler à Edmund. De lui dire de bien fermer la porte à double tour. Et d'entendre la voix de Rosie. Mais sa famille était sûrement en train de dormir. Et elle devait absolument s'entretenir avec les parents de Katie.

Elle voulait des réponses. Elle en avait besoin.

Savino contacta le chef Pou et le réveilla. En attendant son arrivée, Claire et Andrea discutèrent de ce que Katie avait dû endurer pendant les dernières journées de sa vie : soif extrême, bouffées de chaleur, migraines, confusion et crampes. Le simple fait de boire de l'eau l'avait sûrement fait vomir. Comme elle était dans un état de déshydratation extrême, son flux sanguin devait être ralenti, incapable d'acheminer l'oxygène vers ses organes. Son cœur et ses poumons avaient lâché. Voilà ce qui s'était produit.

— Ses parents n'ont pas pu passer à côté de tous ces signes. Tu ne crois pas, Andrea ? Et comment a-t-elle fait pour parcourir huit kilomètres depuis chez elle ?

— À pied, c'est impossible.

Une demi-heure plus tard, le chef Pou s'engouffra dans la morgue. Après avoir entendu l'explication des pathologistes concernant la mort de la fillette, il déclara :

— Allons-y.

— Où ça ? interrogea Savino.

— Chez les Caruso.

— Je vais les appeler avant.

Andrea avait grandi à Rosewater. Elle connaissait tout le monde et était amie avec la plupart des habitants.

— Tu as leur numéro ?

— Je vais le trouver.

— D'accord. Faites ça. Et, mesdames, préparez-vous, on va leur rendre une petite visite. On les appellera juste avant que je défonce la porte d'entrée.

27.

Andrea Savino et Claire Washburn suivirent le pick-up Ford 4x4 du chef Pou en direction du nord, dans la campagne agricole à la lisière de Rosewater. Sur le siège passager du pick-up, l'adjoint Will Christian contacta le central pour demander des renforts. Quand le chef quitta l'autoroute et bifurqua à droite, sur une route de terre cahoteuse qui serpentait à travers une prairie, il éteignit ses phares. Savino fit de même.

Scrutant l'obscurité, Claire distingua les contours de la ferme des Caruso, isolée sur la colline. On voyait deux pièces à l'étage, deux au rez-de-chaussée, une cheminée sur la gauche et un porche. Une lumière bleue clignotait à une fenêtre du deuxième.

— Ils sont réveillés, dit-elle à Savino.

— Tu sais, je ne veux vraiment pas que Pou joue les Rambo avec eux. On sait comment Katie est morte, mais on ne sait pas pourquoi.

Claire n'était pas entièrement d'accord.

— Andrea, je sais que tu les apprécies. Mais je suis plus objective. Je dirais même que j'espère qu'ils ont une explication à cette tragédie. Mais Pou doit faire pression sur eux. Si les Caruso se sentent acculés…

— … ils avoueront, termina Savino avec un soupir.

— Tout juste. Ou ils convaincront Pou que Katie a été kidnappée. Ou ils se retourneront l'un contre l'autre. Ou ils s'enfuiront.

Alors que les véhicules se rapprochaient de la maison, Pou ralentit, puis se gara le long du mur sans fenêtre, où passait le conduit de cheminée. Savino se rangea à côté de lui tandis que le chef et son

adjoint descendaient de leur véhicule sans un bruit. Claire et Savino les rejoignirent dans la cour.

Pou sortit un papier plié de la poche de sa chemise. Sûrement un mandat de perquisition.

— Docteurs, restez ici. Will et moi allons entrer les premiers. Caruso a un tempérament sanguin, et il est armé.

Les deux agents en uniforme montèrent les marches du porche. Pou frappa à la porte, plusieurs fois, et appela Bill Caruso. Celui-ci se pencha par la fenêtre de sa chambre à l'étage.

— Robert ? Tu as des nouvelles ? Je descends tout de suite.

Claire regarda la porte d'entrée s'ouvrir et les deux policiers pénétrer dans la maison. Elle s'était efforcée de chasser l'image des Caruso pleurant leur enfant mort. Cela l'avait bouleversée. Mais maintenant, elle s'interrogeait. Leur chagrin était-il sincère ? Ou bien s'agissait-il de culpabilité ?

Andrea tapota le bras de Claire quand la porte s'ouvrit à nouveau et que l'adjoint Christian sortit de la maison avant de refermer derrière lui. Il s'approcha des deux femmes.

— Les Caruso veulent vous parler à toutes les deux. Le chef vous demande de vous en tenir aux résultats de l'autopsie. Je vous accompagne.

28.

Il était plus de 23 heures quand Claire et Savino entrèrent dans la maison des Caruso.

Claire remarqua que le salon, au plafond bas, mesurait environ six mètres de long sur quatre. Le mobilier était sobre et solide. Au-dessus de la cheminée, un vieux miroir, et au mur, des photos de famille et de concours de tartes à la foire du comté.

Le canapé était recouvert de draps froissés. Devant, une planche vernie et tachée servait de table basse. Sur la table, une assiette avec les restes du dîner, un verre d'eau et une bouteille de vin rouge à moitié entamée.

En pleurs, Karen Caruso rassembla les draps, la couverture et l'oreiller et les jeta dans le placard de l'entrée. Puis elle resserra la ceinture de son peignoir, ramassa les restes et les emporta dans la cuisine. Bill Caruso se tenait près de la cheminée, les yeux rivés sur le mandat de perquisition qu'il tenait dans ses mains. Son visage affichait une expression à la fois alarmée et perdue.

Karen revint de la cuisine et approcha deux chaises de la table basse.

— Je peux rester debout, dit le chef Pou. On n'en a pas pour longtemps.

Claire et Savino prirent place, et les Caruso s'installèrent chacun à une extrémité du canapé. L'adjoint Christian se tenait dans l'embrasure de la porte. Tous les regards se tournèrent vers Pou lorsqu'il déclara :

— Il semblerait que Katie soit morte parce qu'elle était diabétique et

qu'elle n'avait pas pris ses médicaments. Que pouvez-vous nous dire à ce sujet ?

— Non, répondit le père. Katie avait la grippe, n'est-ce pas, Karen ? On l'a gardée à la maison pendant une journée parce qu'elle ne se sentait pas bien. Elle avait une légère fièvre. Karen est rentrée pour lui donner son déjeuner, et on lui a préparé son dîner à notre retour du travail, vers 18 heures. Et le lendemain… vous savez. Quand on s'est réveillés, elle n'était pas dans son lit, ni nulle part ailleurs. Robert, je t'ai appelé pour te dire que Katie avait disparu.

— Je sais, Bill. Et je veux te croire. Mais écoute ce que le Dr Washburn a à dire. Claire, pouvez-vous nous éclairer ?

Claire se demanda si elle pouvait résumer cette histoire horrible en quelques mots. Cela lui paraissait impossible.

— Monsieur Caruso, saviez-vous que Katie était diabétique ?

— Bien sûr qu'on le savait, répondit Karen. Elle est née avec. Diabète de type 1.

— Alors vous saviez qu'elle devait prendre de l'insuline tous les jours ?

— Oui. Et c'était le cas, n'est-ce pas, Bill ? Elle se débattait à chaque fois. Et elle pleurait.

— Alors on essayait de la distraire. D'en faire un jeu.

Andrea Savino prit la parole.

— Et le jour où elle était malade… avez-vous oublié de lui faire son injection ?

— Non, répondit Bill. Je ne crois pas. On était inquiets. Elle n'arrêtait pas de pleurer.

— Vous savez que le Dr Washburn est une pathologiste de renom. Nous avons fait appel aux meilleurs pour Katie. Nous avons envoyé des échantillons de sang et de tissus au laboratoire. Les techniciens ont fait des heures sup.

Bill s'approcha de Karen et lui passa le bras autour des épaules. Cette femme était sur le point de s'effondrer – ou bonne comédienne. Claire ne s'était toujours pas fait d'opinion.

— Ça me fait mal de devoir vous le dire, reprit Savino, mais le corps de Katie indique qu'elle est décédée avant que vous ne signaliez sa disparition. Et qu'elle n'avait pas reçu d'insuline depuis une semaine entière avant sa mort.

Karen repoussa le bras de son mari et s'approcha d'Andrea Savino.

— C'est des conneries, Andrea. Ce n'est pas vrai. Vous avez tout

faux.

— Je vais chercher un verre d'eau, dit Claire.

Personne ne la regarda se diriger vers la cuisine, qui n'avait pas de porte. Claire entendit le chef Pou dire :

— Si je vous suis bien, docteur Savino, Katie était déjà morte quand ses parents ont signalé sa disparition.

— C'est exact. L'état du corps de Katie nous permet de déterminer depuis combien de temps elle était décédée. Et les lésions organiques ne peuvent avoir été causées que par un manque chronique d'insuline.

La mère de Katie cria :

— Vous dites qu'elle est morte parce qu'elle n'a pas reçu une injection ? Non ! Elle a été enlevée. Affamée. Le salaud qui l'a kidnappée ne lui a pas donné son insuline. C'est de là que vient le manque chronique. Je t'assure, Robert, c'est la vérité. On nous l'a volée. C'est pour ça qu'elle est morte. Voilà ce qui s'est passé.

29.

Claire parcourut la cuisine du regard, enfila des gants en latex bleus, et ouvrit le réfrigérateur. Elle écarta le pack de bière, le sachet de laitue, les plaques de charcuterie et les œufs. Elle tira le bac à légumes et déplaça les fruits, puis vérifia à nouveau les étagères.

Il n'y avait aucune seringue à insuline préremplie dans le réfrigérateur. Elle fouilla les tiroirs sous le comptoir et les placards, à la recherche de flacons d'insuline scellés, qui pouvaient se conserver à température ambiante pendant un mois. Malgré une recherche minutieuse, elle n'en trouva pas, et retira ses gants avant de retourner dans le salon.

Elle fit signe au chef Pou qu'elle voulait lui parler en aparté. Quand il la rejoignit, elle lui dit :

— Chef, il n'y a pas d'insuline dans le réfrigérateur ni dans la cuisine. Les seringues doivent être conservées au frais, tandis que les flacons peuvent rester à température ambiante. Je n'ai trouvé ni l'un ni l'autre.

Le chef la remercia, puis ils retournèrent ensemble dans la pièce principale.

Quand Bill Caruso vit l'expression de Pou, il perdit pied, et se précipita vers la porte de derrière.

L'adjoint, plus jeune, plus rapide, et plus musclé que Caruso, l'empoigna au vol, le fit pivoter, et le plaqua contre le mur. Des photos d'anniversaires et de tourtes primées s'écrasèrent par terre. Christian tordit le bras droit de Caruso derrière son dos, lui passa une menotte, puis lui tira le bras gauche pour lui passer la deuxième.

Karen se rua sur son mari et lui donna des coups de poing dans le dos.

— Qu'est-ce que tu as fait, Bill ? Qu'est-ce que tu as fait ?

Épuisé, Caruso cessa de se débattre. Pou saisit la mère de Katie par les épaules et la maintint fermement.

— Karen, arrête. Ta petite fille est morte dans d'atroces souffrances il y a près d'une semaine. On l'a retrouvée dans un fossé à huit kilomètres d'ici. Comment a-t-elle pu aller aussi loin ? Elle gisait à mi-chemin entre les fermes Andrews et Sachet, pendant que vous racontiez à tout le monde qu'on l'avait kidnappée. Elle n'avait aucune marque sur le corps, Karen. Personne ne l'a attachée, bâillonnée, frappée ou violée. Alors que s'est-il passé, hein ? Vous avez abandonné tous les deux ? Vous avez craqué ?

Karen croassa un seul mot.

— Non.

Mais ce n'était pas convaincant.

— Vous étiez responsables de Katie, de sa sécurité…

Bill se tourna vers Pou, les poignets derrière le dos, les veines de son cou ostensiblement gonflées.

— Qu'est-ce que tu racontes, Robert ? Toi et moi, on se connaît depuis quinze ans…

Pou l'interrompit.

— Bill. Karen. Ça n'a rien de personnel. C'est votre dernière chance de nous dire la vérité. Si vous le faites, je parlerai au procureur et il vous proposera peut-être un accord.

— On vous a dit la vérité, putain ! cria Bill Caruso.

Pou regarda son téléphone et lut un SMS.

— Andrea, le coroner du comté est en route pour la morgue. Tu devrais partir avec le Dr Washburn. Où est ton manteau, Karen ?

— Maintenant ? demanda Karen.

— Mets tes mains derrière le dos, jeune fille. Je ne vais pas te faire de mal.

Après que Pou lui eut passé les menottes, Christian prit une veste en jean dans le placard de l'entrée et la drapa sur les épaules tremblantes de Karen Caruso. Puis la voix du chef Pou s'éleva, forte et claire :

— Bill Caruso, Karen Caruso, vous êtes tous les deux en état d'arrestation pour mise en danger ayant entraîné la mort et pour entrave à une enquête policière. Je vais vous lire vos droits.

Claire et Savino sortirent par la porte d'entrée, trouvèrent la voiture à tâtons, et retournèrent à Saint Barney au cœur de la nuit.

30.

Claire et Andrea Savino attendirent le coroner dans la morgue sans fenêtres du sous-sol.

Elles avaient rempli des formulaires, grignoté des crackers au beurre de cacahuète et bu du café. D'après les calculs de Claire, vingt-deux heures s'étaient écoulées depuis son départ de la maison vendredi matin. Savino était affaissée sur son siège, les yeux clos, quand Ted Scislowski, le coroner du comté de Mendocino, arriva.

Claire regarda sa montre. Il était 3 heures moins 10 du matin.

Scislowski avait le pas lourd et la poignée de main ferme. Il se présenta à Claire, lui serra la main, puis celle d'Andrea. Ses cheveux blancs étaient à moitié peignés, ses lunettes sales, sa chemise et ses mains tachées de graisse.

— Désolé de vous avoir fait attendre.

Lorsqu'il avait reçu l'appel du chef Pou, il avait pris la route depuis Boonville, en direction de Rosewater, mais au kilomètre 11, il avait crevé et dû changer le pneu.

— Vraiment désolé, répéta-t-il à ses deux collègues. Merci de m'avoir attendu. (Il approcha une chaise du bureau, s'assit à côté de Claire, et reprit :) Vous avez vu Rosewater en arrivant de l'aéroport, alors vous savez que cette ville tient dans un mouchoir de poche. La petite disparue était l'une des quatre mille habitants de cette bourgade, et elle est au centre de toutes les préoccupations et de l'attention des médias. Les gens veulent savoir ce qui s'est passé.

— On peut vous répondre, monsieur Scislowski, soupira Andrea. En six mots terribles.

Sans la moindre trace de reproche, Scislowski répondit :

— J'ai bien peur d'avoir besoin de plus que six mots, mais plus vite nous aurons les réponses, mieux ce sera. Andrea, docteur Washburn, dites-moi tout ce que vous savez. Ne laissez rien de côté.

Scislowski suivit Savino dans la salle froide et carrelée de la

morgue. Savino poussa une table roulante jusqu'à Scislowski et ôta le drap qui recouvrait le corps de Katie, dévoilant le Y sur sa poitrine, les lignes sombres de la suture contrastant avec le teint cireux de l'enfant morte.

— Ah, merde, lâcha le légiste à la vue du petit corps de Katie.

Il poussa un nouveau juron en regardant Savino épingler les photos de l'autopsie au mur. Elle décrivit les radiographies et les photographies, puis demanda à Claire de décrire l'état des organes internes de Katie.

Claire résuma les effets du sevrage de l'insuline sur un diabétique : la déshydratation, le ralentissement de la circulation sanguine, le corps qui s'efforce de conserver son humidité, l'effondrement global du système, et la mort.

Savino lut le rapport des criminalistes qui avaient expertisé la scène où le corps avait été découvert. Enfin, elle remit à Scislowski un classeur contenant les résultats des analyses sanguines de Katie.

Pendant que le coroner examinait le rapport du laboratoire, Savino déclara :

— Katie n'a pas été battue, ni contrainte ni agressée sexuellement. Le Dr Washburn et moi-même avons conclu que la mort de Katie Caruso a été causée par un diabète de type 1 non traité.

Scislowski regarda à nouveau les photos prises par les enquêteurs, sur lesquelles on voyait le petit corps de Katie gisant dans l'eau boueuse du fossé. Elle portait un pyjama bleu. Une peluche flottait à côté des canettes de bière et des longs cheveux de Katie.

Il secoua la tête, claqua la langue, puis finit par dire :

— Pathétique. Effroyable. Au-delà de l'effroyable. Dieu assiste-t-il à ça ? (Il inspira plusieurs fois avant de reprendre la parole.) Franchement, je ne sais pas pourquoi les Caruso n'ont pas caché son corps. Peut-être que leur avocat leur trouvera des circonstances atténuantes.

Peu après 4 heures du matin, l'adjoint Will Christian conduisit Claire au Sundown Motel.

— Bill Caruso a fait une déclaration, raconta l'adjoint. Il a dit qu'ils avaient loupé des injections. Puis ils se sont rendu compte qu'ils n'avaient plus d'insuline. Sa femme avait oublié. Bill affirme que c'était à elle de le faire. Ensuite il a reconnu qu'ils avaient tous les deux merdé.

— Caruso a dit « merdé » ? interrogea Claire.

— Oui. Quand on a parlé à Karen, elle a rejeté la faute sur Bill. Puis

elle a fini par craquer et a avoué que, tacitement, c'était elle qui devait faire les piqûres de Katie, mais qu'elle en avait marre. Elle a demandé à Bill de prendre le relais, mais il ne l'a pas fait, et ils ont décidé de rattraper le retard le lendemain matin.

— Laissez-moi deviner, intervint Claire. Le lendemain matin, Katie était morte.

L'adjoint Christian hocha la tête.

— Ils l'ont transportée sur la banquette arrière et ont roulé jusqu'à ce qu'ils trouvent un fossé. Ils l'ont déposée dedans avec sa peluche, ont inventé une histoire, et quand ils sont rentrés chez eux, ils ont appelé la police.

— Ils l'ont tuée, laissa tomber Claire.

L'adjoint Christian acquiesça. Son expression était sombre.

— Nous allons traiter la mort de Katie comme un homicide. On pourrait réduire l'affaire à un cas grave de « négligence », mais avoir tenté de se débarrasser de son corps ne va pas jouer en leur faveur.

Claire resta un long moment sous la douche du motel, puis elle enfila son unique tenue propre et refit sa valise cabine. Elle s'assit ensuite sur le lit et passa des appels pour réserver un taxi pour l'aéroport et un billet sur le vol de 6 heures à destination de San Francisco.

Elle prit le risque de s'allonger. La tête à peine sur l'oreiller, elle se laissa envahir par toutes les émotions refoulées pendant l'autopsie du petit corps de Katie. Elle savait à quel point l'enfant avait souffert, tandis que ses organes cessaient de fonctionner les uns après les autres. Elle sentit resurgir la rage qui l'avait submergée dès qu'elle avait compris, peu après le début de l'autopsie, que Katie n'était pas morte uniquement du diabète, mais par la négligence de ses parents.

Des larmes coulaient sur ses joues et elle ne cherchait pas à les retenir.

Son téléphone sonna sur la table de chevet. Claire se redressa, vérifia le nom de son correspondant et prit l'appel.

— J'arrive tout de suite, dit-elle à son chauffeur.

Elle se brossa les dents, régla la note du motel par téléphone, rassembla ses affaires et sortit dans l'aube naissante.

Avec un peu de chance, Edmund et Rosie se réveilleraient à peu près au moment où elle franchirait la porte. Elle voulait qu'Edmund la serre dans ses bras pendant qu'elle lui raconterait toute l'histoire. Et elle avait besoin d'étreindre sa petite fille, de tresser ses cheveux, de l'habiller et de l'emmener au parc.

31.

Mon téléphone portable sonna dans l'obscurité. Je le saisis à tâtons et regardai l'écran. 6 h 05. C'était Clapper.

Au moment où je répondis « Boxer », le téléphone de Joe vibra de son *blat-blat-blat* dissonant.

Nous nous redressâmes tous les deux d'un bond. La voix de Clapper résonnait dans mon oreille.

— Salut, Boxer. Dur réveil. Un cadavre vient d'être retrouvé dans une voiture garée sur Washington Street. Un dénommé Carl Barrows. Soudeur. Vingt-trois ans. Sans emploi. Pas de casier judiciaire. Pas de lettre d'adieu. Ça ressemble beaucoup au cas Donahue, avec le flacon de fentanyl sur le siège à côté de lui. Comme Abend, ses lèvres ont été agrafées. Et les mots *Tu parles, t'es mort* ont été écrits au marqueur noir sur son front.

Je retins mon souffle.

— Je connaissais Barrows. Il a été arrêté mardi dernier, lors d'une opération de saisie d'armes. J'étais au tribunal. La caution était de cinquante mille dollars. Il a dû la payer.

— Il aurait mieux fait de rester en taule.

— Où l'a-t-on retrouvé ? Je voudrais aller voir.

— La Northern s'en charge. Je monte une équipe de choc, ajouta Clapper. Brady est au courant. Appelle Conklin, Alvarez, McNeil et Chi. Rendez-vous dans mon bureau à 7 heures.

— Bien reçu.

Mais Clapper n'avait pas terminé.

— J'ai aussi demandé au FBI d'envoyer une équipe.

Je me demandais pourquoi il faisait appel au FBI quand il répéta :

— 7 heures tapantes.

Puis il raccrocha. Au même moment, Joe déclara :

— D'accord, Craig. Je me mets en route.

Il posa son téléphone et se leva.

— Steinmetz m'attend dans le bureau de Clapper pour une réunion à 7 heures. C'était Clapper au téléphone ?

— Oui. Qu'a dit Steinmetz ?

— Eh bien, Clapper est en train de monter une équipe, dont tu fais partie. Ainsi que deux agents du FBI. Wallenger et moi. Sûrement à propos des infos données par Vega. Le convoi d'armes qui doit traverser la frontière. Peut-être qu'il l'a déjà franchie.

Je hochai la tête. Cela paraissait logique. Je désignai la salle de bains d'un signe de main.

— Vas-y en premier. J'appelle Mme Rose.

Je téléphonai à notre nounou et la suppliai de venir sauver notre matinée.

— On doit partir tous les deux. Une urgence de boulot.

— Pas de problème, Lindsay.

— Martha va avoir besoin de…

— Maman ! appela Julie.

— Oh non, dis-je.

— Je m'en occupe, dit Mme Rose. J'arrive tout de suite. Le temps d'enfiler quelque chose et de mettre mon appareil dentaire.

— Merci, Gloria.

— Ravie de vous rendre service.

Je m'habillai à la hâte – un pantalon, un chemisier propre, ma veste de la veille et une paire de chaussettes de Joe. Qui avait le temps de faire la lessive, je vous le demande ? Joe s'occupa de Julie pendant que j'appelais mes collègues pour leur raconter le peu que je savais.

Fidèle à sa parole, Mme Rose sonna à la porte et apparut, aussi fraîche qu'après une bonne nuit de sommeil et un solide petit-déjeuner. Elle avait « enfilé » sur sa chemise de nuit un joli peignoir en chenille bleu azur piqueté de roses. Ses pantoufles en fourrure étaient dotées d'oreilles pointues et d'yeux mobiles. Elle sourit et tapota de l'index ses dents de devant.

Je ris et la remerciai chaleureusement. Quelques minutes plus tard, Julie avalait son porridge, tandis que Joe et moi nous prenions nos jeux de clés de voiture et dévalions les escaliers au pas de course.

La circulation était fluide. Nous nous suivîmes de près et empruntâmes Geary Boulevard pour arriver ensemble au palais de

justice. Joe laissa sa Mercedes dans le parking ouvert, tandis que je garai mon humble Explorer sur Harriet Street. J'avais un avantage, je pouvais franchir le détecteur de métaux du Palais en montrant simplement mon badge à l'agent de sécurité, alors que Joe était obligé de vider ses poches et de retirer sa ceinture.

Je l'attendis devant l'ascenseur et, lorsqu'il me rejoignit, j'appuyai sur le bouton du cinquième étage.

J'avisai la cafetière dans le bureau de Clapper et je nous servis deux tasses. Le chef salua l'assemblée et présenta les deux membres du FBI.

— L'agent spécial Mike Wallenger a arrêté un trafiquant d'armes au Cow Palace. Il fait équipe avec Joe Molinari. Vous savez tous que Molinari est le mari de Boxer et qu'il a collaboré avec plusieurs agences de renseignement, dont le FBI. Il est consultant pour l'agence et pour nous dans cette mission impossible. (Des rires nerveux parcoururent notre petit groupe.) Notre tâche consiste à briser le dos d'un serpent à deux têtes.

Il se dirigea vers la cafetière, se servit une tasse, puis s'adossa à son bureau.

— Voilà ce que vous devez savoir sur la mission qui vous attend.

32.

Face à son équipe de sept personnes, Clapper se découpait dans la pâle lumière matinale qui filtrait à travers les stores.

— J'ai fait un schéma de notre mission.

Sur le tableau blanc à la gauche de son bureau, il avait tracé une ligne verticale au milieu. Dans la colonne de droite, les portraits des trois hommes à la morgue.

Clapper avait indiqué les étapes importantes de la chronologie. Le premier jalon correspondait au jour où la loi sur la restriction des armes à feu était entrée en vigueur.

Le deuxième représentait la foire des armes à feu au Cow Palace. Clapper dessina une flèche et griffonna le nom « Vega » à côté.

Il prit la baguette dans le bac au bas du tableau et pointa les trois dates suivantes sur son schéma : le jour où le corps de Brian Donahue avait été retrouvé ; deux jours plus tard, la découverte du corps de Roy Abend, la bouche agrafée ; et la nuit dernière, celui de Carl Barrows.

Il attira l'attention du groupe sur la photo du visage lisse de Barrows.

— On ne peut pas manquer ce qui est écrit au marqueur sur le front de Barrows. *Tu parles, t'es mort.* Mais parler de quoi ? On n'en sait rien. On a retrouvé le même message sur un bout de papier dans la poche d'Abend. Indépendamment de leur ancien statut de policier, ou du fait que Barrows n'a jamais fait partie des forces de l'ordre, ça nous fait potentiellement trois homicides, très certainement liés entre eux. Le mobile ? Avoir divulgué des informations qui ont mis quelqu'un

sacrément en rogne. Au point qu'il a envoyé un sévère avertissement aux autres. Des preuves médico-légales ? Aucune. Pas d'empreintes, pas de photos ni de vidéos, pas de témoins. Les rapports d'autopsie indiquent deux décès par overdose, très probablement provoquée par une tierce personne. Abend est mort d'un traumatisme crânien dû à un coup à l'arrière du crâne. Étant donné l'absence de preuves, l'avertissement clair et le laps de temps entre les trois décès, on peut raisonnablement en conclure que ces hommes ont été tués par la même personne ou par le même groupe de personnes. Mais quel est le lien entre eux ?

Alvarez leva la main.

— Oui ?

— Les corps ont été découverts par des personnes différentes dans des lieux différents ?

— En effet.

— Et par hasard ?

— Oui, et alors ?

— Je pense que ça s'est passé vite, expliqua Alvarez. Les victimes connaissaient leurs meurtriers, d'où l'absence de traces de lutte. Et les tueurs portaient des gants, d'où l'absence d'empreintes.

— Bonnes remarques, Alvarez. Que penses-tu du message ?

— C'est peut-être un jeu. Les tueurs se moquent des victimes. Et si c'est une vraie menace, il est clair qu'elle va parvenir aux personnes concernées.

Clapper hocha la tête et demanda à Wallenger de leur parler d'Alejandro Vega.

Wallenger se leva et raconta à la brigade comment Joe et lui avaient arrêté Vega au salon des armes à feu du Cow Palace.

— Vega avait un faux permis de vente d'armes et cent trois armes illégales sur son stand. Et environ autant dans son véhicule. Il les aurait sûrement toutes vendues si on ne l'avait pas arrêté dès la première heure.

Joe reprit là où Wallenger s'était arrêté.

— Vega m'a dit que la nouvelle de son arrestation le ferait probablement assassiner en prison. Il m'a demandé de protéger sa famille. Je lui ai promis de faire de mon mieux et, en échange, Vega m'a avoué qu'il faisait partie d'un nouveau cartel d'armes et de drogue. Les petits dealers se sont apparemment regroupés pour former une congrégation. Son histoire colle avec celle de l'indic de Boxer. Un convoi en provenance du Mexique va arriver en Californie avec une

importante cargaison d'armes de type militaire et une quantité inconnue de drogues illégales. Notre homme a mentionné le fentanyl.

— Il t'a donné d'autres détails ? interrogea Clapper.

— Non. Pas de dates, pas de noms. Rien sur les acheteurs ni le mode de distribution. Mike et moi l'avons remis à la police mexicaine. Comme on est sur l'affaire, ils nous tiendront informés s'ils apprennent quoi que ce soit.

— Voilà où nous en sommes, conclut Clapper. Trois homicides sans aucun indice. Des mots indiquant clairement que deux d'entre eux ont été tués pour avoir révélé des informations. Peut-être liées à ce convoi d'armes. Et nous avons un début de piste : Donahue et Abend connaissaient tous les deux Ted Swanson. Boxer et Conklin ont rendu une petite visite à Swanson hier. Boxer ?

J'étais sur le point de faire un bref compte rendu de notre rencontre avec Swanson quand plusieurs coups de feu assourdissants retentirent. Quelqu'un tirait avec un fusil automatique juste devant le bureau de Clapper.

33.

Les coups de feu résonnaient dans l'air.

C'est quoi ce délire ?

Les huit hommes et femmes présents dans le bureau de Clapper dégainèrent aussitôt leurs armes de poing et se ruèrent dans le couloir. Quand je réussis à me faufiler à travers le barrage de policiers qui bloquaient la porte, la scène semblait figée. À trois mètres de moi, un homme blanc trapu, la quarantaine, le regard fou, tenait une carabine automatique AR-15 à deux mains, le canon pointé vers le plafond explosé.

Cappy McNeil héla le tireur.

— Hé ! Mon pote. Lâche ton fusil. Tu ne veux blesser personne, n'est-ce pas ? Tu ne veux pas mourir, hein ? Alors pose ça par terre.

— Va te faire foutre ! aboya le tireur.

Peut-être qu'il voulait mourir. Mon esprit fit un bond d'une minute dans le futur, jusqu'au moment où ce déséquilibré baissait son arme et abattait toute l'équipe de la brigade criminelle en une poignée de secondes. Ce serait un massacre, mais cela ne s'était pas encore produit. Cappy avait réussi à capter l'attention du tireur, et je savais qu'il n'hésiterait pas à l'abattre si le type ne posait pas son arme. Tout de suite.

À moins que ce cinglé ne tire le premier.

Postée sur le côté, derrière plusieurs autres policiers, j'ajustais mon tir pour ne pas toucher Cappy ou l'un de mes collègues quand Brady s'élança dans l'angle mort du tireur et plongea sur ses jambes.

L'homme s'effondra lourdement, le souffle coupé. Son arme glissa sur le sol en marbre et s'arrêta aux pieds de Conklin.

Conklin rangea son neuf millimètres dans son étui et ramassa le fusil par la bandoulière.

Le tireur hurla à Conklin depuis le sol :

— Vous n'avez pas le droit !

— Je pense que si, répliqua Conklin en allant déposer l'arme automatique dans le bureau de Clapper.

Paul Chi, partenaire de longue date de Cappy, maintint l'agresseur plaqué au sol, le canon de son arme sur sa nuque pendant que Cappy lui passait les menottes.

— Comment tu t'appelles ? cria Chi.

Cappy fouilla les poches de son prisonnier pour trouver une pièce d'identité, sans succès.

— Avec moi, Paul, dit Cappy.

Ensemble, ils relevèrent le colosse.

— John Doe, déclara Chi, vous êtes en état d'arrestation pour possession d'une arme illégale, menace de la vie de huit policiers, résistance à la police et dégradation d'un bâtiment public.

Il lut ensuite ses droits à John Doe.

La situation était sous contrôle, mais le tireur nous avait tous terrifiés. Soudain, je me souvins de l'avoir déjà vu. Mais où ?

J'appelai la femme sergent de service au septième étage, où se trouvait la prison.

— Bubbleen, on vient de désarmer un fou furieux devant le bureau du chef. Il est en garde à vue. Envoie deux hommes le chercher. Des costauds.

— On arrive, répondit-elle.

Deux gardiens sortirent de l'ascenseur. Ils saisirent chacun un bras du tireur et, alors que ce dernier vociférait « on ne cédera pas ! », les gardiens le traînèrent dans les escaliers jusqu'à la cellule.

À cet instant, je compris qui était cet homme, et comment il était entré dans le bâtiment avec son fusil. Ben quelque chose. Il travaillait pour le service de gardiennage de nuit et du week-end.

Clapper nous fit face devant son bureau. Nous avions tous l'air secoués, sous l'effet de l'adrénaline, et n'avions aucun moyen de la canaliser.

— Quelqu'un a quelque chose à ajouter ?

— Tu parles, t'es mort, croassa Cappy.

Clapper ne put réprimer un sourire et agita un doigt à l'intention de Cappy.

— On se réunira tous les vendredis à 7 heures jusqu'à l'arrestation de tous les coupables et la fin de cette folie. La brigade criminelle est aux ordres de Brady, comme d'habitude. Wallenger et Molinari, avec moi. Tout le monde, contactez vos informateurs. Harcelez-les, menacez-les, payez-les, faites en sorte qu'ils nous livrent des têtes.

34.

À 16 heures, Conklin et moi nous dirigions vers Chinatown dans une Chevrolet grise. Nous avions déjà eu des démêlés avec les gangsters de ce quartier. Ce qui avait débuté par un simple mandat d'arrêt s'était terminé par l'intervention du SWAT, qui avait enfoncé la porte d'un appartement près de Jackson. Une fusillade s'était engagée entre les forces de l'ordre et six marchands d'armes chinois, tous abattus, avec l'un des nôtres, victime collatérale.

Kenny Chen faisait partie de ce cartel. C'était un petit poisson, mais rapide, qui nous avait donné un mauvais tuyau avant d'échapper à nos filets. Depuis, il avait reformé le gang de Washington Street sans toutefois lui rendre sa gloire d'antan, mais ce trentenaire avait des relations ici comme à l'étranger, un instinct animal redoutable et de grandes ambitions. Il avait même eu le culot d'essayer de me soudoyer.

Je l'avais surveillé pendant plusieurs années et je savais que, quand Kenny Chen ne dealait pas ou ne dormait pas dans sa Volvo, il traînait au Li Po Lounge, un bar miteux bien connu dans le milieu, du nom d'un grand poète chinois, et fréquenté aussi bien par des habitués que par des touristes.

Conklin gara notre voiture banalisée dans une zone interdite au stationnement et colla un macaron de police sur le pare-brise. Puis nous nous dirigeâmes vers le bar au croisement de Grant Avenue et de Washington Street. Depuis la rue, le Li Po semblait festif, avec ses enseignes lumineuses et colorées. Cela donnait envie d'entrer. Mon partenaire poussa la porte et s'aventura dans l'antre sombre du bar.

Pénétrer dans ce lieu vous faisait non seulement changer de décor, mais vous plongeait dans une tout autre culture, voire dans une autre époque. Des lanternes en papier et des fanions pendaient du plafond. De la musique s'échappait d'enceintes invisibles, emplissant la grande salle. Le bar courbé était une merveille. Il dominait toute une partie de la salle et, dans une niche derrière lui un bouddha de la taille d'un enfant occupait une place d'honneur.

L'autre partie de la salle était meublée de banquettes en cuir rouge, dont la moitié était occupée. Je repérai Kenny Chen, attablé seul à une table du fond, d'où il pouvait surveiller la porte d'entrée. Il était pâle comme un vampire, tout de noir vêtu, avec une longue queue-de-cheval noire et une moustache.

Tandis que nous nous approchions, je vis qu'il était concentré sur son téléphone et qu'il ne nous avait pas vus arriver. Chen sursauta lorsque je me glissai sur la banquette à côté de lui et que Conklin prit place en face, lui masquant la vue sur l'entrée.

— On peut se joindre à toi ?

Ce n'était pas une question.

Chen eut l'air agacé, perplexe, puis me reconnut.

— Sergent Boxer ? Ne me dites pas que c'est encore à propos de cette fusillade ? Ça date de plusieurs années ! Je vous l'ai déjà dit, je vous le répète : je n'ai rien à voir avec cette histoire. En ce qui me concerne…

— On n'est pas là pour ça, répliqua Conklin en souriant. Je suis l'inspecteur Rich Conklin. Pas sûr qu'on ait été présentés tous les deux. On se demandait si vous pouviez nous aider dans une affaire sans rapport avec vous.

35.

Chen posa son téléphone retourné sur la table, croisa les mains, et nous adressa un regard empli de mépris.

— Laissez-moi deviner. Vous voulez me parler d'armes militaires.

Sans blague ?

Que savait Chen ? La rumeur concernant ce convoi d'armes était-elle de notoriété publique ? Ou quelqu'un la lui avait-il rapportée ? Si oui, ce quelqu'un était-il encore en vie ?

— Tu as quelque chose à nous dire ?

— Qu'est-ce que j'ai à y gagner, moi ?

— Je noterai dans ton dossier que tu as aidé la police de San Francisco. Ce sera comme une reconnaissance de dette. Tu en auras peut-être besoin un jour.

Chen ricana.

— Ouais, super.

— Allez, viens, Richie. On perd notre temps.

— Attendez, attendez ! J'ai peut-être des infos. Laissez-moi vous offrir un verre.

Je n'allais certainement pas boire la même chose que lui. Le *mai tai* de Chen était un mélange puissant de trois rhums et d'une « liqueur chinoise » secrète.

— Désolé, on est en service, répliqua Conklin.

Je fouillai dans la poche arrière de mon pantalon, en sortis un mince portefeuille et posai un billet de cent dollars soigneusement plié

sur la table laquée.

— Kenny ? Tu vois ce billet ?

Il ricana pour la deuxième fois.

— Cent dollars et une bonne note dans mon dossier ? Cette journée commence à ressembler à un jeu télévisé. C'est mon jour de veine. Où sont les confettis ?

Je voulus retirer mon offre, mais Kenny Chen posa sa main froide sur la mienne.

— Vous voulez en savoir plus sur Al Vega ?

Mon regard fut éloquent. *Un peu oui !*

Chen retira sa main et pianota sur son téléphone avant de le tourner vers moi. Il s'agissait d'un article intitulé « Évasion à Guadalajara » sur la page d'accueil de CNN.

— Son nom est mentionné dans l'article, précisa Chen.

— Qu'est-ce que tu dis ? Vega s'est évadé ? !

— Je dis simplement que maintenant, vous savez ce que je sais.

Chen tapota le dos de ma main. Je repris mon billet de cent dollars, le déchirai en deux et tendis à notre lascar ce que je considérais comme plus que sa part.

— Je te donnerai le reste en échange d'infos sur l'endroit où se trouve Vega. Des infos fiables.

Il marmonna quelque chose en chinois et mit la moitié déchirée du billet dans sa poche. C'est à ce moment-là que je vis l'arme à sa ceinture.

— Pose tes mains à plat sur la table, Kenny, grondai-je.

— Quoi ?

Je fis signe à Conklin, qui dégaina son arme.

Je passai la main sous la veste au motif python de Chen, tirai le pistolet de sa ceinture et l'examinai. Un Luger semi-automatique. Illégal depuis la semaine précédente.

Glissant hors du box, j'ordonnai à Chen de se lever et de mettre ses mains sur la tête. Puis je rangeai son Luger dans ma poche.

Je le fis pivoter et lui passai les menottes pendant que Conklin appelait des renforts. Je lus ses droits à Chen, qu'il refusa de reconnaître. Conklin lui donna une tape derrière la tête.

— Tu comprends tes droits ?

— Vous n'êtes que des larbins, vous le savez, hein ? railla Chen.

Conklin lui relut ses droits, consciencieusement, en ajoutant « tu

comprends ? » à la fin de chaque phrase. Puis, dans un effrayant brouhaha, nous escortâmes Kenny Chen à travers la faune étrange du club, tandis que le bouddha et les deux barmen gardaient les yeux baissés.

Nous étions tous les trois dans la rue quand une voiture de police se rangea au bord du trottoir. Après que j'eus donné mon code d'identification, Conklin fit monter Chen à l'arrière.

Conklin me sourit. Je connaissais cette expression : *Certains jours, j'aime notre boulot.* Je lui rendis son sourire. Puis je m'adressai à l'agent Einhorn, assis au volant, et le priai d'emmener Chen au poste – nous le rejoindrions là-bas.

Sur le trottoir devant le Li Po, je regardai la voiture de police s'éloigner. Puis je demandai les clés à Conklin.

J'avais envie de prendre le volant.

36.

Brady avait organisé une réunion d'équipe à 19 heures ce soir-là, et tout le groupe resta autour de lui pendant plus d'une heure. Cappy et Chi avaient examiné les dossiers de Swanson et trouvé la raison du départ de Roy Abend de la police.

— Swanson a employé un mot dans la dernière évaluation semestrielle d'Abend. « Insubordination ».

— À mon avis, dit Conklin, Abend n'était pas d'accord avec le plan de Swanson qui consistait à voler et à tuer des gens pour vendre des millions de dollars de drogue.

— Tout à fait d'accord avec toi, renchérit Chi. Pour une raison qu'on ignore, Swanson ne l'appréciait pas. Abend a démissionné avant d'être licencié. Ou éliminé.

Nous partageâmes des hypothèses sur le mystère Abend, puis, sans que nous ayons ni suspect ni plan d'action pour la suite, Brady nous renvoya chez nous.

J'arrivai à la maison à 20 h 20, si éreintée que je ne songeai qu'à manger.

Joe était au téléphone dans son bureau quand je lui signalai ma présence. Je caressai notre chienne et jetai un coup d'œil à Julie, qui dorm ait profondément. Il y avait une boîte de pizza sur le comptoir de la cuisine. Je me ruai dessus et engloutis une grosse part de pizza froide à même la boîte tout en sifflant le reste du verre de cabernet de Joe. Je n'avais pas bu les dernières gouttes que je pensais déjà à me resservir.

Joe termina son appel. Il lut mon expression et s'approcha de moi.

— Ça va ?

— Je crois que oui.

— Et si je te donnais matière à réflexion ?

— N'hésite pas. Tout le plaisir sera pour moi.

Il rit.

— J'ai été contacté par un type à la radio publique nationale de Sacramento.

Je répondis « hum hum » pour encourager Joe à continuer.

— Bob Berman. Un producteur.

— D'accord.

— Il voulait m'interviewer au sujet de l'affaire Scientific-Tron il y a quelques années. À l'époque, c'était impossible. Comme tu le sais, j'ai été hors circuit un bon bout de temps. Puis j'ai été très occupé. Mais j'ai fini par accepter et nous avons pris date. J'avais oublié que c'était demain.

— Demain, dimanche ? Et c'est à Sacramento ?

— Oui. L'émission de Berman commence à 13 heures. Si on part à 10 heures, on pourra faire la route tranquillement. L'interview durera une heure tout au plus, puis on s'arrêtera pour déjeuner et on rentrera à la maison.

— Oh. J'adore cette idée, Joe. Rendez-vous est pris.

37.

Julie piquait une véritable crise.

— Non, non, non ! Je veux venir avec vous !

Encore et encore. Lindsay faillit céder, mais Joe resta inflexible.

— Ma chérie, on aimerait beaucoup t'emmener, mais on ne peut pas. C'est pour mon travail.

— Non, non, nooooon !

La sonnette retentit et Mme Rose frappa deux coups à la porte. Lindsay embrassa Julie sur les deux joues, la serra longuement dans ses bras, et attrapa sa veste à la patère de l'entrée tout en ouvrant la porte à la volée. À ce moment-là, Martha se mit à glapir. La crise était désormais à son summum.

Mme Rose entra et prit rapidement la mesure de la situation.

— Julie, devine qui va aller au parc à chiens ?

Joe et Lindsay firent un dernier au revoir à leur fille, promirent de rentrer avant même qu'elle ne s'en rende compte, et laissèrent Julie et leur brave chienne hirsute avec Mme Rose.

Joe avait fait le plein et démarra, s'engagea sur Lake Street, traversa le quartier du Presidio, puis le Golden Gate, pour prendre la direction de Sacramento.

En chemin, ils discutèrent de l'interview à venir, en direct, sur la mémorable soirée de Sci-Tron. Joe regrettait d'avoir accepté la proposition du producteur. Une grande partie de ce qui s'était passé cette nuit-là était floue, mais ses rares souvenirs étaient presque trop vivaces.

Lindsay et lui avaient fêté leur anniversaire dans un restaurant de fruits de mer sur le Pier 9, tout près de l'Embarcadero. Ce soir-là, le coucher de soleil était magnifique et ils avaient une vue imprenable sur la baie et le Scientific-Tron, un musée scientifique futuriste tout en verre et en tubes métalliques qui occupait la majeure partie du quai.

Ils trinquaient à leur bonheur quand un fracas assourdissant avait retenti, puis un puissant craquement, comme si le ciel s'était fendu en deux. Un nuage en forme de champignon s'était élevé au-dessus du bâtiment, suivi d'une pluie drue de débris de verre, tandis que le Sci-Tron s'écroulait, réduit en poussière par la déflagration.

Joe savait que le musée était ouvert ce soir-là et qu'au moins une centaine de visiteurs se trouvaient à l'intérieur quand la bombe avait explosé. Lindsay et lui avaient quitté le restaurant en trombe et, pendant que Lindsay attendait l'arrivée des secours, la formation et l'instinct de Joe l'avaient poussé à se ruer dans les décombres pour aider les survivants.

— Je me souviens encore de chaque pas dans les ruines fumantes, racontait-il maintenant à Lindsay.

Il faisait nuit noire à l'intérieur mais, tel un chat, il avait repéré les obstacles et les avait enjambés ou contournés : des présentoirs retournés, des poutres et des panneaux faiblement éclairés par des loupiotes mourantes, qui sifflaient et brillaient sous la superstructure froissée. Il se souvenait d'une femme dont le bras dépassait d'un tas de tôles et de verre. Elle lui avait demandé de trouver son mari pour lui dire où elle avait caché la clé de leur coffre-fort – quand une seconde explosion avait soufflé Joe, qui s'était écrasé sur le sol.

Beaucoup plus tard, Joe avait appris qu'il avait eu une fracture du crâne et qu'il avait perdu sa mémoire à court terme. Même maintenant, lorsqu'il essayait de se souvenir de la nuit du drame, il ne saisissait que des images fugaces. Mais Lindsay était un témoin fiable. Elle se souvenait distinctement du moment où les pompiers l'avaient enfin extrait des décombres sur une civière. Tout comme des paroles des urgentistes. Et elle était restée avec lui dans l'unité de soins intensifs aussi longtemps que les médecins le lui avaient permis.

Alors que Joe se préparait pour son interview à la radio nationale, Lindsay lui avait rappelé plusieurs détails qu'il avait oubliés. Le nom de la femme morte ensevelie sous les débris. Les visites de Julie à l'hôpital. Sa famille venue de New York en avion pour être à son chevet. Et son médecin qui n'était pas certain qu'il allait s'en sortir.

— C'est toi que Bob Berman aurait dû interviewer, plaisanta Joe.

— Non, surtout pas. Je suis une piètre oratrice.

— Tu serais formidable.

— Tu feras un bien meilleur job.

Joe se gara sur le parking et se passa la main dans les cheveux, suivant du doigt la cicatrice qui courait du sommet de son crâne à sa nuque. Se sentait-il capable de décrire cette nuit-là sans perdre le fil des événements ?

Le producteur et intervieweur Bob Berman les accueillit à la réception. Berman n'avait pas quarante ans, affichait un sourire généreux, et portait une chemise rose et un nœud papillon très radiophonique. Il leur serra chaleureusement la main. Puis il leur fit visiter l'open space en forme de camembert, avec dans les coins des studios individuels – la configuration optimale pour produire le son cristallin exigé par la radio.

Berman s'adressa à Joe :

— Nous recevons des appels d'auditeurs pendant l'émission et, comme vous le savez, nous sommes en direct. Alors si vous avez besoin de plus de temps pour répondre à la question d'un auditeur, vous pouvez dire : « Je reviendrai là-dessus tout à l'heure. »

— Ça pourrait bien arriver, répondit Joe. Je vous prends au mot.

38.

Joe attendait, mal à l'aise, que le feu vert clignote pour débuter l'interview. Il n'aimait pas être sous les feux des projecteurs. Cela n'avait jamais été son fort. Il regretta une fois de plus d'avoir accepté cette interview, mais Bob Berman s'était montré convaincant : « Vous avez sauvé des vies en tant que simple citoyen. C'est une histoire qui fait chaud au cœur. Oui, vous avez risqué votre vie pour sauver celle des autres. Chapeau bas ! »

À présent, Berman et lui étaient assis dans des fauteuils en vis-à-vis dans l'un des studios triangulaires peints en vert. La fenêtre au coin de la pièce donnait sur la cabine de contrôle. Berman lui raconta l'histoire du bâtiment sphérique de CapRadio, qui aurait été conçu sur le modèle du vaisseau spatial *Enterprise*.

Pendant que Berman détendait Joe, les techniciens vérifiaient le son et réglaient les microphones. Lindsay fit un signe d'encouragement à Joe depuis son siège derrière la vitre. L'ingénieur compta à rebours avec ses doigts – cinq… quatre… trois… Puis Bob Berman salua son public et présenta Joe Molinari, ancien directeur adjoint de la Sécurité intérieure et agent spécial du FBI pendant plusieurs décennies.

Joe remercia Berman et, en espérant ne pas paraître trop guindé, déclara qu'il était heureux d'être là. Berman reprit ensuite la parole pour résumer le drame Sci-Tron, qui avait valu à Joe d'avoir son visage dans tous les bulletins télévisés et à la une des journaux nationaux.

— Monsieur le directeur adjoint…

— Appelez-moi Joe.

— D'accord. Joe. Racontez à nos auditeurs la dernière soirée du célèbre musée Sci-Tron de San Francisco.

Avec des images fraîches à l'esprit, Joe parla à Berman comme s'ils étaient seuls au monde : sa décision d'aider les victimes, qui s'était imposée d'elle-même, l'obscurité profonde à l'intérieur des décombres, les poutrelles distordues et les vitres brisées.

Pour l'encourager, Berman rebondit :

— Et l'une de ces poutrelles est tombée sur vous.

— Je me souviens seulement de m'être réveillé quelques jours plus tard à l'hôpital. Ma femme, Lindsay, était là, et j'ai appris que les pompiers avaient fait un travail fantastique pour sauver les survivants.

Berman leva un doigt. Il écoutait la voix dans son casque.

— Joe, nous avons un auditeur en ligne. Bonjour, monsieur. Comment vous appelez-vous ?

— Walters, répondit le correspondant d'une voix forte dans le studio. Agent Molinari, ce musée, c'est de l'histoire ancienne. Pourquoi ne racontez-vous pas comment vous et votre équipe de gros bras armés du FBI avez arrêté et expulsé du pays un vendeur au Cow Palace la semaine dernière ?

— Monsieur Walters, intervint Berman, ce n'est pas le sujet de cette…

— Je ne peux pas parler de la foire des armes à feu…, renchérit Joe.

— Alors je vais en parler pour vous, reprit Walters. Vous êtes un espion à la solde du gouvernement qui trahit le deuxième amendement. L'homme que vous avez arrêté était coupable d'avoir mis des armes en vente. Rien d'autre. Or vous l'avez personnellement remis à la police fédérale mexicaine. Vous savez sans doute que la famille Vega vient d'être massacrée à Guadalajara.

Choqué par les propos de Walters, Joe regarda la cabine de contrôle. Il n'avait pas entendu parler de la famille Vega. Cet homme disait-il vrai ?

Berman lui secoua le bras pour attirer son attention.

— Monsieur Walters, répondit Joe dans le micro, je vous le répète. Je ne peux pas discuter des opérations du FBI…

L'homme qui se faisait appeler Walters haussa le ton.

— Fais attention à toi, Molinari. J'ai suivi ta femme flic hier. Et là, je surveille ta voiture. Voilà ta plaque d'immatriculation…

Berman se leva d'un bond et passa la main en travers de sa gorge pour signifier à la régie de couper l'appel. Lindsay avait déjà bondi de son siège, poussé la porte de la salle de contrôle, et piquait un sprint en direction de la sortie. Joe arracha son casque et quitta lui aussi le studio en trombe. Il rattrapa Lindsay près de leur voiture.

Haletante, elle lança :

— S'il était là, il est parti maintenant.

Joe composa un numéro sur son téléphone. Il s'identifia et demanda

à parler au chef de la police de Sacramento, qui prit l'appel.

— J'ai reçu une menace de mort d'un auditeur dans une émission de radio en direct. Cet homme avait ma voiture en visuel il y a cinq minutes et il en a aussi après ma femme. Nous sommes sur le parking de CapRadio. Une Mercedes noire. L'homme en question n'est pas là, mais je dois m'assurer… Oui. On attend l'équipe de démineurs.

39.

Dans le parking, Joe et moi regardâmes le robot remonter la rampe à l'arrière du véhicule blindé. Les démineurs claquèrent les portes et les verrouillèrent, puis Hank Clooney, l'expert responsable, vint nous donner ses conclusions.

— Rien à déclarer, monsieur Molinari. Vous pouvez partir. Au revoir et bonne chance.

J'observai la Mercedes de Joe avec un certain soulagement. Il n'y avait pas de bombe fixée au châssis ni de charge explosive reliée au système d'allumage. La voiture était sans danger. Une fois nos ceintures bouclées, Joe démarra et la voiture ronronna comme la vieille panthère qu'elle était.

Alors que nous filions vers le sud sur la I-80 en direction de San Francisco, j'étais toujours très inquiète. Je guettais le moindre bruit suspect et surveillais les voitures qui nous dépassaient, de crainte qu'une arme soit pointée sur nous par une vitre baissée.

Heureusement, il ne se produisit rien d'anormal.

Clapper prit immédiatement mon appel.

— Boxer, Molinari est avec toi ? Mets-le sur haut-parleur.

Je m'exécutai.

— Ce Walters a rappelé ? interrogea Clapper.

Joe et moi répondîmes « non » à l'unisson.

— D'accord. Bon, on a le numéro. Il a utilisé un putain de téléphone jetable, bien sûr.

— Je commence à me demander s'il était vraiment à côté de notre voiture, intervint Joe. Il aurait pu noter le numéro de ma plaque à un tout autre moment. S'il avait accès à la base de données du service d'immatriculation, par exemple, ou s'il a repéré ma voiture devant notre immeuble…

— C'est vrai, dit Clapper. On a peut-être affaire à un petit farceur.

Ou bien il est en train de vous surveiller en ce moment même.

Je précisai à Clapper que nous étions en voiture, sur le chemin du retour.

Pendant que Joe parlait au chef de section du FBI, Steinmetz, j'appelai Mme Rose.

— Tout va bien à la maison ?

— Oui, oui, répondit-elle. Mlle la coccinelle, Martha et moi, on est chez Koret. On va pique-niquer. J'ai apporté des sandwichs.

— On sera à la maison dans une heure au plus.

Joe roula à la vitesse maximale autorisée, voire un peu plus. Il n'était plus question de profiter d'un bon déjeuner en tête à tête comme prévu initialement – l'idée même de manger n'était plus d'actualité.

— Ce que tu as dit à Clapper… Tu penses vraiment que Walters voulait nous jouer un tour ?

— Eh bien, plus je réfléchis… Je revois le type à côté de moi au stand de Vega quand je lui ai demandé de me montrer un semi-automatique. Ce type a vu mon badge et a crié « c'est un Féd ! » pour avertir Vega. L'ATF est intervenu, Vega a tiré sur Wallenger, tu connais la suite. Voilà ce qui s'est passé.

— Donc, notre mystérieux correspondant pourrait être le type que tu as vu à la foire. Ou quelqu'un de sa connaissance.

— On doit surveiller nos arrières. Que peut-on faire d'autre ?

— Je vais surveiller le tien en tout cas, compte sur moi.

— Moi, je le fais toujours avec le tien, répondit Joe avec un sourire.

Je ris de sa blague quand mon téléphone sonna. Je ne reconnus pas le numéro, pourtant je pris l'appel.

— Allô ?

Une voix masculine me répondit.

— Je vous ai à l'œil, sergent Boxer. Vous portez une arme pour vous protéger. Moi aussi.

Était-ce l'auditeur de l'émission de radio ? Je n'en avais aucune idée.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— Je veux mettre mon pistolet dans ta putain de bouche.

J'entendis un bourdonnement, puis un clic, et même si mon interlocuteur avait raccroché, je criai dans le combiné :

— Lâche. Salopard !

Joe se gara au bord de la route et coupa le moteur. Je lui racontai mon désagréable échange. Et nous passâmes plusieurs autres appels.

40.

Je rappelai Mme Rose depuis la voiture.

— Petit changement de programme, Gloria. Joe me dépose au parc, d'accord ? Nous arrivons dans dix minutes. Où êtes-vous exactement ?

— Sur un banc près du carrousel. Près des escaliers.

— D'accord.

J'entendis Julie appeler Martha, puis la chienne qui lui répondit d'un jappement. Elles semblaient joyeuses, toutes les trois. Je pris congé de Mme Rose et j'observai la circulation pendant que Joe téléphonait à Steinmetz. L'appel fut bref.

— Steinmetz veut que je le retrouve au bureau asap, dit Joe. Il va appeler Clapper.

— Clapper va me placer sous protection.

— Bonne idée.

Avais-je envie d'être assignée à résidence ? J'avais une tâche à accomplir. Des affaires à résoudre. Et si j'étais devenue une cible, je préférais être en mouvement. Pendant que Joe appelait Wallenger pour lui raconter toute l'histoire, je consultai mon téléphone et vérifiai si j'avais des appels manqués ou des SMS. Claire m'avait appelée deux fois. Rien de la part du correspond anonyme qui venait de me menacer. Notre harceleur nous avait-il vus quitter la station de radio ?

Mon instinct me soufflait que oui.

Une voie s'ouvrit devant nous. Joe s'y engouffra aussitôt, enfonça l'accélérateur, ralentit à un croisement, puis accéléra à nouveau. Je ne vis personne nous suivre, mais j'avais toujours l'impression inquiétante que nous étions surveillés.

Nous approchions du Koret, l'aire de jeux du Golden Gate Park, où notre fille riait et poussait des cris de joie. Koret était un parc extraordinaire, un endroit de rêve pour les enfants comme pour les parents. Au centre, un carrousel centenaire passait une musique

d'antan. Il était décoré de plus de soixante animaux de ménagerie peints de couleurs vives, avec des sabots et des cornes dorés.

Joe emprunta la rocade peu fréquentée qui longeait le parc pour chiens et le mur d'escalade en forme de vague. À l'approche du carrousel, il se gara et je descendis de la voiture en même temps que lui.

Julie nous attendait et nous appela dès qu'elle nous aperçut. Je me précipitai vers elle tandis que Joe, avec son œil exercé d'agent fédéral, scrutait le parc.

— Je suis montée sur le chameau ! pépia Julie.

— Le chameau ? Vraiment ?

Mme Rose confirma d'un hochement de tête.

— Et avant, j'ai grimpé sur le dragon.

— J'ai pris des photos, dit Mme Rose. On peut dire que cette enfant est une cavalière de dragon émérite.

— J'ai hâte de les voir, répondis-je. Mais si vous le voulez bien, madame Rose, on va ramener Julie et Martha et vous déposer à votre voiture.

Nous étions dans des voitures séparées, mais nous restâmes proches, de manière à arriver en même temps à Lake Street. Une fois garés, nous attendîmes Mme Rose et nous prîmes l'ascenseur tous ensemble pour descendre à notre étage commun.

Sept heures après le début de cette éprouvante escapade, nous étions de retour à la maison, sains et saufs. Je poussai un profond soupir, comme pour évacuer toute la tension accumulée. Joe ouvrit notre porte et Mme Rose la sienne, mais elle me fit un geste de la main pour me signaler qu'elle voulait me parler.

— Joe, j'arrive tout de suite.

Je suivis Gloria dans son appartement de l'autre côté du couloir. Il était plus ensoleillé que le nôtre, et décoré d'un mélange éclectique de meubles et d'objets provenant de son mariage et de la maison de ses parents.

Elle ferma la porte avant de se lancer.

— Lindsay, je tiens à souligner que je ne suis pas sûre de mon fait. Voilà, quand je suis partie avec Julie, j'ai eu l'impression d'être observée. La voiture était sombre, bleu marine ou noire. Le soleil se reflétait dessus et je ne voulais pas me faire repérer. Mais je l'ai vue démarrer et rester dans mon sillage. Il a respecté tous les feux et, dès que je suis arrivée au parking, j'ai verrouillé les portes. Il m'a dépassée sans ralentir, puis il a disparu.

— Vous avez vu son visage ?

— Si seulement ! Tout est allé très vite. C'était un homme blanc, si ça peut vous aider. Et il portait une casquette.

— Avez-vous pris une photo de la voiture ?

— Je ne voulais pas lâcher le volant.

La peur était revenue et fit instantanément place à la rage.

Nous étions tous des cibles.

41.

Mme Rose et moi partagions nos inquiétudes dans son salon. Je lui racontai qu'un auditeur avait dit en direct à Joe qu'il avait suivi sa « femme flic ». Et qu'un timbré m'avait appelée sur mon portable pour me menacer de mettre le canon de son arme dans ma bouche.

Mon visage reflétait certainement ma peur.

— Qu'est-ce qui se passe, Lindsay ? Pourquoi s'en prennent-ils à vous et à Joe ?

— C'est à cause des armes automatiques, celles qui peuvent tuer cinquante personnes avec un seul chargeur. Avez-vous entendu parler de la nouvelle loi qui rend ces armes illégales ? Certaines personnes ne sont pas du tout d'accord.

— Oh, mon Dieu ! Et moi qui me disais que je me faisais des idées.

— Je ne pense pas. Si vous vous sentez à nouveau en danger et que vous ne pouvez pas me joindre, appelez le 911. Non, ne pleurez pas, Gloria. Je vais appeler mon chef, d'accord ? La voiture qui vous a suivie était peut-être celle de policiers en civil chargés de protéger ma famille.

— Vous croyez ? Ce serait un… un immense soulagement.

— D'ailleurs, je vais demander à ce que la protection policière s'étende à vous. Pensez-vous pouvoir identifier le conducteur à partir d'une photo d'identité judiciaire ?

— Non, je ne crois pas. Désolée.

Mon téléphone sonna dans mon sac à main. C'était Joe.

— Chéri, j'arrive tout de suite.

— Je dois y aller, Linds. Julie a besoin de toi.

Mme Rose avait plusieurs tâches à accomplir chez elle, et après l'avoir chaleureusement étreinte, je retraversai le couloir.

— Désolé, dit Joe, Steinmetz m'attend.

— Joe, Gloria pense qu'elle a été suivie jusqu'au parc ce matin par

une berline bleu marine ou noire. Elle n'était pas assez près pour distinguer le visage du conducteur. Elle n'a pas vu non plus la marque ni le numéro d'immatriculation de la voiture.

— Elle a reçu des menaces ?

— Non, mais elle a eu peur. Et moi aussi.

— Je vais le dire à Steinmetz. Verrouille la porte derrière moi.

— Bien sûr.

— Si quelqu'un appelle et que tu ne reconnais pas le numéro, ne réponds pas.

Je donnai un baiser à Joe pour lui dire au revoir, puis je le regardai traverser la rue et monter dans sa voiture à travers la vitre. Tout semblait normal. Pas de berline sombre garée dans un recoin. Pas de troll maléfique rôdant dans les alentours.

Après avoir ôté sa laisse à Martha, je remplis son bol d'eau. Julie avait mangé un sandwich, mais j'étais terriblement anxieuse, et j'avais faim. Des œufs feraient l'affaire. Je préparai une omelette et fis griller du pain. Julie s'assit au comptoir à côté de moi avec un verre de lait chocolaté. Après avoir rangé la cuisine, je fis une nouvelle inspection.

Par nos fenêtres donnant sur Lake Street, on pouvait observer toute la rue. Je regardai le flux régulier de la circulation dominicale. Là encore, tout semblait normal.

Puis plus du tout.

À un pâté et demi de Lake Street, en face de notre immeuble, était garée une BMW sombre. À cette distance, une quinzaine de mètres, je ne pouvais distinguer que des mouvements sur le siège avant. Deux hommes, peut-être trois. Merde. Mes jumelles étaient dans ma voiture.

Je n'aimais pas du tout ça.

42.

— Je vais chez Mme Rose, dis-je à Julie. Je reviens tout de suite.

Je frappai trois coups à la porte de Gloria. Comme elle ne répondait pas, je pressai la sonnette. Elle vint m'ouvrir, les cheveux mouillés, une serviette à la main.

— Lindsay ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Je crois que la voiture est dehors. Je vais aller voir.

— D'accord, je garde un œil sur Julie. Mais Lindsay, soyez très, très prudente.

— Je vais faire vite. Et je serai prudente, promis.

De retour dans l'appartement avec Mme Rose, je dis à Julie :

— Je descends, ma coccinelle, mais je reviens vite.

— Pourquoi ?

— Je n'en ai pas pour longtemps, ma chérie. Mme Rose va rester avec toi.

J'ébouriffai les boucles de Julie tout en réfléchissant à mon plan. J'allais remonter la rue en longeant notre immeuble, passer devant la BM, puis revenir de l'autre côté afin de l'approcher par l'arrière. Là, je prendrais une photo de la plaque d'immatriculation et j'essaierais de distinguer les occupants. Ensuite, j'appellerais la police.

Qu'est-ce qui pourrait mal tourner ?

Trop pressée pour attendre l'ascenseur, je descendis rapidement les escaliers, pris à droite en sortant de l'immeuble, et gardai les yeux baissés. Personne ne me regardait, personne ne pouvait penser que je surveillais la BM. Personne.

Le regard droit devant moi, je marchai vers l'ouest et traversai au croisement de la 12e. Une fois à l'abri des regards, je contournai la BM comme prévu et pris une photo de la plaque d'immatriculation californienne. Puis je pressai le pas le long des devantures de magasins. Aussi discrète que peut l'être une blonde d'un mètre

soixante-dix à la longue foulée. Je continuai à marcher et dépassai l'avant de la voiture.

Les fenêtres de notre appartement au onzième étage étaient en vue et j'avais mon téléphone à la main. J'attendis que le feu passe au vert et je vérifiais la photo de la plaque d'immatriculation de la BMW quand j'entendis une interpellation qui me glaça le sang.

— Hé, Boxer, lança la voix masculine depuis la BMW, qui se trouvait maintenant à trois ou quatre longueurs de voiture derrière moi. Bonne chance pour nous confisquer nos armes.

Je me retournai pour voir le visage de l'homme, mais le pare-brise était teinté et j'étais trop loin. Je traversai Lake Street pour rejoindre mon côté de la rue et me glissai derrière un camion FedEx garé. J'appelai le central et j'eus May Hess, la superviseuse et une amie de longue date. Je lui résumai les incidents de la matinée, en terminant par l'apostrophe du conducteur de la BMW.

— Je pense qu'ils sont deux ou trois dans la voiture, peut-être armés. Il faut les mettre immédiatement aux arrêts.

Ensuite, j'appelai Clapper. Avec de la chance, le chef répondrait et me promettrait de régler le problème. Mais je tombai sur son répondeur.

Je laissai un message laconique.

« Rappelle-moi. C'est urgent. »

43.

Je n'arrivais pas à garder la tête froide lorsque je pensais à la BMW garée de l'autre côté de la rue. Si j'avais vu juste, ses occupants avaient attendu que Gloria grimpe dans sa voiture avec Julie Anne, ma petite coccinelle, et l'avaient suivie jusqu'au parc. Ma théorie se renforçait à chaque minute. Ils nous surveillaient sûrement déjà quand Joe et moi étions arrivés au parc Koret, et ils nous avaient filé le train jusqu'à chez nous. Ils savaient où nous habitions.

Je luttais contre mon envie irrépressible de dégainer mon arme, me ruer sur cette voiture, et confronter ces trois hommes – sans partenaire, sans renforts, sans motif valable pour les arrêter.

Mais où étaient mes renforts bon sang ?

Le chauffeur FedEx sortit du bâtiment voisin et grimpa dans son camion. Il démarra le moteur. Pourquoi Clapper ne m'avait-il pas encore rappelée ? La BMW n'avait pas bougé. Depuis mon poste d'observation, je la voyais parfaitement. Pour encore combien de temps ? Devais-je piquer un sprint jusqu'à ma porte d'entrée ? Ou marcher vers ce qui pouvait s'avérer mes dernières minutes sur terre ?

Je tirai mon arme de ma ceinture, sortis de derrière le camion, et me dirigeai vers le côté passager de la berline.

À cet instant, j'entendis mon nouveau son préféré au monde : des sirènes en provenance de directions opposées. Deux voitures de police convergèrent vers la BMW et la bloquèrent contre le trottoir. Une troisième voiture me dépassa et ferma la voie en direction de l'est. Deux policiers en uniforme sortirent pour rediriger la circulation.

Je me tournai vers la BMW et vis le sergent Robert Nardone et son partenaire, l'agent Martin Einhorn, demander au conducteur son permis de conduire et les papiers du véhicule. Pistolet au poing, je traversai la rue pour rejoindre mes collègues.

Nardone et moi nous connaissions depuis dix ans. La dernière fois que j'avais vu Bob, il avait été poussé dans les escaliers par un tueur psychopathe. J'étais heureuse de le revoir, et Bob lut immédiatement

dans mon regard la peur et la rage que ces hommes m'inspiraient – et que j'étais incapable de canaliser.

Je lui racontai ce qui s'était passé.

— Lindsay. On s'en occupe. Recule, s'il te plaît.

Nardone ordonna aux occupants de la BMW de sortir du véhicule. Trois jeunes hommes bien habillés, d'origines ethniques diverses, en descendirent. Aucun ne semblait avoir plus de vingt-cinq ans. Ils savaient que plusieurs policiers avaient des armes chargées pointées sur eux et posèrent les mains à plat sur le toit de la BMW sans faire d'histoire. Ils obéissaient, mais ricanaient en même temps. Comme si c'était une chouette plaisanterie.

Je ne pouvais pas rester là à regarder la scène.

Le petit malin côté passager, celui qui m'avait interpellée, était penché sur la voiture.

Je m'approchai et le fouillai. La bosse dans la poche de sa veste était un portefeuille, pas une arme. Je pris sa carte d'identité. Il s'appelait John D. Anderson et habitait à Cow Hollow. La photo sur son permis correspondait bien à son visage. Je tendis le portefeuille à Einhorn, puis palpai les flancs d'Anderson. Ce dernier rit en prétendant être chatouilleux, et ça m'était franchement insupportable tant j'avais envie de le tuer.

Je palpai ses jambes et ne trouvai aucune arme. Pas même un cure-dent.

Il fit mine de baisser les mains et de se retourner.

— Ne bouge pas, grognai-je. Je n'en ai pas encore fini avec toi.

44.

Nardone et Einhorn fouillèrent les deux autres lascars, qui les narguaient avec leurs questions.

— Qu'est-ce qui se passe, monsieur l'agent ?

— Qu'est-ce qu'on a fait ?

— N'est-ce pas ce qu'on appelle du harcèlement policier ?

— La ferme ! aboya Nardone.

La fouille permit de trouver des portefeuilles, des téléphones, des clés et des cigarettes, rien d'illégal.

Pendant que l'agent Einhorn rassemblait les papiers d'identité et vérifiait les noms des suspects dans l'ordinateur de la voiture de police, Nardone et moi interrogeâmes le conducteur, un fringant jeune homme de vingt-six ans aux cheveux blond foncé et aux dents très blanches, qui n'avait visiblement pas peur des forces de l'ordre. Il répondait au nom d'Anthony Ruffo.

— Êtes-vous allés à l'aire de jeux Koret ce matin ?

— Pas que je me souvienne.

— Pourquoi êtes-vous garés ici ?

— Pourquoi pas ?

Ruffo argumenta qu'il avait le droit se garer où bon lui semblait. On était dans un pays libre, n'est-ce pas ? Il continua avec de nombreuses variantes sur ce thème.

— On est dans un pays libre, oui. Mais le harcèlement est interdit. La traque aussi.

Pendant que je surveillais les trois voyous, Einhorn et Nardone tournèrent le dos et discutèrent à voix basse près de leur voiture. Puis Nardone s'approcha de moi.

— Boxer, la voiture est immatriculée au nom d'Anthony Ruffo Sr. Le permis de conduire de Junior est valide, l'immatriculation est à jour. Il n'a pas de casier judiciaire. On n'a rien trouvé sur lui. La voiture est garée dans une zone interdite au stationnement. C'est tout.

— Ils connaissaient mon nom, Nardone. Ils m'ont appelée par mon nom.

— Tu as fait la une des journaux, Boxer. Tu es presque une célébrité. Que veux-tu faire d'eux ?

— J'ai besoin de leurs noms. On va faire une vérification approfondie de leurs antécédents et mettre le FBI sur le coup. Mais je ne vois pas comment les retenir.

— Laissons-les partir, approuva Nardone.

Einhorn rendit leurs portefeuilles et autres effets personnels aux trois petites frappes, qui remontèrent dans leur voiture à soixante mille dollars. Je me penchai vers la vitre côté conducteur et dis à Ruffo :

— Que je ne te revoie pas traîner dans ce quartier. Je me fous de la raison.

— Pourtant ce n'est pas un crime, sergent.

— Souriez, Ruffo.

Je pris une photo, mais je me sentais rougir. J'avais déclenché une alerte rouge pour une infraction au stationnement. La mauvaise blague se retournait contre moi. Et je ne l'avais même pas comprise.

Ruffo démarra la voiture et se dirigea vers Bay Bridge. Après avoir remercié mes deux collègues, je tournai les talons et rentrai chez moi.

45.

Cindy s'était calée au bord du lit pendant que Richie était étalé sur le reste du matelas et ronflait tranquillement. Elle n'arrivait plus à dormir et il était trop tôt pour se lever, alors elle laissa libre cours à ses pensées. Ces dernières revenaient toujours à so mari. Il était rentré la veille, peu après minuit, avait pris une douche, s'était allongé sur le lit et était tombé de sommeil.

Elle avait tenté de l'interroger. « Ça va, chéri ? Parle-moi. »

Étendu sur le dos dans le noir, il avait répondu deux mots : « Civic Center. » Mais il était trop épuisé pour en dire plus, sans parler de formuler une phrase de cinq ou six mots.

Cindy avait tiré les couvertures sur eux et retracé elle-même le fil de l'histoire. Richie avait fait une double journée de travail et l'avait appelée après 18 heures, alors qu'il se rendait à l'hôtel de ville avec Alvarez, où les défenseurs du deuxième amendement manifestaient avec leurs armes. « Je t'aime, avait-il ajouté. Je t'appelle plus tard. »

Mais il ne l'avait pas fait. Cindy avait allumé Eye in the Sky News et regardé la foule de manifestants qui scandaient : « On ne cédera pas ! », en brandissant leurs armes automatiques. Certains tiraient en l'air. D'autres détruisaient les vitrines et les lampadaires. Des flics de tous les postes de police avaient afflué et procédaient à des arrestations. Peut-être une douzaine.

Cindy connaissait bien Rich. C'était un homme pondéré, qui réfléchissait avant d'agir. Son attitude positive désamorçait presque toutes les situations explosives. Mais cette rébellion armée était exceptionnelle. Il n'était pas formé pour contrôler ce genre de foule.

La provocation délibérée de ce groupe disparate de citoyens armés avait été déclenchée par une colère légitime et avait pris une tournure imprévisible.

Comme Cindy l'avait entendu sur son scanner de police, les opposants, les manifestants anti-armes à feu, étaient également descendus dans la rue, et beaucoup avaient emmené leurs enfants pour assister à ce moment historique.

Alors que les émeutes étaient filmées et que les médias couvraient la manifestation, ils n'avaient pas encore mis le doigt sur ce qui préoccupait les forces de l'ordre. Un important convoi d'armes militaires était parti du Mexique et se dirigeait vers San Francisco.

Ce mystérieux trafic d'armes et les trois homicides non élucidés – Donahue, Abend et Barrows – semblaient liés, et toute cette tension mettait Richie sur les nerfs.

Or Cindy avait déjà du mal à gérer son propre stress.

Son attention se reporta sur la collection d'albums que le tueur psychopathe Evan Burke lui avait donnée afin qu'elle écrive l'histoire répugnante de sa vie. Cindy savait qu'il y avait là matière à un best-seller. Les albums étaient remplis de photos et de notes de Burke sur ses proies féminines, des jeunes femmes mortes qui hantaient Cindy. Elles avaient toutes la même silhouette qu'elle : taille 36, environ un mètre soixante-cinq.

Cindy était le type de Burke.

Chaque fois qu'elle réfléchissait aux victimes de ce psychopathe, elle se sentait mal, mais elle devait avancer. C'était le prix à payer pour transformer une série d'albums macabres en un livre qui ferait d'elle une autrice renommée, lui permettrait de décrocher un contrat pour une adaptation cinématographique et, dans tous les cas, lui assurerait une sécurité financière pour le reste de sa vie.

Le reste de sa vie incluait Richie.

46.

À 7 heures passées, Cindy sortit discrètement du lit et se rendit dans la kitchenette. Elle se prépara un café instantané avec beaucoup de crème, prit une banane dans la corbeille à fruits du comptoir, et emporta son petit-déjeuner à son bureau, dans le salon.

Après avoir ouvert son ordinateur portable, elle fit défiler les pages jusqu'au deuxième chapitre de son manuscrit. Les faits étaient là. L'écriture fluide. Mais elle avait évité les passages les plus difficiles. Le chapitre avait besoin d'un moment fort pour faire battre le cœur des lecteurs sans les dégoûter au point qu'ils referment aussitôt le livre et écrivent une critique négative sur Amazon.

C'était un équilibre subtil.

Cindy n'était pas prête à affronter le chapitre sur l'adolescente que Burke avait égorgée dans le parking de son lycée privé du quartier de Sunset. Pas encore. Peut-être qu'un peu de procrastination lui remonterait le moral.

Elle cliqua sur la page d'actualités de son navigateur et fit défiler les articles sur les émeutes à l'hôtel de ville lorsqu'elle tomba sur un papier à propos de Katie Caruso. La fillette vivait à cent cinquante kilomètres au nord de San Francisco, dans une bourgade rurale appelée Rosewater. Claire s'était rendue là-bas le vendredi matin pour aider la nièce d'une amie à pratiquer l'autopsie.

Le titre en caractères gras annonçait « Arrestations dans l'affaire Caruso » et la signature était celle d'un journaliste du *Rosewater Daily News*. Mais l'article était succinct. Le journaliste ne nommait pas les suspects et ne rapportait aucun propos du chef de la police, car l'enquête était toujours en cours.

Pas de citation non plus du procureur. Mince. On était dimanche et le bureau du procureur était fermé. Cindy avait une foule de questions sur l'affaire Caruso et elle disposait d'une source en interne. Claire pouvait répondre à ses questions, si elle était réveillée et disposée à le faire. Le dernier point était délicat, mais Cindy tenta sa chance. Elle

envoya un SMS à 7 h 15 : *Claire. Tu es réveillée ?*

Une seconde plus tard, une petite bulle de texte se matérialisa sur son écran.

Claire : *Ça va ?*

Cindy : *Oui, ça va. Où es-tu ?*

Claire : *À la maison. J'enlève mes chaussures.*

Cindy : *Tu peux me donner un tuyau ? Quel est le verdict dans l'affaire Caruso ?*

Claire : *Les parents ont avoué.*

Cindy : *Oh mon Dieu. Ils ont tué leur fille ?*

Claire : *Je ne peux pas en dire plus, ma chérie. Tu devrais contacter le chef Pou à Rosewater.*

Cindy remercia son amie pour l'information et, après avoir pris congé, elle fit réchauffer son café au micro-ondes. Deux minutes plus tard, elle était de retour à son bureau. 7 h 20. Lindsay devait être réveillée, en train de promener le chien ou de préparer un petit-déjeuner pour Julie. Elle lui envoya un SMS en espérant que, par miracle, son amie soit non seulement réveillée, mais de bonne humeur.

Lindsay ne répondit pas à son message. Mais quelques instants plus tard, elle l'appela. Pas de « bonjour » ni de « Cindy, tu es folle ? » mais :

— Tu as le temps de parler ?

— Oui. Bien sûr.

— Entre nous, Cindy.

— On est amies, Linds. Fais-moi confiance, d'accord ?

— Joe et moi, on est suivis. Et on a reçu des menaces.

— De qui ? Et pourquoi ?

— D'après mon intuition, et plusieurs indices, ce sont sûrement des gars qui veulent faire abroger la loi sur les armes automatiques. Ils ont menacé Joe. Puis Mme Rose. Puis moi.

47.

J'arrivai tard le lundi dans la matinée.

J'avais des choses à faire avant de me rendre au Palais. D'abord, je regardai par la fenêtre pour repérer les voitures de patrouille et m'assurer que la famille Molinari était protégée de nos harceleurs – ou pire.

Le staccato d'une mitraillette me martelait le crâne. Je contactai le central pour être sûre que les trois voitures étaient bien là pour nous, puis je donnai son petit-déjeuner à Julie et sa pitance à Martha, avant d'appeler Mme Rose pour lui demander de déposer Julie au ramassage scolaire.

Ma propre mère n'aurait pu mieux s'occuper de nous que cette brave voisine qui était devenue un membre de la famille à part entière, malgré toutes les contraintes et les dangers que cela impliquait pour elle.

Je ne réveillai pas Joe et pris la direction du Palais dans la circulation dense de ce lundi matin. Après avoir grimpé les escaliers jusqu'au quatrième étage, je saluai Bobby.

— Tu ne dors pas assez, Boxer.

— Je ne te le fais pas dire.

La brigade était en effervescence et Brady était dans son bureau. Il leva les yeux quand j'entrai sans frapper.

— Boxer. Assieds-toi.

Je m'exécutai et lui demandai :

— Tu as parlé à Clapper ?

— Il m'a appelé, oui. Tu as vu les voitures de patrouille devant chez toi ?

— Oui.

— Bien. Elles seront là vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, jusqu'à ce que ta famille et toi soyez en sécurité.

— Tu en penses quoi ?

Il avait sûrement une théorie sur les menaces. Sa réponse me prit au dépourvu.

— Un autre homme a été retrouvé mort avec les lèvres agrafées. Il avait pris le dernier ferry du dimanche soir, et revenait de Larkspur.

— Dis-moi que c'est une plaisanterie ?

— Quand le ferry a accosté, un agent de sécurité qui terminait son service à San Quentin l'a trouvé sur un banc, recouvert d'un journal. Il a cru qu'il dormait et a tenté de le réveiller, mais en voyant ses lèvres agrafées il a compris qu'il était mort sans avoir à prendre son pouls.

— On connaît son identité ?

— Arthur Guthrie. Chi le connaissait. Guthrie était gardien de prison. Il voulait devenir flic. Une femme, pas d'enfants. Il avait un billet d'un dollar dans sa poche avec le message habituel : *Tu parles, t'es mort*. Pas d'overdose cette fois. Il a été abattu d'une balle dans la nuque. Un seul coup.

— Abattu ? Pas battu à mort ni drogué ? Ces meurtres font clairement partie d'un schéma, mais ça paraît très aléatoire.

Brady acquiesça.

— Celui qui a tué Guthrie l'a fait à sa manière. Ça n'a pas l'air d'être personnel. Je dirais qu'on a affaire à plusieurs tueurs avec un mobile commun.

— Qui est en charge de l'affaire ?

— Alvarez et Conklin sont dessus. L'ATF veut être aussi de la partie. Ils pourraient nous être utiles.

— Le fait que Guthrie soit mort sur le ferry de Larkspur me donne envie d'interroger Swanson. Peut-être que le défunt est passé lui rendre visite. Ou qu'il était venu chercher des instructions.

— J'attends un appel du directeur de la prison.

Il était déjà 9 h 30. Je traversai l'open space, saluai Conklin et Alvarez, et me laissai tomber sur mon siège.

Conklin avait l'air exténué et, bien qu'Alvarez ait encore la fraîcheur de la jeunesse, elle semblait épuisée elle aussi.

— On était à la manifestation de l'hôtel de ville, déclara Conklin en guise d'explication.

Alvarez donna des détails : l'indignation des émeutiers, les armes à feu, les slogans, l'assaut du siège du gouvernement.

— Puis il y a eu la contre-manifestation, continua Alvarez. On se serait cru au milieu d'une foire aux bestiaux.

— Et dans l'actualité du jour…, renchérit Conklin.

Il me tendit les notes du médecin légiste qui remplaçait Claire, le Dr Dugan, ainsi que les photos prises à la morgue du malheureux défunt, Arthur Guthrie.

Je lus le document.

— « Ceci est le rapport préliminaire concernant la victime identifiée comme Arthur Guthrie, d'après les papiers d'identité trouvés sur lui. Un homme de type caucasien bien en chair, âgé d'une vingtaine d'années, contenu de l'estomac joint. Analyses sanguines en cours. Pas de peau sous les ongles. Pas d'ecchymoses sur le corps. Pas de tatouages identifiables. Ancienne cicatrice sur l'omoplate gauche. Pas d'autres marques sur le corps. Alliance au majeur gauche, avec une inscription gravée : *Art et Mary pour toujours*. Heure approximative du décès : samedi soir, entre 22 heures et minuit. Cause du décès : blessure par balle à l'arrière du crâne. Mode du décès : homicide. Lèvres agrafées post-mortem. »

— Le message *Tu parles, t'es mort* laissé par le meurtrier de Guthrie est au labo, renchérit Alvarez. Je viens de raccrocher avec Hallows, ajouta-t-elle en parlant de notre directeur de la police scientifique. Toujours très optimiste, il a précisé que, d'après lui, il y avait soixante mille empreintes sur le ferry.

— C'est sûrement en dessous de la réalité.

Je pêchai plusieurs barres chocolatées aux noisettes dans le tiroir de mon bureau et en proposai à tout le monde, mais personne n'en voulait. J'en pris juste une pour moi.

— Je parie qu'on n'a pas trouvé l'arme du crime. Et pas de témoins de l'exécution ?

— Seulement le gardien qui terminait son service à la prison, répondit Conklin. Richard Darby. C'est lui qui a trouvé le corps.

Conklin m'envoya les coordonnées de Darby par SMS et me fit part de ses réflexions.

— Ces meurtres sont très méticuleux, Linds. D'une netteté effroyable. Rien ne permet de trouver une piste ni de désigner un suspect.

— Pourquoi Guthrie revenait-il de San Quentin ?

— Pour l'instant, on n'en sait rien, répliqua Alvarez. Le gardien, Darby, ne le connaissait pas. Il va passer en revue le registre des visiteurs, mais on devra le faire nous aussi.

— Brady et moi, on va à San Quentin aujourd'hui, dis-je. On veut voir Swanson et le laisser faire son numéro. Peut-être qu'il finira par

baisser sa garde.

— Et puis le ciel nous entendra et toutes nos prières seront exaucées, termina Conklin.

Je lui donnai un coup de poing dans le bras et il fit semblant d'avoir mal. Au même moment, Brady s'avançait dans l'allée centrale. Il échangea quelques mots avec Bobby, lut un message, leva les yeux au ciel un long moment, puis nous rejoignit. Conklin, Alvarez et moi ne l'avions pas quitté des yeux.

— Que se passe-t-il ? demandai-je.

— C'est Swanson. Il s'est pendu dans sa cellule. Il est mort.

Je n'en revenais pas. Je restai bouche bée jusqu'à ce que Conklin prenne la parole.

— Ted Swanson s'est suicidé ? Allons, Brady. Ça ne lui ressemble pas du tout.

— Le directeur Hauser va me faxer la lettre qu'il a laissée.

Brenda disait toujours que c'était très années 1990 d'avoir encore un fax, mais le directeur de la prison en avait encore un, et notre brigade aussi. Le nôtre était sur l'étagère derrière le bureau de Bobby, et il ronronnait déjà.

Bobby prit le document dans la machine et me l'apporta. Je lus les adieux de Ted Swanson à son épouse. Je ne la connaissais pas mais, à moins d'avoir un cœur de pierre, elle allait pleurer en lisant ces mots.

48.

Trois heures plus tard, le lieutenant Jackson Brady et moi étions avec le directeur Hauser dans son bureau à la prison de San Quentin.

Sa fenêtre offrait une jolie vue sur la baie, mais c'était tout. Il n'y avait pas de diplômes encadrés au mur, pas de portraits de famille sur le bureau, pas de photographies avec un éminent représentant du gouvernement. Hauser était aussi efficace que son bureau. Il nous regarda bien en face et tendit des papiers à Brady en lui demandant de les lire et de les signer après avoir vu le corps.

Brady parcourut les documents.

— Comment était Swanson avant sa mort ? demanda-t-il au directeur.

— Il semblait bien intégré, répondit Hauser. Il ne causait pas de problèmes. Il avait gagné le privilège d'avoir sa propre table dans la salle à manger. À en croire les détenus, il avait même des admirateurs.

— Comment ça ?

— C'était un type mystérieux. Un ancien flic corrompu et pourri dont on avait beaucoup parlé.

Les souvenirs du triste passé de Swanson me submergèrent malgré moi.

Conklin, Brady et moi étions présents lors de la fin sanglante de la série de crimes qui avait rapporté à Swanson plusieurs millions de dollars. J'avais dû identifier les membres décédés de la police de San Francisco. J'avais cherché le corps du chef du cartel, surnommé Kingfisher. En vain.

Quand Brady prononça mon nom, je sortis de ma rêverie et revins au présent.

— Quelqu'un avait-il remarqué qu'il était suicidaire ? demandai-je au directeur.

— Quand vous l'avez vu la semaine dernière, l'avez-vous trouvé

déprimé, vous ?

— Non. Plutôt le contraire, je dirais. Qu'est-ce qui a changé ?

— On n'a rien noté de particulier. Pas de maladie visible. Pas de menace apparente. Si vous me demandez pourquoi on ne l'a pas surveillé, sachez qu'il figurait sur la liste des détenus à risque. Un gardien passait le voir toutes les heures. Swanson a attendu la visite du gardien pour passer à l'acte. Je viens de parler à sa femme. Elle est tombée des nues. Jamais elle n'aurait imaginé qu'il commettrait un tel acte. Elle le croyait heureux.

— Elle venait le voir ? s'enquit Brady.

— Oui, elle est venue vendredi après-midi. Elle lui rendait visite au moins deux fois par mois. Parfois, elle emmenait avec elle un enfant en bas âge. Un gamin d'environ deux ans. Swanson semblait bien. On ne peut pas toujours juger du trouble intérieur d'un homme à son apparence, ajouta le directeur Hauser. Vous avez lu sa lettre ?

— Oui.

— Voici l'original.

Elle était écrite au crayon, en lettres majuscules, à l'intérieur d'un emballage cartonné de nouilles instantanées. *Je suis vraiment désolé, Kim. Je t'aime trop pour te demander de partager ma condamnation à perpétuité. Maintenant, tu es libre. Je sais que tu comprendras. Avec tout mon amour, Ted.*

Putain.

Si je n'avais pas connu Swanson, j'aurais eu de la peine pour lui, mais je n'allais pas perdre mon temps à compatir avec un sociopathe qui avait déshonoré l'uniforme.

— Est-ce qu'il a reçu des menaces ici ?

— Si c'est le cas, je ne suis pas au courant.

— Entre les rondes, quelqu'un a-t-il eu accès à sa cellule ?

— Je ne vois pas comment ce serait possible, répondit Hauser. Un prisonnier du bloc ou l'un des douze gardiens l'aurait vu et signalé. Il a utilisé un drap déchiré pour faire un nœud coulant. C'est le Dr Abel Tor qui l'a détaché. Vous êtes prêts à voir le corps ?

Je hochai la tête.

— Oui, répondit simplement Brady.

Il fallut un bon moment pour traverser le quartier pénitentiaire et descendre au sous-sol. J'eus le temps de me préparer mentalement, mais ce fut tout de même un choc de voir ce charmeur de serpents, avec son allure de star de cinéma, allongé sous les néons, raide et

froid. La violence qu'il s'était infligée avait laissé de larges ecchymoses autour de son cou, et ses yeux étaient soulignés de noir, comme s'il avait reçu des coups de poing.

Le Dr Tor nous attendait. C'était un homme longiligne, à la voix douce, approchant la soixantaine.

— J'ai radiographié son corps, déclara le légiste. Il a le cou brisé. Comme l'os hyoïde est intact, on est sûrs à quatre-vingt-dix pour cent qu'il n'a pas été étranglé par une autre personne. Le nœud était sous sa mâchoire, juste ici. C'est ce qui lui a fracturé le cou. Les seules traces de lutte sont des blessures aux chevilles causées par des coups de pied contre le mur et des éraflures aux poignets, une ultime tentative de se dégager. Je n'ai constaté aucune blessure défensive. Je conclurais à un suicide.

C'était aussi mon avis.

Le charme caractéristique de Ted Swanson avait disparu pour de bon.

Je n'étais pas désolée qu'il se soit suicidé, mais ma conscience me tourmentait. J'avais mis une cible sur sa tête. Par dépit. Par colère refoulée depuis longtemps. Par vengeance.

49.

Le directeur Hauser nous proposa, à Brady et à moi, un bureau situé deux portes plus loin, afin que nous puissions interroger les gardiens et les détenus qui se trouvaient à portée de voix de la cellule de Swanson entre minuit et 4 heures du matin.

Le gardien qui avait découvert le corps de Swanson et donné l'alerte était Dan Harris, un homme qui travaillait depuis douze ans à San Quentin et qui collaborait avec les forces de police de Grand Rapids depuis plusieurs années. Il était écœuré de ne pas avoir trouvé Swanson avant qu'il ne soit trop tard.

— Quand je suis passé à 2 heures, j'ai braqué ma lampe sur son lit. Il dormait. À 3 heures, c'était la même chose. À 4 heures, il s'était pendu. Il était encore chaud, mais il n'avait plus de pouls.

Le détenu qui occupait la cellule accolée à celle de Swanson, John Capuana, n'avait rien entendu.

— Je dors très profondément, expliqua-t-il. J'ai toujours eu un sommeil lourd.

Six autres prisonniers racontèrent la même chose. Ils n'avaient rien entendu. Ils ne savaient rien. Ils se sentaient mal.

Je quittai la prison bredouille, et j'étais encore plus en colère qu'avant de venir. Ce salaud de Swanson avait eu le dernier mot.

Brady et moi suivîmes le sentier d'un kilomètre jusqu'à l'arrêt du ferry sous les rayons obliques du soleil de la fin d'après-midi. J'avais cru que nous avions tous les deux vu assez de morts dans notre carrière pour regarder le cadavre de Ted Swanson sans émotion. Je me trompais. Swanson était un flic véreux et un criminel de la pire espèce. Mais nous le connaissions, nous avions travaillé avec lui et, pendant longtemps, nous lui avions fait confiance.

J'étais bouleversée par tout ce qui concernait Swanson, et il me fallut tout le temps du trajet pour avouer à Brady ce qui me tourmentait le plus. Même me confier à mon patron, mon partenaire

et ami était frustrant.

D'autres personnes arpentaient le chemin. Certaines venaient du ferry, d'autres se dirigeaient vers les quais. Plusieurs petits groupes nous dépassèrent en discutant, riant, pestant, or je ne voulais pas qu'on nous entende.

Notre échange fut intermittent. Lors d'une accalmie, je lançai à Brady :

— Tu penses qu'il s'est suicidé ou qu'on l'a aidé ?

— Et toi, tu en penses quoi ?

— J'ai posé la question la première, non ? Bon, d'accord. Je pense que n'importe qui aurait pu écrire cette lettre d'adieu. Un message en majuscules écrit au crayon ? Sur un emballage en carton ?

— C'est vrai, mais Swanson était à l'isolement. Tu crois vraiment que quelqu'un aurait pu entrer dans sa cellule et le pendre sans être vu ?

— Ce ne serait pas la première fois, Brady. Les gardiens ferment les yeux. On les paie pour ça. Un autre détenu a pu se procurer la clé de la cellule. Je ne sais pas. Peut-être qu'ils peuvent fabriquer des passe-partout à l'atelier. On ne peut pas être sûr que personne ne soit entré dans la cellule. Personne n'a rien dit, c'est tout.

Nous nous écartâmes pour laisser passer les gens. J'avais besoin de raconter à Brady ce qui s'était passé lors de ma précédente visite.

— Écoute, Brady. Je ne t'ai pas tout raconté tout à l'heure… Après notre entrevue avec Swanson, Conklin et moi, on a traversé la grande salle commune pour aller voir mon ancien informateur, Chris Manolo.

— D'accord. Et ensuite ?

— Le plafond est ouvert jusqu'au quatrième étage. Et en passant, j'ai crié : « Swanson, la police de San Francisco te remercie pour ton aide. »

Brady m'observa longuement. Je ne parvins pas à soutenir son regard.

— Je n'aurais jamais dû faire ça. Mais je détestais vraiment ce type.

— Comme nous tous, non ?

— Maintenant, si Swanson a été assassiné, ou s'il s'est suicidé, je me demande s'il n'était pas impliqué dans ce trafic d'armes et de drogue. Peut-être faisait-il partie des décideurs. Il aurait pu diriger l'opération depuis sa cellule. Faire passer des messages par l'intermédiaire de sa femme. Ou d'autres visiteurs. Voire par des gardiens.

Nous reprîmes notre route. Les dockers étaient en train d'amarrer la

rampe entre le ferry et le quai. Nous pressâmes le pas.

— Brady. Des ex-policiers qui connaissaient Swanson ont été assassinés. Donahue. Abend. Des meurtres liés à la drogue. Swanson a volé des millions de dollars de fentanyl qui n'ont jamais été retrouvés. Est-ce une coïncidence ?

— Tu penses à *Tu parles, tu meurs* ? Et si Swanson t'a parlé…

— Je l'ai dit à voix haute à des centaines de détenus. Tous ceux qui m'ont entendue auraient pu facilement le croire. Penser que Swanson s'était mis à table. Et s'il parle… il meurt.

Nous nous rangeâmes dans la file sur le quai du ferry.

— Je suis parano ? Ou j'ai raison ?

— Si Joe et toi n'étiez pas harcelés, Boxer, je penserais que tu exagères. Mais maintenant, je trouve cette théorie intéressante. Allons en parler au chef.

50.

Bobby prit l'appel destiné au lieutenant Brady à l'accueil.

— Désolé, le lieutenant Brady n'est pas là. Je peux prendre un message… Non, je ne sais pas quand il va revenir.

Bobby marqua une pause tandis que son correspondant s'échauffait, sa voix résonnant dans l'open space. Il l'écouta lui expliquer que c'était important, qu'il était un ancien policier et qu'il devait à tout prix parler au lieutenant. Tenant le téléphone à plusieurs centimètres de son oreille, Bob finit par dire :

— Monsieur, arrêtez s'il vous plaît.

Apparemment, le correspondant s'était calmé. Bobby fit appel à toute sa patience.

— Je vais lui transmettre votre message sans faute… Non. Non. Donnez-moi simplement votre nom et votre numéro et dites-moi de quoi il s'agit… Vous pouvez me l'épeler… ? Ransom. R-a-n-s-o-m. Et votre prénom… ? Très bien. Et quel est le meilleur numéro pour vous joindre… ? D'accord. Je répète…

Bobby relut le message à son interlocuteur et lui assura qu'il le transmettrait personnellement au lieutenant.

— Au revoir, monsieur.

Une fois qu'il eut noté le message, il s'attarda un instant devant son ordinateur puis fit pivoter sa chaise pour faire face à Rich Conklin, qui faisait semblant de ne pas avoir écouté sa conversation téléphonique.

Bobby héla Conklin et Alvarez.

— Vous avez le temps de prendre un café ? J'ai besoin d'une pause.

— Avec plaisir, Bob, répondit Conklin.

— Tu as bien dit *café* ? renchérit Alvarez.

— Oui, absolument !

Tous trois gagnèrent la salle de repos, récemment repeinte en jaune vif pour recouvrir cinq années de graffitis laissés par les employés sur les murs. Ils prirent trois tasses dans le placard et se servirent un café chaud, avant de retourner dans la salle de brigade.

Bobby s'adressa à Conklin :

— Un dénommé James Ransom vient d'appeler et affirme avoir des informations sur Swanson.

Alvarez sourit.

— M. Ransom a-t-il dit ce qu'il voulait ?

Bobby remua son café avec un fin bâtonnet en bois.

— Il a dit qu'il était un ancien policier, qu'il venait d'apprendre la mort de Ted Swanson et qu'il devait parler à tout prix au lieutenant. J'ai fait une rapide vérification dans les dossiers du personnel et je l'ai trouvé, ajouta Bobby. Il a été transféré ici depuis la police de Chicago il y a quinze ans. Il a travaillé dans notre unité de patrouille pendant cinq ans. Teddy Swanson a été son partenaire.

— Donne-moi son numéro, dit Conklin. Je pense qu'il acceptera de me parler.

51.

Six mois après son transfert de la police de Las Vegas, Sonia Alvarez avait encore du mal à trouver ses repères à San Francisco. Mais elle connaissait un peu North Beach, un quartier situé entre Chinatown, le Financial District et Russian Hill. North Beach était l'un des quartiers de San Francisco les plus animés le soir. L'ex-flic James Ransom était désormais propriétaire d'un bar appelé North Beach on the Rocks, en plein cœur de la vie nocturne.

Rich Conklin retrouva Alvarez à la voiture, lui tendit les clés, et entra l'adresse du bar dans le GPS. Durant le trajet, Conklin raconta à sa partenaire ce que Ransom lui avait dit au téléphone.

— À l'entendre, Swanson était comme un frère pour lui. Mais Teddy voulait toujours être aux premières loges. D'après lui, il ne se serait jamais suicidé. Je le crois, ajouta Rich.

— Swanson était un salaud égocentrique et dangereux, mais il est mort. Je me demande pourquoi Ransom est si pressé de parler à Brady.

— Il est peut-être sous le choc. Et il veut savoir la vérité.

— Oui. C'est possible.

Le North Beach on the Rocks se nichait dans une ruelle à l'écart de Columbus Avenue.

— Gare-toi là, dit Conklin à sa partenaire.

Elle se gara en double file sans bloquer la rue.

— Parfait, dit Conklin.

Il alluma le gyrophare sur le toit, posa une carte SFPD sur le tableau

de bord, et sortit de la voiture de police.

Un homme corpulent d'une quarantaine d'années, avec un ventre proéminent et d'épais cheveux noirs, les avait vus arriver et ouvrit la porte en s'assurant que le panneau fermé était bien visible depuis la rue.

Conklin se présenta.

— Je suis Jimmy Ransom, répondit l'homme qui se tenait dans l'embrasure de la porte. Je suis le propriétaire de ce petit établissement. Merci d'être venus, merci beaucoup, ajouta-t-il. Entrez, je vous en prie.

Ransom les invita à l'intérieur du bar propre et bien entretenu, tout en longueur. Il leur présenta la serveuse qui nettoyait le comptoir et le jeune homme qui rangeait les chaises. Des peintures à l'huile représentant des voiliers agrémentaient l'endroit. De grandes télévisions étaient suspendues au mur, ainsi qu'une haute étagère chargée de chopes de bière. Deux sirènes en plâtre grandeur nature étaient perchées sur des tabourets de bar. À côté étaient accrochées des photos de clients posant avec ces créatures marines, la mine souriante, grivoise, voire en train de leur faire des oreilles de lapin.

Alvarez sourit en voyant les sirènes.

— Elles ont un nom ?

— Cleo et Marisol, répondit Ransom. Mais où sont passées mes bonnes manières ? Je vous offre un verre ?

— C'est un peu tôt pour nous, merci, mais je reviendrai volontiers un jours où je ne serai pas en service.

— Quand vous voulez, répondit le propriétaire du Rocks en leur indiquant le chemin. Mon bureau est par là.

Le couloir longeait des toilettes et débouchait sur un joli bureau dans le fond. Une table était nichée dans un coin, et des fauteuils confortables étaient disposés autour d'un panneau de pont de bateau qui faisait office de table basse. D'autres éléments nautiques ornaient les murs lambrissés.

Alvarez savait que Conklin ne s'intéressait pas à la décoration. Il observait Ransom. Depuis le peu de temps qu'elle travaillait avec Richie, elle avait pu admirer sa subtilité et sa perspicacité au cours des interrogatoires.

Or Ransom était impatient de parler.

Penché en avant sur sa chaise, les coudes sur les genoux, Conklin se lança.

— Jimmy, comment avez-vous appris la mort de Swanson ? C'est arrivé tard dans la nuit d'hier.

— La femme de Ted m'a appelé. Vous connaissez Kim ?

— Non. Je connaissais Nancy, sa première femme. Ted s'est remarié après son incarcération ?

— Kim avait déjà un enfant d'une précédente union, et cet arrangement plaît… plaisait beaucoup à Ted.

— Que vous a dit Kim ?

— Elle m'a dit que Ted avait été assassiné.

Conklin se cala dans son fauteuil et Alvarez prit le relais.

— Jimmy, pour l'instant, rien n'indique qu'il s'agisse d'un meurtre. Ted a laissé une lettre d'adieu à sa femme. Mais sa mort fait l'objet d'une enquête.

— Bien. Je me sens mieux. Pas bien, mais mieux. Vous êtes sûrs que je ne peux rien vous offrir ? Ça vous dérange pas si je…

— Pas du tout, dit Alvarez.

Ransom sortit une bouteille de J&B d'un meuble de rangement et prit un verre sur le rebord de la fenêtre. Il se servit une rasade de whisky, puis retourna s'asseoir.

— Quand avez-vous parlé à Ted pour la dernière fois ? reprit Alvarez.

— Avant-hier, je crois. Je lui rendais visite environ une fois par mois. Vous comprenez, on a été partenaires pendant cinq ans. Il a pris du galon et j'ai quitté les forces de l'ordre, mais on est restés en contact. J'avais entendu parler de ses activités parallèles par des amis communs. Et bien sûr, j'avais entendu parler de… vous savez. La fusillade avec ce gang mexicain…

Conklin soupira.

— C'était une zone de guerre.

— J'ai appris ça, inspecteur. Je ne trouve pas les mots pour exprimer à quel point je suis choqué que mon ancien partenaire soit mort…

— Mais ?

— Mais il était cupide. Et il avait tellement d'ego que je ne l'imagine pas une seconde se suicider. Enfin, peu importe, je vous aiderai de mon mieux.

— Swanson vous avait-il déjà parlé d'un trafic d'armes ? D'importation d'armes militaires depuis le Mexique ?

— Des armes ? Non. Jamais.

— Et avait-il des ennemis ? A-t-il mentionné quelqu'un qui le

menaçait ?

— Pas un mot, répondit Ransom, mais bien sûr beaucoup de policiers lui en voulaient, tout comme leurs amis et leur famille. Le cartel de drogue mexicain ne le portait pas non plus dans son cœur. Ted se plaignait seulement de la mauvaise nourriture et du fait qu'il était souvent seul. Écoutez… (Ransom prit un stylo et un bloc-notes sur son bureau et écrivit tout en parlant.) Voici le numéro de sa femme, Kim. Elle pourra peut-être vous aider. Je vais l'appeler pour lui dire que vous êtes fiables.

Ransom posa le stylo et Alvarez le ramassa par le clip. Profitant d'un moment d'inattention du barman, elle le glissa dans sa poche. Avant de partir, Alvarez prit une photo de Ransom avec Cleo et Marisol, les sirènes. Il prit la pose tandis qu'elle commentait :

— Elles sont magnifiques.

Conklin et elle remercièrent Ransom pour son temps. Le barman leur répondit de ne pas hésiter à l'appeler, et ils échangèrent leurs cartes de visite.

Quand Conklin se remit au volant, il félicita sa partenaire d'avoir pris des photos de Ransom avec les sirènes.

— Astucieux, Sonia. Tu vas passer le visage de Ransom dans la base de données de reconnaissance faciale ?

— Oh, je pensais plutôt chercher les sirènes.

— Malin.

Alvarez rit.

— Je lui ai aussi pris son stylo. J'ai essayé de ne pas effacer ses empreintes.

— Tu es douée.

Puis il ajouta qu'il se fichait complètement de Swanson, de la manière dont il était mort ou du fait qu'il avait de vieux amis fidèles.

— Cette affaire concerne uniquement les armes.

— Où qu'elles soient, soupira Alvarez. Je pense qu'on devrait aller parler à la veuve. S'il lui transmettait des informations, elle pourrait nous mettre sur une piste.

52.

Encore en retard au travail, je m'arrêtai à la réception pour voir si l'oncle de Brenda avait quelque chose pour moi. Bobby raccrocha et demanda :

— Le lieutenant t'a appelée ? Il a dit que la réunion de Clapper prévue vendredi avait été avancée à aujourd'hui à 9 heures. Que se passe-t-il ?

Je priai pour que Clapper ait fait une percée dans l'affaire de la livraison d'armes en provenance du Mexique, dont personne ne savait rien. Ou qu'on ait enfin une piste sérieuse pour l'un de nos homicides. Mieux encore, une confession dans l'affaire Abend. Cela me mettrait en joie. J'aimais bien Abend, et je ne supportais pas d'être dans le brouillard. C'était pareil pour Donahue, Barrows et maintenant Guthrie.

— C'est la réunion de l'ATF, précisa Bob. Ils sont avec Clapper en ce moment.

— L'ATF ? Merci, Bobby.

Je consultai ma montre. 9 heures moins 10.

Gagnant mon bureau, je saluai Conklin et Alvarez.

— Bonjour, Rich, Sonia. C'est quoi cette réunion de l'ATF ?

— Ton mari doit être au courant, répondit Conklin.

— Joe est au courant ? Il dormait quand je suis partie.

— Brady nous a prévenus il y a dix minutes.

— Hum. Il se passe quelque chose.

Je jetai un coup d'œil au fond du couloir. Les lumières étaient allumées dans le bureau de Brady, mais il n'était pas là. L'ATF. Que se passait-il ? J'appelai Joe, et tombai sur sa messagerie vocale. Mon message fut bref : « Appelle-moi. »

— On est allés parler à James Ransom dans son bar hier, dit Alvarez.

— Ah oui, c'est vrai. Qu'est-ce qu'il avait à dire ?

— Il a dit que Swanson était un amour.

— Je le crois pas.

Elle sourit. Et je lui rendis son sourire. Swanson n'était qu'un traître, un voleur et un meurtrier.

— Il va appeler sa veuve pour nous, dit-elle.

— D'après lui, ajouta Conklin, Ted avait trop d'ego pour mettre fin à ses jours avec un drap noué autour du cou.

— Ah ! Complètement d'accord avec lui. Toi, qu'en penses-tu ?

— On a recherché Ransom dans toutes les bases de données disponibles et il est clean.

— Alors on n'a rien sur lui ? demandai-je.

— Moins que rien, je dirais, laissa tomber Alvarez. Ransom est bien celui qu'il prétend être. L'ancien partenaire de Swanson pendant environ cinq ans. Ses empreintes et sa photo correspondent à son dossier. Il n'a pas de casier judiciaire.

— Après la réunion, on va rendre visite à la deuxième Mme Swanson, dit Conklin.

— J'ai hâte d'en savoir plus, dis-je.

Ensemble, nous montâmes tous trois péniblement les escaliers jusqu'au bureau de Clapper. Nous n'étions pas les premiers arrivés mais, comme le canapé était libre, nous prîmes place dessus. Joe et Wallenger étaient assis de l'autre côté de la pièce. Joe vit mon expression perplexe et articula silencieusement : *Je ne savais pas*.

Je regardai autour de moi et fis mentalement l'appel des personnes présentes. Assis sur la chaise à côté de Clapper se trouvait un homme charpenté vêtu d'un uniforme sombre de l'ATF. Il avait le menton creusé d'une fossette et de grands yeux bruns, et il semblait passablement agacé. Comme s'il était furieux d'être là.

Brady était à moitié assis sur le rebord de la fenêtre entre le canapé et le bureau de Clapper. Quand tous les sièges furent occupés par les membres du groupe de travail, Clapper déclara :

— Bonjour à tous, je vous présente le chef de la division locale de l'ATF, Fred Braun. Les agents du FBI le connaissent déjà alors, pour gagner du temps, si vous posez une question au chef Braun, veuillez donner votre nom. Mais tout d'abord, c'est lui qui a quelque chose à vous dire. Chef ?

J'imaginais le responsable de l'ATF nous dire avec un sourire satisfait : *Nous avons mis la main sur les armes et les responsables du*

trafic. Vous pouvez rayer ça de votre liste.

Oh, bon sang. Quand je me plante, je me plante en beauté.

53.

Braun se leva, ôta sa veste et la suspendit au dossier de sa chaise. Il joignit les mains devant lui et prit la parole.

— Merci, Charlie, et bonjour à tous. Je ne vous connais pas tous, mais nous travaillons sur la même affaire et nous partons du même point. Comme vous le savez, les agents spéciaux du FBI Mike Wallenger et Joe Molinari étaient à la foire des armes à feu du Cow Palace la semaine dernière et avaient un trafiquant du nom d'Alejandro Vega dans leur ligne de mire avant que l'ATF ne mette fin à la mêlée générale. J'en ai été personnellement témoin. Comme vous le savez également, Vega a récemment échappé aux autorités mexicaines. Mais la rumeur court qu'il serait lié à un petit cartel et à un trafic d'armes militaires. Eh bien, laissez-moi vous dire ceci : l'ATF a consacré beaucoup d'heures de travail et des ressources considérables à cette histoire à dormir debout. Et ce sont des conneries.

— Quoi ? Impossible, dit Cappy. On a plusieurs cadavres sur les bras, probablement en rapport avec ce trafic d'armes…

Braun l'interrompit.

— Vous êtes ?

— McNeil. Sergent, grogna Cappy.

— Eh bien, McNeil, dit Braun, nous sommes au courant des cadavres aux lèvres agrafées, du fentanyl, du slogan *Tu parles, t'es mort*. Un type à Mexico ou dans les environs assassine des losers de notre secteur et fait passer ces meurtres pour une grosse affaire. Or ce n'est pas le cas. C'est du vent. Je ne peux pas vous donner le nom de ce chef de gang, car il utilise des noms d'emprunt, et c'est ce qu'on appelle un maître dans l'art de l'esquive. Mais ce fantôme se cache quelque part au Mexique et notre autorité ne s'étend pas au-delà de la frontière. La vôtre non plus. (Braun continua sur sa lancée contestataire.) Comme je l'ai dit au chef Clapper, tous ces meurtres par procuration ne sont que le passe-temps d'un psychopathe. Il se

peut même que ce soient des tueurs différents. Je tiens cela d'un haut fonctionnaire du gouvernement, une source fiable. Il n'y a pas de convoi d'armes. Pas de stock important de drogue. On vous mène en bateau. Ce que vous ferez de ces infos, c'est votre affaire. (Braun se tourna vers Clapper.) Voilà, Charlie. J'ai dit ce que j'avais à dire, je vais vous laisser.

— D'accord. Vous avez fait valoir votre point de vue. Mais vous savez quoi ? On n'y croit pas un seul instant. On a aussi nos sources. Et on a de bonnes raisons de penser que la vôtre raconte n'importe quoi. Mais merci d'être passé, Fred.

Le chef de l'ATF de San Francisco saisit sa veste et se dirigea vers la porte. Clapper le suivit. Après le *ping* de l'ascenseur, il revint, puis ferma la porte et se tourna vers le groupe de travail.

— On reste concentrés sur les homicides dans notre secteur. Abend. Donahue. Les armes sont notre priorité. Continuez à travailler avec nos informateurs, fouillez partout, ne laissez rien passer jusqu'à ce qu'on mette le grappin sur les gros bonnets qui tirent les ficelles.

Il nous exhorta à redoubler d'efforts pour vérifier les historiques, interroger les suspects et les témoins, et obtenir des mandats de perquisition pour les domiciles et les véhicules des victimes. Clapper se lissa les cheveux, se percha sur le bord de son bureau, et poursuivit :

— Comme Boxer et Molinari vous le diront, ils ont tous les deux reçu des menaces au cours du week-end, et c'est lié à notre affaire.

— Lindsay ? interrogea McNeil.

— Je vous raconterai tout après la réunion.

— Je sais que nous sommes dans une impasse, reprit Clapper, mais comme l'a dit un jour un poète de génie : « L'aube est toujours précédée des heures sombres. »

— Chef ?

— Oui, Alvarez ?

— Vous croyez à l'histoire du chef Braun sur ce mystérieux mafieux ? Ou bien l'ATF essaie de nous berner pour s'attribuer tout le mérite par la suite ?

— Je pencherais pour la seconde proposition, répondit Wallenger.

— Je suis d'accord, approuva Joe.

— Ça ne m'étonnerait pas non plus, renchérit Clapper, mais peu importe. On n'a pas de comptes à rendre à l'ATF. Ils font leur boulot. On fait le nôtre.

Je levai la main.

— Boxer ?

— Comme vous l'avez dit, chef, on n'a aucune piste, aucune preuve médico-légale, et notre suspect numéro un s'est pendu dans sa cellule.

— Vous avez oublié un mot, Boxer.

— Monsieur ?

— Le mot *encore*. On n'a pas *encore* de piste. Pas *encore* de preuves. Tous ceux qui sont sur le coup doivent s'investir à fond. Quelqu'un veut se retirer ?

Il nous laissa une minute de réflexion. Je pensai à Joe. Puis je songeai à ce salaud qui voulait me mettre le canon de son arme dans la bouche. Je pensai à ces enfoirés en BMW qui avaient suivi Gloria Rose et ma petite Julie. J'étais furieuse, mais je ravalai ma colère. Si j'étais sûre d'une chose, c'était que je ne baisserais pas les bras avant d'avoir arrêté les tueurs, mis fin au trafic d'armes, et envoyé les coupables derrière les barreaux.

Je n'étais pas du genre à abandonner. Je connaissais tout le monde dans la pièce comme si nous avions grandi ensemble. Aucun ne lèverait la main pour quitter le bureau. Nous étions tous à l'écoute de notre chef.

La minute écoulée, Clapper prit la parole.

— Très bien. Donnez tout. Mais soyez prudents. Prochaine réunion vendredi matin.

54.

Sonia Alvarez et moi descendîmes les escaliers au pas de course pour regagner la brigade criminelle tout en échangeant des remarques sarcastiques sur le patron de l'ATF, Fred Braun, qui en gros nous avait dit : *Circulez, y a rien à voir*.

— Il avait l'air inquiet. Comme si on le mettait mal à l'aise.

— Ah ! Si seulement.

— Tu veux dire, si seulement il nous disait ce qu'il savait.

— Exactement.

Nous avons souri, pris un café dans la salle de repos, et rejoint Conklin à nos bureaux. Un peu plus tard, Brady entra dans la salle et lança :

— Passons en revue toute l'affaire.

Posté entre Bobby et nous, Brady demanda où nous en étions depuis la veille. Après avoir fait le point, notre boss nous avertit que nous pouvions être appelés à n'importe quelle heure pour disperser une foule de manifestants armés.

Puis Brady se tourna vers nous trois, assis à nos bureaux.

— Conklin. Ce type, Jimmy Ransom. C'est lui qui a appelé la femme de Swanson ?

— Oui. Elle nous attend à 11 heures.

— D'accord. Boxer et toi, allez parler à la veuve. Alvarez, la hotline a été saturée d'appels pendant qu'on était avec Clapper. Passe-les en revue pour voir ce qui est exploitable. Bon, je serai dans mon bureau pour diriger les opérations. Faites-moi votre rapport avant de rentrer

chez vous.

Conklin et moi prîmes la direction du nord dans une Chevrolet grise banalisée. La seconde Mme Swanson vivait à San Rafael, une ville de classe moyenne supérieure près de San Quentin. Nous trouvâmes facilement la maison des Swanson, un pavillon en bois au-dessus de la route, face à une forêt. Il y avait des habitations similaires tout le long de Picnic Avenue.

Le nom de Swanson figurait sur la boîte aux lettres. Une allée contournait la maison et donnait accès au garage. En haut de l'allée était garé un minivan Sienna bleu poussiéreux.

Conklin se gara à côté du Sienna. La voix robotique du GPS déclara : « Vous êtes arrivé à destination. Vous avez… »

Conklin coupa le moteur et descendit de voiture. Je l'imitai.

Depuis l'allée, je vis un large ruban noir en travers de la porte d'entrée. Il indiquait au monde qu'il y avait eu un décès dans la famille.

55.

Conklin et moi étions en avance pour notre rendez-vous avec Mme Ted Swanson, née Kim Wong. Elle nous attendait, mais allait-elle nous recevoir ou nous dire de déguerpir de son perron ?

Les rideaux s'écartèrent derrière la baie vitrée et des yeux nous regardèrent monter l'allée de gravier. La porte s'ouvrit et la veuve de Ted nous lança :

— Entrez. Je suis Kim.

Kim Swanson était une femme asiatique d'une quarantaine d'années, vêtue d'un pantalon noir et d'un chemisier blanc impeccable. Ses cheveux étaient relevés en une petite queue-de-cheval. Elle ne portait pas de maquillage. Je remarquai la bague de fiançailles simple en diamant et l'alliance assortie à son annulaire gauche. Un petit garçon d'environ deux ans s'accrochait à sa main droite et nous observait de ses yeux clairs.

— Entrez, dit Mme Swanson en nous invitant dans son salon impeccable. Voici Tommy. Je ne lui ai pas dit. Je ne sais pas comment faire… Lily, Lily !

Une préadolescente brune, qui ressemblait beaucoup à sa mère, sortit de l'une des chambres. Kim lui demanda d'emmener son frère dans la salle de télévision pour pouvoir nous parler en privé.

Kim nous indiqua des fauteuils rembourrés et s'assit sur le canapé en face de nous. Je parcourus la pièce du regard. Il y avait du mobilier pour bébé, des cache-prises et un petit cheval bleu à roulettes près de la baie vitrée qui donnait sur la terrasse de derrière.

Une photo encadrée de Ted et Kim était posée sur la table basse. Sans doute leur photo de mariage : Kim dans une robe couleur fauve, Ted avec une veste de sport beige par-dessus sa combinaison orange de détenu.

Kim s'empara de la photo et la garda sur ses genoux.

Cette femme venait de subir un coup dur, mais je ne voulais pas

laisser passer l'occasion de l'interroger.

Je présentai à Kim nos condoléances, en précisant que Conklin et moi avions tous deux connu Ted à Southern Station. Elle hocha la tête. Cette information ne lui faisait ni chaud ni froid.

— J'étais à son procès, lâcha-t-elle. Je vous ai vus tous les deux témoigner contre lui.

Je hochai la tête et Richie regarda ses mains, mais nous n'avions pas d'excuses à lui présenter. Kim n'avait aucune question à nous poser. Elle voulait sûrement que nous débarrassions le plancher.

— Depuis combien de temps connaissiez-vous Ted ? demandai-je.

— Avant de nous marier ? Environ cinq ans. Son ancien partenaire, Jim Ransom, et moi… enfin, ça n'a pas d'importance. Je connaissais l'ex-femme de Ted, Nancy… Mais peu importe, hein ? Vous devez avoir des questions sur la mort de Teddy.

— On en a une ou deux, oui, répondit Conklin. Le sergent Boxer et moi avons vu Ted la semaine dernière. On espérait qu'il nous aiderait à résoudre une affaire en cours. Il n'avait rien à nous apprendre, mais il semblait dans de bonnes dispositions.

— Il l'était, n'est-ce pas ? Quel jour lui avez-vous parlé ?

— Vendredi matin.

— Je l'ai vu vendredi après-midi, soupira Kim. C'était la dernière fois. Il valait sûrement mieux que je ne sache pas ce qu'il avait en tête. Le directeur m'a envoyé le mot de Ted.

— Vous avez reconnu son écriture ?

— Oui. Et son message… Il s'inquiétait pour moi parce qu'il était en prison. Il me l'avait déjà dit. Écoutez, je ne pensais pas que c'était un adieu vendredi. Il ne m'a donné aucun indice de ses intentions. Mais il voulait que Tommy ait une vie meilleure, que notre petit garçon n'ait pas à dire à ses amis que son père était derrière les barreaux de San Quentin.

La voix de Kim s'étrangla dans sa gorge. Elle nous pria de l'excuser et se rendit dans la salle de bains au bout du couloir. J'entendis des sanglots, puis un bruit d'eau et, quand elle revint dans le salon quelques minutes plus tard, elle avait les yeux rouges et tenait un paquet de mouchoirs dans sa main.

Kim Swanson se laissa tomber lourdement dans le fauteuil. Au bout d'un long moment, elle déclara :

— Ted a mentionné des menaces. Mais il en parlait comme s'il racontait une bonne plaisanterie. Il n'avait pas peur. Je n'arrête pas d'y penser. C'est plus fort que moi. J'aurais dû en parler au directeur,

mais je ne l'ai pas fait.

— A-t-il dit qui l'avait menacé et pourquoi ?

— Non. Non. Il ne me parlait jamais de ses affaires. Il voulait me protéger. Il aurait pu être transféré dans une autre prison. Mes enfants et moi, on aurait déménagé. Mais Nancy aussi a des enfants. C'était trop compliqué.

— Je suis vraiment désolée, Kim, lui dis-je. A-t-il précisé de quelles menaces il s'agissait ?

Elle hocha la tête, tandis que des larmes tombaient sur son chemisier. Elle essuya ses yeux, son nez, puis s'éclaircit la gorge.

— On lui a dit de se suicider… sinon je serais une mère morte en sursis. (La veuve de Ted leva la tête pour me regarder droit dans les yeux.) Il était bien meilleur que vous le pensiez, hein ?

J'acquiesçai, alors que je n'en croyais pas un mot. Swanson avait peut-être sacrifié sa vie pour sa femme et ses enfants, mais c'était à cause de lui, et *uniquement* de lui, que d'autres pères de famille étaient morts. Ma pensée suivante, je la gardai pour moi. Conklin et moi avions parlé à Ted vendredi matin. Kim l'avait vu l'après-midi même, après que j'avais crié dans la salle commune que Ted aidait la police de San Francisco.

Je repensai au message trouvé sur les victimes. *Tu parles, t'es mort.* Son suicide était-il ma faute ?

— Pourquoi avez-vous dit à Ransom que Ted avait été assassiné ?

Elle soupira.

— Parce que j'étais sous le choc, furieuse que Ted ait mis fin à ses jours sans le dire à personne. En un sens, celui qui l'a menacé l'a assassiné.

Conklin donna sa carte à Mme Swanson avec la gentillesse qui le caractérisait.

— Si nous apprenons quoi que ce soit…

Même si je savais qu'il était sincère, Kim resta de marbre.

Elle nous raccompagna jusqu'à l'entrée et nous regarda partir. Puis elle ferma la porte flanquée d'un ruban noir sans un mot.

56.

Je m'installai au volant de notre Chevrolet banalisée, reculai dans l'allée, et pris la direction du nord.

Pendant notre trajet de retour de San Rafael, je déversai ma colère sur Conklin. J'étais furieuse après Swanson, comme si mon partenaire ne le savait pas. J'étais frustrée par son attitude désinvolte, son obstination, son refus de saisir l'opportunité de se racheter. Et pour le punir, je lui avais collé une cible sur le dos en criant : « Swanson, la police de San Francisco te remercie pour ton aide. »

Ce n'était pas prémédité de ma part, mais cela n'excusait rien. J'avais fait croire aux détenus de San Quentin que Swanson était un mouchard. Quelques heures plus tard, il recevait des menaces sans équivoque. S'il ne mettait pas fin à ses jours, sa femme, la mère de son fils, était condamnée.

J'étais désolée pour Kim Swanson. Elle n'était coupable de rien d'autre que d'avoir fait le choix déplorable d'épouser un flic si véreux qu'il n'y avait pas de mot pour le décrire. Sans parler du fait qu'il purgeait une peine à perpétuité dans un établissement de haute sécurité sans aucune possibilité de libération conditionnelle.

À présent, il était mort.

— Kim se retrouve avec une lettre d'adieu écrite au crayon sur un emballage en carton, dis-je.

— Et un petit garçon. Et sûrement la maison.

— Exact, et ce n'est pas grâce à moi. J'aurais tout aussi bien pu nouer moi-même ce drap autour du cou de Ted.

Conklin fit de son mieux pour me réconforter, en ami fidèle qu'il était.

Ses paroles étaient si logiques et si claires qu'elles restèrent gravées dans ma mémoire.

— Swanson était un tueur impitoyable, Linds. De la pire catégorie. Tu ne l'as pas tué. Tu n'as pas menacé sa femme. Tu as laissé échapper

une phrase, rien d'autre. Alors ne sois pas trop dure avec toi-même, d'accord ?

— Écoute, je ne me ronge pas les sangs parce que j'avais pitié de lui. Je m'en veux parce qu'il possédait sûrement des informations qui auraient pu sauver je ne sais combien de vies. Il était peut-être un putain de parrain de la mafia. Et maintenant, on n'a aucune chance d'avoir ces informations.

— Lindsay. Toi et moi savons très bien que Swanson n'allait rien nous révéler.

Il avait raison.

Pendant que Conklin ramenait la voiture, je traversai Bryant Street pour aller acheter des sandwichs chez MacBain. Je rapportai le déjeuner au bureau et le partageai avec mes collègues.

— J'ai rappelé les seize personnes qui ont laissé des messages sur la hotline, dit Alvarez. Aucune n'avait de piste fiable, pas même une intuition intéressante. La hotline est désormais la ligne officielle des doléances…

Bobby venait vers nous et l'interrompit pour me parler.

— Sergent, je viens de transcrire un message pour vous.

— De qui ?

Mon esprit imaginait déjà le pire. Était-il arrivé un drame à la maison ? Julie allait-elle bien ? Joe ? Gloria Rose ?

Bob me tendit une feuille imprimée.

— J'ai écrit mot pour mot ce qu'il m'a dit, et je lui ai relu.

— Merci, Bob.

Le message venait de mon informateur Kenny Chen. Il avait passé une nuit ou deux en prison, puis avait été libéré sous caution.

Chen avait dicté à Bobby : *J'ai toujours ce billet de cent dollars déchiré. Maintenant, c'est cent mille dollars que je veux. La moitié à la livraison des informations que vous voulez sur les armes. L'autre moitié après le coup de filet. Vous savez où me trouver ce soir à 20 heures. Ne soyez pas en retard. Venez seule.*

57.

Kenny Chen répondit à la première sonnerie.

— Je sais que tu es un homme de parole, Kenny, mais je ne peux pas te donner cinquante mille dollars sur ta bonne foi. Ni sur la mienne d'ailleurs.

— Écoutez, sergent. Je risque ma vie pour vous donner le plus gros coup de votre carrière.

— Parle plus près du téléphone, Kenny. Je t'entends mal.

— Je vous lâche tout ! La drogue, les M4, les kalachnikovs et les gros bras qui les transportent. En prime, vous pourrez arrêter les acheteurs potentiels. Ce sera l'affaire de votre vie. Pour pas cher. Apportez l'argent, sergent, en petites coupures non marquées, sans dispositif de traçage. Si ce que je vous dis ne vous plaît pas, laissez tomber, et je vendrai l'info à l'ATF.

— Je viens avec mon partenaire.

— Je vous ai dit seule.

— Tu as rencontré Conklin. Il joue franc jeu.

Chen raccrocha. Je ne savais pas si cela signifiait *d'accord* ou *va te faire foutre*.

Entre 11 heures du matin et 19 h 30, Clapper et Brady réquisitionnèrent trois véhicules de la réserve : une camionnette, une vieille Camaro gris métallisé récemment trafiquée et une Lincoln noire.

À 20 heures, Grant Avenue, entre Washington et Jackson, grouillait de touristes et de fêtards. Il y avait plus de circulation que je ne

l'aurais imaginé un mardi soir, et Li Po était le clou du spectacle. Avec ses enseignes au néon, ses lanternes et ses drapeaux aux couleurs vives, comme le jour où Conklin et moi avions rendu une visite impromptue à Chen, l'endroit attirait les foules. Je me tenais sur le trottoir avec Conklin, le téléphone collé à l'oreille, et je scrutais les alentours à la recherche de nos véhicules.

Brady était dans le van et nous observait de l'autre côté de la rue. Sa voix résonnait dans mon oreille et mon micro était dans la poche intérieure de ma veste, dissimulé dans un paquet de chewing-gums. Par définition, Kenny Chen était un filou, et même s'il avait marqué des points auprès de nous au fil des ans, il avait perdu toute crédibilité à mes yeux lorsqu'une de ces informations avait coûté la vie à l'un des nôtres.

Je portais une besace en toile contenant la somme exigée.

Même si je me méfiais de Kenny Chen, j'espérais de tout cœur qu'il soit sincère. S'il avait des informations fiables, le jeu en valait la chandelle. S'il jouait au plus fin ou se retournait contre nous, les renforts étaient prêts à intervenir.

Je demandai à Conklin s'il était paré.

— Rappelle-moi, Boxer, je voulais appartenir à la brigade criminelle, c'est bien ça ?

Je lui souris.

— Plus que tout au monde.

— D'accord, c'était pour vérifier. Allons-y.

Il ouvrit la porte et nous pénétrâmes dans ce lieu d'une autre époque.

Le bar sinueux longeait un côté de la salle. Le bouddha trônait dans sa niche derrière le comptoir. Une musique inquiétante s'échappait des haut-parleurs et l'éclairage était très tamisé. Une serveuse nous demanda si nous dînions avec eux ce soir.

— Nous avons rendez-vous avec un ami qui s'assoit généralement à une table du fond.

— Oh. Oh, M. Chen vous attend.

Nous trouverions notre chemin tout seuls, ajoutai-je. Chen était assis à sa table habituelle et discutait avec un homme qui nous tournait le dos. Je m'adressai à Brady tout en discutant avec Conklin.

— Apparemment on va être quatre.

— Bien reçu, répondit Brady. J'envoie Chi au bar. Il couvrira vos arrières.

C'était une bonne idée. Non seulement Chi était l'un des policiers les plus intelligents que je connaisse, mais il parlait le mandarin. Sachant qu'il nous couvrait, nous nous approchâmes de Chen et le saluâmes. L'homme assis en face de lui se leva et se dirigea vers le bar, trop loin dans ce bouge tapageur pour pouvoir entendre notre conversation.

— Ne perdons pas de temps, dit Chen. Vous avez l'air de deux acteurs sortis d'une série policière.

58.

Je posai ma besace sur la table, l'ouvris, et montrai à notre informateur les liasses de billets de vingt et de cinquante dollars usagés. Kenny Chen se pencha, regarda à l'intérieur de la besace, remua les paquets d'une main, puis, satisfait, se rassit. Il avala son verre d'un trait et le posa sur la table avec un bruit sec. Il était visiblement prêt à me donner des informations d'une valeur de cinquante mille dollars.

— Un tunnel passe sous la frontière et relie Tijuana au quartier Otay de San Diego. Deux Mexicains vont sortir de notre côté de la frontière avec trente kilos de fentanyl. Si vous les pressez un peu, ils donneront le nom du chef de l'opération en échange d'un accord.

La serveuse vint resservir Chen. Conklin et moi ne voulions rien et, dès qu'elle s'éloigna, Kenny nous donna des détails.

— Trois camions transportent les armes. Avec le logo Fresh to You. Ils se rendront sur Pennsylvania Avenue en même temps. Les acheteurs réceptionneront les camions et partiront vers des destinations inconnues. Vous avez compris ?

Il fallait mobiliser toutes les forces disponibles et ne pas manquer le rendez-vous. Une fois la transaction terminée, les passeurs et les chauffeurs disparaîtraient. Dieu seul sait où. Ce qui comptait, c'était d'être à l'heure. Tout allait se passer très vite.

— Il nous faut le lieu et l'heure de l'opération, dit Conklin.

Chen sortit un morceau de papier plié en deux de la poche intérieure de sa veste et le posa sur la table en le gardant entre ses doigts.

— Tout est là. La date, le lieu, et mon numéro de portable. C'est un téléphone jetable. Il fonctionnera pendant quarante-huit heures, puis je m'en débarrasserai.

Je pris le papier. Maintenant que je l'avais, j'avais envie de tirer Chen par le col, de le plaquer contre le mur, de le jeter dans le van

avec Brady et de rendre l'argent au maire.

Je poussai le sac en toile vers mon informateur et sortis l'autre moitié du billet de cent dollars déchiré de ma poche arrière pour le lui donner également.

Il avait les yeux brillants.

— Je savais que vous tiendriez parole, sergent. Retrouvez-moi ici demain soir avec le reste des cinquante mille dollars et un grand merci. Je vous attendrai.

— Tu as intérêt à ne pas nous raconter de salades, Ken.

— Ne m'insultez pas, sergent.

Conklin se leva de sa chaise et me laissa passer devant, tandis que Chi se tenait toujours au bar. Je ne savais pas si Chen nous menait en bateau ou si nous allions décrocher la timbale, mais nous avions du pain sur la planche.

Je parlai à Brady à travers le micro de mon paquet de chewing-gums, et il me répondit :

— Bon travail, vous deux. Chi, tu ne pars pas tout de suite. Regarde ce qui se passe.

59.

Clapper voulait voir toute l'équipe. Alors que nous étions entassés dans son bureau, il ferma la porte et se dirigea vers sa table.

— Boxer, avec moi.

Il était de mauvais poil. C'était compréhensible, étant donné les rumeurs qui circulaient sur Internet au sujet d'une cargaison d'armes à destination de la Californie.

Cela dit, nous étions reconnaissants qu'il n'y ait pas eu de nouveaux meurtres au nom de *Tu parles, t'es mort*. Clapper avait demandé à la presse de ne pas ajouter foi à ces rumeurs. Il les informerait dès qu'il aurait du nouveau.

Il me regardait maintenant d'un air renfrogné. Je savais qu'il voulait un plan solide, un plan à l'épreuve des balles, qui valait les cinquante mille dollars qu'il avait soutirés à notre maigre budget destiné aux pots-de-vin. Je compatissais avec Charlie, qui n'occupait ce poste de chef que depuis six mois environ. Avant, il était à la tête du laboratoire médico-légal, une responsabilité qu'il adorait. Ou, comme le disait Conklin, Clapper avait été promu en enfer.

De plus, le maire aurait à affronter les élections dans quelques mois. Les homicides non résolus joueraient en sa défaveur. En revanche, la saisie d'armes illégales et l'arrestation de barons de la drogue pourraient lui assurer un nouveau mandat.

— Chef, mon indic est un petit malin, mais ses informations sur le trafic d'armes et de drogue semblent crédibles.

— Tu as déjà bossé avec lui ?

— Oui. Et sur cinq fois, il ne s'est trompé qu'une fois. Le SWAT a sauvé la situation, mais on a quand même perdu un agent du FBI.

— Tu lui fais confiance aujourd'hui ? Pourquoi ?

— J'ai l'impression qu'il est prêt à raccrocher. Il ne veut plus être informateur. L'opération qu'il a décrite paraît plausible, et il n'aura le reste de l'argent que si on est satisfaits. C'est lui qui a proposé ce deal.

Je ne l'ai pas épargné. Et il m'a convaincue sans en faire des tonnes. Je le crois.

— Conklin ?

— À mon avis, chef, on tient quelque chose. Malgré toutes les heures qu'on a consacrées à cette affaire, on n'a rien de concret. Si l'informateur de Lindsay nous trahit, on sera de retour à la case départ. S'il a raison et qu'on réussit, ce sera un succès… jusqu'à la prochaine affaire.

Clapper se dirigea vers la fenêtre qui donnait sur Bryant. Il regarda les phares défiler dans la rue pendant plusieurs secondes. Nous attendions sa décision.

Quand il se retourna, il lança :

— D'accord, Boxer. Tu m'as présenté ça comme un pari à cinquante-cinquante, et je suis prêt à tenter le coup. Explique-moi ton plan.

Chen m'avait remis une feuille de papier pliée. Je la sortis de la poche intérieure de ma veste et regardai le plan dessiné à la main du quartier le plus malfamé de Potrero Hill. Il avait tracé un X sur Pennsylvania Avenue et une étoile sur la maison vide où patienteraient les passeurs. L'échange de la marchandise contre l'argent liquide était fixé à 22 heures. L'heure et la date étaient inscrites en haut du diagramme, ainsi qu'une étoile grossière à quatre branches indiquant les quatre points cardinaux. Je remis le schéma à Clapper. Il le regarda et le tendit à l'inspecteur Chi, qui se tenait près de lui.

— Faites-le circuler. Le dernier fera des copies pour tout le monde.

— D'accord, dis-je en mettant de l'ordre dans mes idées. Mon informateur ne connaît que les grandes lignes de l'opération. Les armes vont passer la frontière dans des camions de marchandises. La drogue sera transportée sous terre à travers des tunnels. Le point de départ se trouve quelque part entre Tijuana et San Diego, jusqu'au point de livraison à Potrero Hill.

— *Cold Morning*, dit l'inspecteur McNeil, le partenaire de Chi, en faisant référence à une affaire similaire de trafic d'armes et de drogue qui avait eu lieu quelques années auparavant.

— Je suis nouvelle ici. C'est quoi, *Cold Morning* ? demanda Alvarez.

— La plus grosse prise de ma jeune carrière, répondit McNeil. Un millier de policiers. Des centaines de kilos de drogue ont été transportés dans de petits chariots électriques à travers un tunnel de huit cents mètres de long et de dix mètres de haut. Il n'y avait pas que de la drogue, mais aussi une tonne d'armes et une centaine de véhicules. Si je me souviens bien, il nous a fallu deux ans pour mettre

ce plan au point.

— Exactement, dis-je. Sauf que nous on n'a qu'une journée. Soit on fait un coup d'éclat, soit on n'a rien.

60.

Je laissai planer le « soit on n'a rien ».

Rien, ou un coup d'éclat, à savoir retirer les armes de la rue, retirer la drogue des mains de dealers sans scrupules. La fierté du boulot bien fait. La fierté de soi. Rien, ce n'était même pas envisageable.

— De plus, renchérit McNeil, *Cold Morning* était une opération à l'échelle de plusieurs États.

Clapper soupira. Il était sur les nerfs, comme nous tous. Brady avait des cernes sous les yeux. Il me fit un clin d'œil.

— Continue, Boxer. On est avec toi.

— Tu peux donner un nom à ton informateur ? demanda Clapper.

— Euh. Appelons-le Snoopy.

Clapper esquissa un sourire pour m'inviter à poursuivre.

— Snoopy m'a expliqué qu'en plus de la drogue, trois camions allaient transporter des armes militaires. Les chauffeurs sont américains, les camions ont des plaques d'immatriculation californiennes et des logos familiers sur les flancs. Des logos magnétiques, qui se décollent facilement. Leur destination se trouve dans le quartier le plus sordide de Potrero Hill. Les camions peuvent ainsi aller et venir sans attirer l'attention. Tout le long de Pennsylvania Avenue se trouvent des bâtiments abandonnés, dont un entrepôt vide, qui leur servira de base opérationnelle.

— Continue, dit Cappy. Jusqu'ici, ça me plaît.

— Merci, Cappy. Je fais de mon mieux. Maintenant, avant 22 heures demain, nous… (Je désignai du doigt l'ensemble du groupe dans la petite pièce) nous serons postés dans des voitures banalisées garées discrètement. Arrivent les camions remplis d'armes. Les chauffeurs se garent et ouvrent les hayons. Les passeurs sortent de l'entrepôt vide et chargent la drogue dans les camions. Les acheteurs arrivent dans des véhicules ordinaires. Snoopy les a décrits comme des « breaks familiaux d'occasion ». Les acheteurs inspectent le

chargement, testent la marchandise, je suppose, et effectuent les transactions en espèces. Les clés des camions sont remises aux acheteurs. Les passeurs et les chauffeurs d'origine montent dans les breaks familiaux et s'en vont vers on ne sait où. Les camions servent désormais de dépôt et les acheteurs les conduisent vers un point de distribution inconnu.

— Mais avant leur départ, intervint Brady, on disperse le groupe avec une attaque surprise de pleine puissance. Projecteurs. Armes. Gaz. Grenades aveuglantes. Mégaphones. Nos voitures nous serviront de boucliers. Chef, on aura besoin d'une couverture aérienne. Et, bien sûr, de l'aide de Dieu.

Clapper avait des questions pour Brady.

— Et s'ils nous réservaient eux aussi des surprises ? Imaginons que Snoopy joue un double jeu ? Et si vous êtes surpassés en nombre ?

— Si on sent un coup fourré, dit Brady, on reste en position, puis on prend les camions en filature. Et si on peut, on suit les autres véhicules, mais la marchandise est prioritaire. Chef, est-ce qu'on met le FBI dans la boucle ?

— Oui, Molinari et Wallenger.

— C'est Joe ou moi, chef, dis-je. L'un de nous doit rester pour protéger notre maison et notre fille.

— Alors Wallenger devra choisir un autre partenaire, répondit Clapper. Boxer, Conklin, Alvarez, allez à Potrero Hill et prenez des photos. À votre retour, voyez avec Brady où nos agents pourront se planquer. Faites ça ce soir.

L'inspecteur Conklin tenait le schéma de Snoopy.

À la fin de la réunion, il lâcha :

— Si on a besoin de moi, je serai à la photocopieuse.

Il y eut un éclat de rire bienvenu. Quelques minutes plus tard, j'étais au téléphone avec Joe. Nous avions un petit problème.

Il mesurait un mètre et allait avoir quatre ans. Demain.

61.

Cela ne pouvait pas plus mal tomber, mais Joe et moi ne pouvions décevoir Julie. Nous avions réservé une table pour quatre personnes à la Tonga Room, dans l'hôtel Fairmont de Nob Hill. Quatre ans, c'était un grand événement pour une petite fille, et la nôtre était prête à relever le défi. Elle avait vu une publicité pour la Tonga Room et était fascinée par tout ce qui touchait à la Polynésie. Le restaurant était agrémenté de huttes tiki au toit en feuilles de palmier avec une table sous chacune d'elles, et un ruisseau serpentait entre les huttes.

Tout lui avait semblé merveilleux dans la publicité : les maisons, la piste de danse où des milléniaux agiles se déhanchaient au rythme de la musique hawaïenne et, pour couronner le tout, un gâteau d'anniversaire qu'un serveur apportait à une table tiki, où les convives applaudissaient joyeusement tandis qu'un garçon d'environ sept ans poussait des cris de joie.

— Regardez ! avait hululé Julie. Regardez ça !

Joe et moi avions murmuré notre admiration et noté les informations pratiques puis, plus tard dans la soirée, nous en avions discuté au lit.

— Ils servent de l'alcool, tu sais, avait objecté Joe.

— Tant mieux pour nous. Et ils ont un menu pour enfants.

Julie avait une imagination débordante. Nous étions convenus qu'un dîner d'anniversaire à la Tonga Room serait pour elle un souvenir inoubliable. Joe avait fait la réservation le lendemain, puis la semaine s'était emballée. Nos informateurs nous avaient appris qu'un énorme trafic de drogue et d'armes illégales était géré par un mystérieux

cartel. Ted Swanson s'était pendu. Les meurtres irrésolus s'accumulaient.

Mais Julie allait avoir quatre ans. Pendant que Joe et moi nous préparions pour la soirée, j'avais la tête ailleurs : je visualisais mentalement l'opération comme si elle était déjà en cours.

Clapper serait notre superviseur au Palais ; Brady notre responsable sur le terrain, en liaison avec le reste de l'équipe. Nous avions bien repéré les lieux, Pennsylvania Avenue à Potrero Hill, et identifié les stationnements discrets, les alcôves entre les bâtiments et autres cachettes. Le FBI avait mis à notre disposition trois autres agents chevronnés. La police routière était prête à fermer les accès dès que les trafiquants passeraient à l'action. Nous disposions d'une couverture aérienne. Nous ne pouvions pas être mieux préparés, et pourtant…

Julie m'arracha à mes réflexions.

— Maman. On y vaaaaa !

— Je peux mettre des chaussures au moins ?

Joe conduisit Julie et Mme Rose dans sa spacieuse berline, et je les suivis dans mon Explorer rempli de bric-à-brac. Le trajet jusqu'à l'hôtel Fairmont fut rapide et, une fois dans la Tonga Room, Julie sauta de joie et joignit les mains comme si tout cela n'était que pour elle – en un sens, c'était le cas. Un rêve devenu réalité. Je m'efforçai de me mettre dans l'ambiance mais, malgré la décoration festive et la joie de ma fille, je n'étais pas d'humeur à me retrouver dans une cabane tiki.

Julie, quant à elle, était surexcitée. Elle réussit néanmoins à rester assise assez longtemps pour partager un plateau de *pupu* avec Mme Rose. Et elle posa pour des photos dans sa robe d'anniversaire.

Mme Rose lui avait confectionné une robe rouge à volants, avec une inscription en paillettes sur le corsage : Devine qui a quatre ans ?

En voyant l'expression lumineuse de Julie, j'eus la certitude que la Tonga Room était une réussite. Quant à moi, je refusai leur cocktail couleur coucher de soleil, tout comme Joe.

— Linds, ça va ?

— Oui, ça va.

Pur mensonge. Joe emmena Julie voir le lagon au milieu de la salle, puis sur la piste de danse. Pendant que ma petite coccinelle virevoltait et chantait des paroles de son invention, je regardai l'heure. 19 h 15. Il serait bientôt temps de partir. Puis je sentis mon téléphone vibrer dans la poche de ma veste.

Brady m'envoyait un SMS pour m'informer que Cappy et lui

chargeaient le van et qu'ils allaient quitter le Palais dans cinq minutes. *Message bien reçu.*

Quand Joe ramena Julie à notre table, je passai mon bras autour des épaules de ma fille. J'avais confiance en Brady. J'avais confiance en notre équipe de choc.

Et j'avais confiance en moi.

Et pourtant. Je savais que rien ne se passait jamais comme on l'espérait.

62.

Mme Rose me souffla à voix basse :

— Elle va bien dormir cette nuit.

Je fis signe au serveur.

— Laissez-moi deviner : le gâteau ?

Quelques instants plus tard, quatre jeunes hommes en uniforme apportèrent un gâteau au chocolat. Ils chantèrent « Joyeux anniversaire » et me tendirent une longue allumette en bois. J'allumai les quatre bougies bleues.

Mme Rose dessina un poisson sur sa serviette et la donna à la reine de la fête.

— Jules, embrasse le poisson et fais un vœu. Et ne dis à personne ce que c'est.

— Comme ça ? dit Julie.

Elle embrassa la serviette, gloussa, et souffla les bougies une par une en faisant un vœu secret. Mon téléphone vibra à nouveau. Je le saisis et regardai le numéro. Je croyais que c'était Brady qui venait aux nouvelles, mais c'était Kenny Chen.

Je me levai de table et pris son appel.

— Kenny. On fait affaire ou pas ?

— Changement de programme, annonça-t-il.

— Quoi ? Quel genre de changement ?

— La transaction est en cours. Maintenant.

— C'est impossible.

— Et le lieu aussi a changé.

Sa voix tremblait. Il était nerveux, je suppose, et il avait des raisons de l'être. Il me donna un nouvel emplacement sur Carroll Avenue, une large artère dans une zone industrielle de Bayview. Je connaissais bien le quartier. Je trouverais facilement un endroit où cacher l'Explorer dans l'un des parkings des usines.

Mais mener à bien cette opération maintenant, dans une nouvelle localisation, avec une foule d'inconnues, était logistiquement impossible. Des dizaines de personnes et de véhicules étaient en route ou déjà en place du côté de Pennsylvania Avenue.

Chen rompit le silence.

— Vous allez vous défiler ?

— Ne t'éloigne pas de ton téléphone.

Et je raccrochai.

63.

J'y réfléchis. Il était impossible de tout réorganiser à temps sans compromettre notre couverture. Cela provoquerait une telle confusion que des membres de notre équipe risquaient d'être blessés.

Mais… une seule personne, avec un véhicule, pouvait très bien se rendre sur place et observer la transaction. Noter les numéros d'immatriculation. Suivre un des camions.

Je retournai à notre table et regardai Joe. Il saisit immédiatement mon expression.

— Vas-y, Linds.

— Ma chérie, dis-je à ma fille. Je suis désolée de devoir partir. Mais je t'avais prévenue, tu te souviens ?

Elle hocha vigoureusement la tête, faisant voleter ses boucles. Ses yeux se plissèrent.

— Fais-moi un gros câlin, ma coccinelle.

Je la pris dans mes bras, lui souhaitai un joyeux anniversaire, et lui promis de venir lui dire bonne nuit plus tard à la maison.

— Rapporte-moi une part de gâteau.

J'embrassai Joe, fis un signe de la main à Mme Rose, et sortis avant de changer d'avis. J'envoyai un SMS à Brady depuis ma voiture. Il ne répondit pas. J'ôtai la veste en soie habillée que je portais par-dessus mon équipement tactique, enfilai mon gilet pare-balles et mon holster d'épaule. Je sortis mon arme du coffre sous le tableau de bord et la glissai dans son étui en cuir. Puis je glissai les chargeurs de rechange dans ma poche.

Fin prête.

Je démarrai, allumai les phares et envoyai un autre SMS à Brady. *Appelle-moi. Urgent.*

Mon téléphone vibra. Je cliquai sur répondre.

— Où es-tu, Boxer ?

— Je quitte Nob Hill. Et toi ?

Brady était à Potrero Hill. Je lui rapportai mon échange avec Snoopy : le lieu avait changé et la transaction était censée commencer une demi-heure plus tôt.

Je roulai en direction de Bayview pendant que nous réfléchissions tous les deux à nos possibilités. Annuler l'opération ou arriver à la fin, avec une chance de prendre les mafieux en flagrant délit, voire d'arrêter l'un des protagonistes.

Brady avait pris sa décision.

— Laisse tomber, Lindsay. Tu m'entends ?

Oui, je l'avais entendu. Mais l'adrénaline fusait dans mes veines. Et deux options s'affrontaient dans mon esprit. Convaincre Brady de m'accompagner pour voir des gangsters armés se partager des millions en armes illégales et en drogue. Ou répondre : « D'accord, boss. Je laisse tomber », puis faire demi-tour et regagner la Tonga Room, embrasser le poisson sur la serviette, et déguster une part de gâteau.

— Toi et moi, Brady. On peut surveiller la transaction. C'est tout ce que je propose.

— Tu me tues, Boxer. J'espère que ce n'est pas au sens littéral.

— La fête est sûrement finie.

Une ligne droite s'étirait devant moi.

J'appuyai sur l'accélérateur et enclenchai les sirènes, fonçant vers ce que mon informateur avait qualifié de « plus gros coup » de ma vie.

Je brûlais l'adrénaline comme si c'était de l'essence et que j'étais seule sur la route.

64.

Je gardai mon téléphone allumé et j'informai le central de la situation. Mon GPS indiquait que j'étais à quinze minutes de Bayview, une durée suffisante pour que la transaction ait lieu et que les rats quittent le navire. S'ils étaient à l'heure au rendez-vous. *Si*. Une foule de questions surgirent dans mon esprit.

Pouvions-nous faire irruption au milieu de l'échange ? Nous contenter d'observer la scène ? Ou allions-nous être démasqués ? On est toujours nerveux quand on porte une arme. Elle nous force à la vigilance, à la prudence, à être prêt à réagir. Mais dans ce cas précis, je ne voulais pas imaginer ce qui pouvait se passer.

Allais-je rentrer chez moi ce soir ?

Je me reconcentrai sur la route. La circulation était fluide. Je pris les virages serrés à grande vitesse et parcourus la distance entre Powell et O'Farrell en trois minutes chrono.

Les voitures s'écartaient sur mon passage, alors que je fonçais sirène hurlante et gyrophare allumé. Je progressai rapidement, mais je dus m'arrêter brusquement derrière une file de voitures à un feu rouge qui bloquait la bretelle d'accès à l'autoroute 101 en direction du sud.

Je composai le numéro abrégé de Brady.

— Où es-tu ? dis-je dès qu'il décrocha.

— À Potrero Hill, répondit-il. Pennsylvania Avenue est déserte. Pas de convoi. Pas de gangsters avec une cargaison d'armes. La place est vide. Une demi-douzaine de nos hommes vont se poster près de Carroll en cas de besoin. Où es-tu ?

— Sur l'autoroute. Je serai à Bayview dans douze, peut-être quinze minutes.

— Quand tu sors de la 101, quitte la route principale. Je te rejoins là-bas.

Je pris note de ses instructions alors que le feu passait au vert et que la circulation reprenait sur l'autoroute. Je me rapprochai rapidement

de Bayview. J'aurais aimé que Kenny Chen soit assis à côté de moi, menottes aux chevilles et aux poignets, avec rien d'autre que son rictus pour répondre à mes questions.

D'où viennent tes informations, Kenny ? Tu es à la solde de qui ? Ça te fait marrer tout ça ?

Je parcourus six kilomètres avant de prendre la sortie 430A, de faire demi-tour et de m'arrêter sur le bas-côté de la route secondaire, comme convenu. J'envoyai ma position à Brady par SMS, baissai ma vitre et observai les voitures qui quittaient l'autoroute. Quelques minutes plus tard, Brady se rangea derrière moi dans un SUV de police avec la mention protéger et servir sur les ailes.

L'expression de Brady reflétait parfaitement la mienne. C'était comme si nous marchions sur une corde raide à une trentaine de mètres au-dessus du sol, sans filet. J'avais confiance en nos quarante années, à nous deux, d'expérience dans la lutte contre le crime, mais la corde raide tenait sur des informations peu fiables.

J'étais pourtant déterminée pour deux raisons.

D'abord, je ne connaissais pas de meilleur flic que Brady.

Ensuite, je ne voulais pas manquer cette opération criminelle de grande envergure. J'étais convaincue que Brady et moi allions trouver un moyen de démanteler tout le réseau.

65.

Brady descendit du SUV avec son mégaphone et grimpa dans l'Explorer. Il rassembla les papiers et objets éparpillés sur le siège passager et les rangea dans la poche de la portière. Une fois qu'il eut bouclé sa ceinture, je démarrai et nous fîmes le point pour nous assurer que nous étions sur la même longueur d'onde.

Je maintins ma vitesse en dessous de cinquante et atteignis Carroll Avenue, dans le quartier de Bayview, en quelques minutes. La grande avenue longeait l'arrière de petites usines et d'entrepôts, puis traversait une zone de pavillons modestes.

Au milieu de cette petite zone industrielle, dans la faible luminosité du croissant de lune, on distinguait des bétonnières, des grues, des voitures accidentées, des camions à plateau, des monticules de pièces détachées, des palettes de marbre, des tas de tout et n'importe quoi. J'éteignis mes feux et descendis Carroll Avenue en direction d'Arelious Walker Drive, tout en jetant un œil aux quais de chargement et aux rangées de camions de livraison derrière les clôtures grillagées. Brady désigna un terrain vague non loin de Carroll Avenue où nous pouvions nous garer entre deux vieilles dépanneuses pour observer discrètement la rue.

— Là, ça paraît bien.

Bien sûr, pas dans le sens usuel du terme « bien ». Le quartier était sombre, immobile, hostile. Par les portes arrière ouvertes des bâtiments, on voyait des employés de nuit éclairés par des ampoules grillagées suspendues à des tuyaux au-dessus d'eux, des torches de soudure qui projetaient des étincelles, et on entendait le son lointain de vieilles mélodies diffusées par des autoradios. En revanche, pas de

traces de gangsters transportant de la drogue dans des breaks ni de gros camions affichant le logo d'une grande surface. Tout était calme.

Brady descendit de l'Explorer et me guida de la main pendant que je reculais dans l'espace étroit. Une fois le véhicule caché, Brady remonta côté passager et communiqua notre position par radio au central tandis que j'envoyais un SMS à Kenny Chen pour obtenir des informations. Pas de réponse de ce fichu Snoopy. Deuxième SMS. Sans résultat.

Je venais d'appuyer sur « envoyer » lorsqu'une Jeep Commander noire sortit de l'obscurité et traversa notre champ de vision, avant de s'arrêter et de reculer, bloquant la seule issue de cette impasse.

— Brady, je jurerais que cette Jeep m'a dépassée à la sortie de l'autoroute. Juste avant ton arrivée.

Le faisceau d'une lampe torche creusa un tunnel dans l'obscurité, de la Jeep à notre pare-brise. Puis une voix masculine s'éleva.

— Oui. C'est elle.

« Elle » ne pouvant désigner personne d'autre que moi.

66.

Brady s'empara du micro et demanda des renforts immédiats, toute la cavalerie, puis donna notre emplacement exact.

En quelques minutes, tous les flics à des kilomètres à la ronde allaient se précipiter vers Carroll Avenue. Mais le temps nous était compté. Nous avions déjà dégainé nos armes. J'allumai mes phares, éclairant la Jeep droit devant nous. Brady saisit son mégaphone, baissa la vitre et, après un sifflement aigu, annonça :

— Police de San Francisco ! Sortez du véhicule ! Lentement. Les mains en l'air.

Je vis le faisceau rouge d'un viseur laser en provenance du côté conducteur de la Jeep. Et la silhouette d'une kalachnikov.

— Mitraillette !

Brady et moi plongeâmes sous le tableau de bord tandis que les balles sifflaient au-dessus de nos têtes. Les premiers tirs firent exploser le pare-brise. Des éclats de verre retombèrent en pluie tout autour de nous. Puis nos phares éclatèrent. L'un après l'autre. Le rétroviseur latéral se brisa en mille morceaux. Un éclat de métal me coupa la joue gauche. Les balles criblèrent le châssis. Je n'osais pas lever la tête.

Des rires s'élevèrent de la Jeep.

— On les a eus !

Brady me montra sa main et leva un doigt après l'autre. *Un… deux… trois*.

Mon cœur battait à tout rompre, mais nous étions partenaires depuis longtemps et j'étais prête à lui confier ma vie. À trois, sans

lever la tête, je mis le contact. Le pied sur le frein, j'enclenchai la première.

Une nouvelle rafale de balles cribla le châssis de l'Explorer, les pneus, les vitres. Alors que nous gardions la tête baissée, les balles fusaient dans l'espace vide laissé par le pare-brise anéanti. Elles s'enfoncèrent dans le dossier des sièges avec un bruit de succion et ressortirent par la lunette arrière.

Nous ne ripostâmes pas. Et pendant un très long moment, seul régna le silence.

— Maintenant ! lança Brady.

J'appuyai sur l'accélérateur, tête toujours baissée, et me préparai à l'impact. Dieu merci, le bloc moteur était lourd. Nous percutâmes la Jeep de plein fouet. Un bruit strident de métal froissé. Je gardai le pied sur l'accélérateur jusqu'à ce que la Jeep rencontre le mur d'un magasin de l'autre côté de la rue et ne puisse plus bouger.

— Prête ?

J'eus un rire nerveux.

— Oui, lieutenant.

— Maintenant !

J'ouvris ma portière et, en prenant appui sur le cadre à la vitre brisée, je me mis à tirer. Brady fit de même.

La radio grésilla. C'était la voix de Clapper.

— Des voitures sont en route. Parlez-moi, lieutenant.

— On a une couverture aérienne ?

— En route elle aussi.

Je jetai le chargeur vide de mon arme et le remplaçai. La porte arrière de la Jeep s'ouvrit dans un grincement.

— Ne tirez pas, cria une voix.

Un jeune homme mince sortit de la voiture. Avec ses vêtements sombres, je le distinguais mal, mais j'étais concentrée sur sa mitraillette. Il la tenait comme une offrande.

— Lâchez votre arme ! criai-je. Lâchez-la tout de suite !

— Vous les avez *tués* ! hurla-t-il.

Puis, sa kalachnikov à la main, il se retourna et piqua un sprint.

Brady tira en l'air.

— Restez où vous êtes ! Jetez votre arme !

Le jeune homme poursuivit sa course avec son arme automatique, s'enfonçant dans l'obscurité de Carroll Avenue en direction de

l'autoroute.

Du temps où Warren Jacobi était notre chef, il nous avait dit : « Quand un suspect est armé, vous pouvez tirer à tout moment, même s'il prend la fuite. Peu importe comment. Abattez-le. »

Il parlait d'un incident que nous n'avions jamais oublié : une jeune fille de quinze ans avait sorti une arme et avait tiré sur Clapper et moi. Nous avions failli nous vider de notre sang dans une ruelle du quartier de Tenderloin.

Là, le suspect continuait à détaler malgré plusieurs avertissements. Je le visai et tirai. Brady aussi, qui se tenait si près de moi que je l'entendis grogner lorsqu'il pressa la détente.

Le fugitif poussa un cri et s'effondra sur un monticule de pièces détachées. Brady se précipita vers le suspect à terre.

— Il ne respire plus, annonça-t-il.

Il revint avec la kalachnikov du jeune homme mort et la jeta dans l'épave de notre voiture. L'arme au poing, nous nous approchâmes de la Jeep. À ce moment-là, des crissements de pneu et un vacarme assourdissant annoncèrent l'arrivée d'une demi-douzaine de voitures de police qui envahirent la rue.

Une fois de plus, je criai en direction de la Jeep :

— Les mains en l'air ! Montrez-nous vos mains !

Aucun mouvement, aucun appel à l'aide, aucun coup de feu, rien. Puis, une voix faible s'éleva de l'intérieur de la Jeep :

— Je ne peux pas… Je n'y arrive pas.

67.

L'hélicoptère de la police projeta un cercle de lumière vive sur la rue, éclairant les voitures de police, la Jeep froissée, mon Explorer criblé de balles, les dépotoirs et la cohue des agents.

Brady tenait son arme à deux mains, et j'ordonnai à nouveau aux occupants de la Jeep de se rendre et de jeter leurs armes hors du véhicule. Rien ne se produisit. Quand nous nous retrouvâmes beaucoup trop près de la Jeep à mon goût, je regardai à l'intérieur à travers les vitres brisées.

Deux personnes immobiles, un homme et une femme, étaient affaissées sur leurs sièges à l'avant.

J'ouvris à la volée la portière côté conducteur et je pus voir le visage de l'homme au volant. C'était Kenny Chen, vêtu de sa veste à imprimé python, couvert de sang. Il avait reçu plusieurs balles dans le bras droit. Son arme était à moitié tombée par terre. Il avait les yeux fermés. Alors que je me penchais pour le désarmer, il reprit conscience, me reconnut, et voulut bouger son bras. Il poussa un cri de douleur, et perdit de nouveau connaissance. Il perdait trop de sang. Je ne l'aimais pas, mais je ne voulais pas qu'il meure. Il avait beaucoup d'explications à donner.

— Kenny, dis-je d'une voix forte, Kenny ! Tu es dans un sale état. Une ambulance est en route. Parle-moi. Pour qui travailles-tu ?

Pas de réponse, mais sa main droite tâtonnait sur le siège avant, cherchant quelque chose.

Je pointai le canon de mon pistolet sur son crâne.

— J'ai dit : mains en l'air.

Chen leva les bras en gémissant.

Brady se pencha au-dessus de lui dans la Jeep, passa le bras valide de Chen sur son épaule et le traîna sur le bitume. Puis il retourna Chen sur le ventre, le fouilla et le menotta.

— Brady, je te présente IC 7990, alias Snoopy, alias Kenny Chen.

— Monsieur Chen, dit Brady, vous êtes en état d'arrestation pour tentative de meurtre sur un agent de police. Ajoutez à cela possession d'une arme illégale. Ça vous fera patienter jusqu'à ce qu'on ait rassemblé le reste des chefs d'accusation.

Brady lisait ses droits à Snoopy quand la première ambulance arriva. Chen ouvrit les yeux et se concentra sur moi.

— Vous… avez tué… ma petite amie.

— J'ai juste riposté.

Il ferma les yeux.

— Kenny. Reste éveillé ! Reste avec moi !

Il me regarda intensément.

— Vous l'avez apporté ?

Les ambulanciers soulevèrent Kenny sur un brancard et le firent rouler jusqu'à l'ambulance au bout de la rue.

Vous l'avez apporté ? Cet idiot était-il venu ici pour récupérer l'argent que j'avais laissé au coffre ? Avait-il inventé cette histoire de trafic d'armes pour mettre la main sur les cinquante mille dollars ?

J'espérais que Kenny vivrait assez longtemps pour me le dire.

68.

Je m'approchai du côté passager de la Jeep accidentée et regardai le corps inerte sur le siège avant. La femme avait une plaie béante au cou et était couverte de sang jusqu'à la taille. Son visage était tourné vers le conducteur mais, même dans la pénombre, je reconnus la veuve de Ted Swanson.

— Kim. Vous m'entendez ?

Elle ne répondit pas. J'appelai le central. Criant pour couvrir le hurlement des sirènes, je donnai mon nom, mon numéro de matricule, et décrivis la situation.

— Fusillade impliquant un agent. Trois délinquants à terre. L'un d'eux ne donne aucun signe de vie. Envoyez des renforts au 1420 Carroll à Bayview. Nous avons besoin du médecin légiste et de la police scientifique.

Je n'avais pas quitté Kim Swanson des yeux. Elle était inerte. Je palpai son poignet et sentis son pouls battre faiblement. Son arme avait glissé de sa main et était tombée sur le sol près de ses pieds. J'enfilai des gants, mis l'arme hors de sa portée, et la glissai dans un des sacs prévus à cet effet que je dénichai dans mon Explorer détruit.

La police scientifique allait identifier son arme, mais je la connaissais bien. C'était un Glock.45, le modèle utilisé par la police de San Francisco quelques années auparavant. Cela faisait sens, d'une certaine manière.

Kim avait essayé de nous tuer avec l'arme de Ted Swanson.

69.

L'hélicoptère décolla. Les radios grésillaient, mais les sirènes s'étaient enfin tues. Des mécaniciens automobiles, des tailleurs de marbre, des soudeurs étaient sortis des entrepôts et des usines pour poser des questions, sans obtenir de réponses. On leur demanda simplement de reculer et de ne rien toucher, tandis que des policiers tendaient un cordon pour délimiter un rectangle sur la route qui constituait la principale scène de crime.

Notre équipe de choc était arrivée. Ils étaient tous là, avec une poignée d'agents du FBI que je ne connaissais pas. Cappy, Chi, Conklin et Alvarez vinrent s'assurer que Brady et moi allions bien, puis commencèrent à interroger les témoins potentiels de la fusillade. Avaient-ils pris des vidéos de l'incident ? Connaissaient-ils les victimes ?

Alors que le bruit s'était amenuisé et que le danger était écarté, je palpai ma joue. Elle était poisseuse.

— Lindsay ? s'inquiéta Brady.

— Ce n'est rien.

— Tu as de la chance, ma grande.

— Nous avons de la chance tous les deux.

Clapper appela Brady, qui le mit au courant de la situation. Tout en faisant les cent pas, je vis le van du médecin légiste arriver et les agents s'activer derrière le cordon de police. Le directeur de la police scientifique, Gene Hallows, et son équipe installèrent des projecteurs et s'employèrent à examiner les lieux. Toute l'équipe se rassembla près de la scène de crime, tandis que je restai à l'écart.

Brady termina sa conversation téléphonique avec Clapper.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Bah, tu sais. On est suspendus. Chi est aux commandes. On va lui remettre nos armes et nos badges. Ensuite, on nous ramènera chez nous. On rentre tous les deux à la maison.

J'acquiesçai. Mon corps était encore chargé d'adrénaline. J'avais les nerfs à vif. J'avais tiré sur un homme et il était mort. Kenny Chen et Kim Swanson m'avaient trahie. La transaction d'armes s'était-elle déroulée ailleurs sans encombre ? Était-elle toujours d'actualité ? Ou Kenny avait-il tout inventé ?

Nous n'avions plus rien à faire là. L'enquête serait probablement confiée à la police d'État afin d'éviter tout favoritisme de la part de nos supérieurs. On allait devoir consulter le psy de la police. Jusqu'à ce que Brady et moi soyons innocentés, nous serions forcés de rester chez nous.

Je m'enjoignis à apprécier l'idée de passer la journée en survêtement. À faire les courses. Promener notre chienne. Passer du temps avec mon mari et ma fille.

À condition d'être innocentés, nous reprendrions notre poste dans quelques jours. Ou nous serions mis à pied pendant des mois.

Brady appela le sergent Paul Chi. Nous lui tendîmes nos armes et nos badges, et lui confirmâmes que nous n'étions pas blessés.

— On vous remettra nos rapports demain, à toi et à Clapper, déclara Brady.

C'est alors que la presse arriva. D'abord, un camion de reportage de la radio WACD. Les caméras se mirent aussitôt à tourner. Puis les journalistes des chaînes nationales, et les journalistes locaux, au nombre desquels Cindy. Elle ne m'avait pas encore vue, mais elle n'allait pas tarder à me repérer. Conklin répondrait peut-être à ses questions mais, si elle me demandait ce qui s'était passé, je devrai lui répondre : « Désolée, je ne peux pas commenter une affaire en cours. »

Cindy nous proposa, à Brady et moi, de nous ramener au SUV, et nous acceptâmes.

— Brady. Ne m'oblige pas à te supplier, minauda-t-elle.

Il lui répondit qu'il ne pouvait pas parler de l'affaire.

— Tu sais, mon cher, j'aimerais que tu me surprennes de temps à autre. Avec une phrase comme : « Cindy. Que dirais-tu d'une exclusivité ? »

Il lui sourit.

— Si je pouvais, je le ferais.

Conklin s'approcha et me toucha la joue.

— Soigne ça, d'accord ? Je t'appelle dans deux heures.

— D'accord. Je compte sur ton appel.

Le véhicule de police de Brady était toujours garé à la sortie de la

bretelle d'autoroute. Nous remerciâmes Cindy de nous avoir raccompagnés. Je la serrai dans mes bras pour lui dire au revoir et grimpai dans le SUV avec Brady. En démarrant, il me posa une question que je n'entendis pas. Je renversai la tête en arrière et dormis pendant tout le trajet de retour chez moi.

70.

J'étais au volant de ma voiture, Brady sur le siège passager, coincée entre deux dépanneuses, sous le feu nourri d'une Jeep noire, quand on me secoua l'épaule.

Les couvertures étaient par terre.

— Joe ? bredouillai-je. Quelle heure est-il ?

— 7 h 15. Tu te débattais comme un thon échoué sur le rivage.

— Waouh.

Et mon terrible cauchemar m'est revenu, sauf que cela n'avait rien d'un rêve. C'était un souvenir. Vivace. Presque réel. Je hochai la tête et enfouis mon visage dans mes mains.

— Une vidéo de la fusillade est passée aux informations ce matin, dit Joe. Elle doit être sur YouTube maintenant.

— Tu l'as enregistrée ?

— Bien sûr. Viens la regarder pendant que je prépare Julie.

— Je dois me préparer aussi.

— Non, pas besoin. Clapper a dit que tu n'allais pas travailler.

Ah, oui. Mon arme et mon badge se trouvaient dans le coffre du bureau de Clapper. Tout comme l'équipement de Brady. Je me mis en position assise et m'agrippai au bord du matelas jusqu'à ce que je me sente capable de me lever. Je suivis Joe dans le salon et me laissai tomber dans mon fauteuil.

Julie jouait avec ses céréales à la table de la cuisine. Elle triait les petits marshmallows des céréales complètes.

— Jules, finis ton petit-déjeuner, lui dit Joe. Tu vas manquer le car.

— Bouh. Bonjour, maman !

Elle enfourna une cuillerée de céréales dans sa bouche.

— Salut, ma coccinelle. Ne mange pas trop vite. Mâche. Avale. Recommence.

Joe appuya sur la télécommande et la vidéo débuta. Je baissai le volume. Je savais ce qui allait suivre dès la première image. La caméra à l'angle de Carroll et Ingalls avait capturé les vingt-deux secondes les plus effrayantes de ma vie.

La caméra se trouvait à environ une dizaine de mètres de la scène. On voyait des flashs de lumière des deux côtés de Carroll. Des faisceaux laser jaillissaient sans discontinuer de la Jeep, frappant l'avant de mon Explorer.

Et nous ripostions tant bien que mal.

Je croisai fermement les bras sur ma poitrine. C'était comme si les bris de verre tombaient de nouveau sur moi. Le phare gauche de l'Explorer éclata, puis le droit. Le rétroviseur latéral vola en éclats.

— Bon, ça suffit, dit Joe en voulant éteindre la télévision.

— Non. Non, je veux voir la suite.

Il se rassit. L'angle de la vidéo avait bougé et l'image devint floue, comme si le caméraman pensait que c'était fini. Pendant plusieurs secondes, on ne voyait que des images parasites. Mentalement, je voyais les doigts de Brady décompter trois secondes, sa voix douce articulant : *Maintenant !*

La caméra n'avait pas filmé ce passage. Elle ne m'avait pas saisie le pied sur l'accélérateur, baissée sous le tableau de bord, en train de prier. Soudain, l'image fut de nouveau nette. L'Explorer partait comme une fusée, percutait la Jeep, et le radiateur projetait un jet de vapeur.

— Bon sang, Blondie, dit Joe réprimant un juron par égard pour Julie.

À la télévision, le présentateur de l'édition du matin, Boris Neiman, commentait la scène. Je lus les sous-titres : *Des civils et des policiers se sont affrontés hier soir à Bayview. On dénombre plusieurs blessés et au moins une victime…*

— Mon nom a été mentionné ? Celui de Brady ?

— Non. C'est une vidéo anonyme.

Julie s'approcha de mon fauteuil. Je saisis la télécommande et éteignis la télévision.

— C'est qui Snoopy ? interrogea Julie.

Je la pris sur mes genoux.

— Qui t'a parlé de Snoopy ?

— Tu as dit son nom.

— Je dormais, n'est-ce pas, Jules ? Je rêvais. C'est quelqu'un que j'ai rencontré dans le cadre de mon travail.

— Lindsay. Retourne te coucher. Je vais emmener notre petite coccinelle prendre l'autocar.

— Est-il trop tôt pour appeler Brady ?

— Laisse-le dormir.

Je répondis « d'accord » et retournai me coucher. Une minute plus tard, j'attrapai mon téléphone sur la table de chevet et j'appelai Brady.

— Comment ça va, Lindsay ?

— Fantastique, plaisantai-je. Et toi ?

— On ne peut mieux, répondit-il en renvoyant la balle au-dessus du filet. (Puis il retrouva son sérieux.) Écoute, Kim Swanson est décédée dans l'ambulance sans avoir repris connaissance. Les services sociaux ont pris ses enfants en charge. Ton indic est aux soins intensifs. Dans le coma.

— Qu'en penses-tu ? On lui envoie des fleurs ou des ballons ?

— Je dirais une carte. Au lieu de « bon rétablissement », que dirais-tu de « va brûler en enfer » ?

Je ne pus m'empêcher de rire.

— On en sait plus sur le gars qu'on a abattu ?

— D'après ses papiers d'identité, il s'appelle Roger Chen. Il pourrait être de la famille de Snoop, mais Chen est un nom courant. Donc, on n'est sûr de rien à ce niveau-là. Il venait d'avoir vingt-huit ans. Sans emploi. Pas de casier. Samuels et Lemke vont fouiller son appartement. On ne sait pas qui prévenir, à moins que Snoopy se réveille.

— Ce Chen, il a tiré sur nous ?

— Chi attend le rapport du labo. Quoi qu'il en soit, il était armé et a refusé de lâcher son arme. Clapper veut nous voir aujourd'hui à 14 heures. Rédige ton rapport. On se rejoint là-bas.

Je m'allongeai et posai l'oreiller de Joe sur mon visage. Mais le sommeil ne venait pas. Les images de la fusillade tournaient en boucle dans ma tête. Je me levai et préparai du café. Pendant qu'il passait, j'ouvris mon ordinateur portable et commençai à taper mon rapport. Je fis appel à mes souvenirs, forcée de revivre une énième fois la scène.

71.

Claire Washburn avait débuté l'autopsie de Kim Swanson à 6 heures du matin et, à 9 h 55, elle avait presque terminé. Comme toujours, elle s'était montrée méticuleuse et avait pris soin de préciser chaque étape, de noter chaque observation.

Elle avait photographié le corps de la femme habillée, puis déshabillée. Elle avait pesé sa « patiente » et répertorié chaque blessure, chaque grain de beauté, ainsi que le petit tatouage – un cœur avec le prénom « Ted » à l'intérieur – sur sa cheville droite. Même la manucure et la pédicure coûteuses de Kim avaient été prises en compte.

Après l'examen extérieur, elle préleva du sang, l'étiqueta, et le mit de côté pour le laboratoire criminel.

Claire commença ensuite l'examen interne. Elle pesa chaque organe et en donna la description. Elle nota l'emplacement des trois balles qu'elle avait extraites du corps. Elle les glissa dans des sachets et les étiqueta. Six autres balles avaient effleuré Kim ou l'avaient traversée de part en part. Ce qu'elle ajouta au dossier.

La légiste remit les organes dans leurs cavités et sutura les incisions tandis que Bunny Ellis, son assistante, nettoyait les instruments et se préparait à emporter le corps de Mme Swanson.

— Bunny, appelle le labo. Dis-leur que les vêtements et les effets personnels de Kim Swanson sont prêts. Et aussi les balles que j'ai retirées de son corps.

— Bien sûr, docteur. Je ne serais pas contre une petite pause.

— Pas de problème. On la nettoie et on prend une demi-heure.

Claire envoya l'enregistrement numérique de ses notes par mail à un transcripteur au Palais, après quoi Bunny et elle placèrent le corps de Kim Swanson sur un lit roulant et le poussèrent dans un tiroir de la chambre froide. Bunny rédigea une étiquette pour les orteils et une autre pour le tiroir, puis le referma.

Claire se rendit à son bureau et appela Lindsay.

— Je ne peux pas te parler longtemps, répondit Lindsay. J'ai une réunion avec Clapper tout à l'heure. Quoi de neuf ?

— Euh… Voyons voir. Mme Swanson était une femme asiatique bien nourrie, un mètre soixante-cinq, cinquante-neuf kilos, décédée entre 20 heures et 22 heures hier soir. Cause du décès : multiples blessures par balle. Sur les trois balles que j'ai retirées, deux étaient mortelles. Une a traversé l'artère carotide gauche. Une autre a déchiré le ventricule gauche. Pas de contenu stomacal. On attend les résultats des analyses sanguines, mais elle est morte des suites de ses blessures, cela ne fait aucun doute.

— Merci, Claire.

— Linds, que faisait-elle là-bas ?

— Je te le dirai dès que j'en saurai plus.

Claire raccrocha au moment où la porte de son bureau s'ouvrait.

Elle leva les yeux et vit une fille de type asiatique d'environ douze ans, en legging, tee-shirt et ballerines. La préadolescente avait les yeux gonflés de larmes. Elle se tenait dans l'embrasure de la porte et regardait fixement Claire.

— Je veux voir ma mère, lâcha-t-elle.

— Ta mère ?

— Kim Swanson. Je suis Lily Wong. Sa fille.

— Lily, je suis désolée pour ta mère. Qui t'a amenée ici ?

— Mme Velshi. Elle est dans la salle d'attente.

— Qui est Mme Velshi ?

Une femme d'une cinquantaine d'années apparut derrière Lily. Elle avait un visage doux et les cheveux argent, et semblait bouleversée.

— Oh, docteur Washburn, je suis désolée. La porte était ouverte et Lily s'est faufilée jusqu'ici.

Lily s'adressa à Claire.

— Mme Velshi s'occupe des enfants comme moi. Les enfants dont la mère est morte et qui n'ont plus de famille.

72.

— Attends-moi ici, Lily.

Claire rassembla ses dossiers, les rangea dans un placard et proposa à la préadolescente son fauteuil de bureau.

— Je dois parler à Mme Velshi, ajouta-t-elle.

Claire emmena Mme Velshi à l'accueil. La réception faisait face à la porte du bureau de la légiste et se trouvait à quelques mètres de l'entrée de la morgue.

La salle d'attente était équipée de chaises en plastique moulé d'un bleu gris apaisant. Une policière était assise sur l'une d'elles, un sac à main en crochet posé sur le siège d'à côté. Il n'y avait personne d'autre. La jolie jeune femme derrière le comptoir de la réception avait l'air nerveuse et voulait manifestement parler à Claire.

— Tout est sous contrôle, Amy, dit Claire. On en parlera plus tard. (Claire se retourna vers Mme Velshi.) Madame Velshi, les enfants sont strictement interdits à la morgue, point final. Qui êtes-vous pour cette enfant ?

— Je suis Nora Velshi, assistante sociale auprès des services de protection de l'enfance. Mais cette pauvre enfant. Sa mère n'est pas rentrée à la maison hier soir. Son beau-père s'est suicidé il y a quelques jours. Le petit frère de Lily a été placé je ne sais où et pleure sans arrêt dans son lit à barreaux. Et j'ai emmené Lily loin de chez elle. Elle ne peut pas retourner dans sa maison. Elle voulait absolument voir sa mère, alors j'ai voulu tenter le coup. L'agente Seldon m'a dit que poser la question ne coûtait rien. Docteur Washburn, Lily a le cœur brisé.

L'agente de police s'avança.

— Si quelqu'un est à blâmer, docteur Washburn, c'est moi. J'ai pensé que cela en valait la peine…

— D'accord. D'accord. Donnez-moi une minute.

Claire alla chercher Lily dans son bureau et la ramena à l'assistante sociale à la réception.

Elle trouva Bunny dans les toilettes et lui expliqua la situation de Lily et de Mme Velshi.

— On va le faire. Tu as une blouse de rechange ?

Bunny avait à peu près la même taille que Kim Swanson. Elles habillèrent le corps de Kim d'un pantalon et d'une tunique en coton bleu grossier. Elles lui brossèrent ses cheveux, appliquèrent un bandage de gaze sur la blessure par balle dans son cou. Puis elles lui remirent son alliance et sa bague de fiançailles, qu'elles trouvèrent dans le sac contenant ses effets personnels. Une fois la défunte correctement habillée, Bunny remonta le drap jusqu'à ses épaules. Enfin, Claire et Bunny croisèrent les mains de Kim sur le drap.

Kim Swanson était exsangue et froide au toucher, mais elle semblait endormie.

Claire se rendit à la porte de la réception et s'adressa à Mme Velshi et à Lily.

— Vous pouvez venir. Cinq minutes. D'accord ?

Lily hocha la tête.

— Oui. (Des larmes roulaient sur son visage et tombaient sur son chemisier.) Oui, oui, oui !

Claire comprenait la colère de l'enfant et la raison pour laquelle l'agente Seldon l'avait amenée ici. Elle conduisit Lily et Mme Velshi à la salle d'autopsie et ouvrit la porte battante. Dès qu'elle vit sa mère allongée sur la table, Lily se jeta sur son torse et se mit à sangloter.

— Je vais rester avec vous, dit Claire.

Lily se retourna vers Claire.

— C'est lui qui l'a tuée, vous savez ? C'est *lui* le responsable.

— Qui ça *lui ?*

— Vous le savez bien, répondit la préadolescente.

— Non, je ne sais pas. Dis-le moi, s'il te plaît.

Mais Lily ne répondit pas. Claire respecta son silence et, au bout de cinq minutes, Mme Velshi détacha doucement Lily du corps de sa mère.

— Tommy nous attend, dit-elle.

Lily se laissa guider hors de la salle d'autopsie. Claire les suivit jusqu'à la réception. La policière se leva et rendit son sac à main à Mme Velshi, puis toutes trois quittèrent le service de médecine légale.

Claire les regarda s'éloigner.

Qui était ce « lui » dont Lily affirmait qu'il avait fait tuer sa mère ? Claire retourna à son bureau et appela Lindsay.

Deuxième partie

73.

Quand Cindy ouvrit les yeux, elle était allongée sur le dos, confuse et nauséeuse. Elle roula sur le côté et vomit sur le trottoir, puis tenta de se relever, en vain. Faible et désorientée, elle s'affala de nouveau. Une douleur fulgurante, comme une décharge électrique, irradia de son nez jusqu'au bout de ses doigts. Elle se toucha la joue et poussa un cri. Quand elle retira sa main, elle vit du sang sur sa paume.

Que s'était-il passé ? S'était-elle battue ? Avait-elle été renversée par une voiture ?

Une ombre la recouvrit.

Elle se protégea les yeux et regarda à travers ses doigts. Un homme se tenait debout devant elle. Vingt-cinq ans, blanc, les cheveux couleur sable. Son sourire suffisant contrastait avec son physique avantageux. Le connaissait-elle ?

— Vous avez besoin d'un coup de main ? lui demanda-t-il.

Le soleil était trop éblouissant. Elle ferma les yeux. Elle sentait, plus qu'elle ne savait, qu'il lui voulait du mal.

— Je… dois rester allongée. Immobile.

L'ombre s'estompa, et les événements de la matinée lui revinrent par flashs. Lindsay avait été mise sur la touche. Cindy était allée chercher… elle revoyait des pâtisseries saupoudrées de chocolat, son trajet jusqu'à Sweets. Et ensuite ? Elle avait envoyé un SMS pour commander un Uber devant chez Sweets, destination Lake Street, pour voir Lindsay.

Une voiture avait roulé lentement derrière elle. Le chauffeur, à

moitié penché par la fenêtre ouverte, l'avait hélée. Il ne comprenait pas. Elle devait passer à la pâtisserie avant d'aller chez Lindsay. Il l'avait traitée de salope. Elle avait répondu quelque chose comme « lâchez-moi ! ». Et quand elle s'était retournée, il était sorti de la voiture.

Maintenant, elle s'en souvenait. Mon Dieu. Il était armé. Elle l'avait regardé dans les yeux et le visage de l'homme s'était durci. Elle ne se rappelait plus ce qui s'était passé ensuite. Il avait dû la frapper.

Le soleil était rouge à travers les paupières de Cindy. Du sang dégoulinait sur son chemisier et gouttait sur le trottoir. Son nez et ses lèvres palpitaient, mais elle avait les idées claires. Elle leva les yeux, jusqu'à la taille de l'homme seulement. Sa main droite enveloppait son poing gauche. Si elle doutait qu'il l'avait frappée, c'était maintenant une certitude. Mais il n'était plus armé.

Il avait peut-être glissé son arme dans sa ceinture. Il pouvait la tuer.

Réfléchis, Cindy. Si elle voulait vivre, elle devait se faire toute petite. Impuissante. Ne pas être une menace pour lui. Comme si elle ne l'avait jamais vu. Comme si elle ne le voyait pas en ce moment même.

Elle devait récupérer son sac à dos. S'il s'en emparait, il découvrirait où elle habitait.

Là. Son sac à dos en cuir noir était juste un peu plus loin. Elle tendit le bras au maximum, attrapa la sangle et tira le sac à elle. Les yeux toujours baissés, elle posa ses paumes sur le trottoir pour s'équilibrer et réussit tant bien que mal à replier ses jambes sous elle. *Maintenant*, songea-t-elle. Si elle ignorait la douleur, elle pourrait se tenir debout.

Avec un effort considérable, Cindy parvint à se relever. Elle passa la bandoulière du sac à son épaule et fit quelques pas dans la rue lorsqu'il l'interpella.

— Cindy ? Vous êtes l'amie du sergent Boxer, n'est-ce pas ? J'ai un message pour elle. Vous allez lui donner.

Il la connaissait. Il connaissait son nom. Il savait qu'elle était proche de Lindsay.

— Je dois rentrer chez moi, balbutia Cindy.

— Écoutez-moi bien Cindy. Voici le message pour Lindsay : « Ce n'est pas encore fini. » Vous avez compris, Cindy ? « Ce n'est pas encore fini. »

Cindy traversa la rue au feu vert et continua à marcher.

L'homme qui l'avait agressée cria derrière elle :

— Cindy ! Vous avez entendu parler des morts aux lèvres agrafées ?

Cindy accéléra l'allure, un pas après l'autre. Elle savait de quoi il

parlait. Ce message avait été écrit au marqueur sur le front de l'un d'entre eux : *Tu parles, t'es mort.*

C'était une menace de mort.

Cindy entendit des portières de voiture claquer. Elle tourna la tête et vit son agresseur remonter côté conducteur dans la voiture noire. Était-ce vraiment en train d'arriver ? Oh, Dieu merci, il s'en allait !

Cindy aurait voulu noter sa plaque d'immatriculation, mais ses yeux étaient presque fermés, rougis de larmes et éblouis par le soleil. Elle sortit son téléphone et pointa l'objectif vers le pare-chocs de la voiture qui s'éloignait. Elle appuya plusieurs fois sur le bouton, prenant des photos jusqu'à ce que la voiture tourne au coin de la rue et disparaisse.

74.

Assise devant le bureau de Clapper, je parcourais les actualités sur mon téléphone, mon sac en toile à côté de moi. Brady quitta le bureau du chef et me fit un signe de la main avant de s'éloigner. Clapper m'accueillit chaleureusement. Il me rappelait l'homme avec qui j'avais travaillé quand il était à la tête du laboratoire criminel.

— Assieds-toi, assieds-toi, Boxer. Comment te sens-tu ?

— Comme si j'avais passé la nuit dans un stand de tir. Des coups de feu résonnent dans mon crâne et mes mains tremblent.

— C'est compréhensible, Lindsay.

Il tendit la main pour prendre mon rapport. Il déchira le rabat de l'enveloppe et parcourut les deux pages. En fait, il savait déjà ce qui s'était passé la nuit précédente. Il avait suivi toute la fusillade en direct.

Il avait entendu mes échanges avec Brady entre deux coups de feu. En même temps, il était en ligne avec le central sur son téléphone de bureau. Il avait passé le relais à Chi et relevé Brady de ses fonctions en attendant les résultats de l'enquête – conformément au protocole en vigueur dans les affaires d'homicide impliquant des policiers.

— As-tu quelque chose à me dire qui ne figure pas dans ton rapport ?

— Entre toi et moi, Charlie, je me sens comme une idiote, une bleue, une crétine. Brady et moi, on aurait pu être tués. Je me sens stupide d'avoir mobilisé toute l'équipe pour le fantasme de Kenny Chen et, pour une raison que j'ignore, je me sens mal pour Kim Swanson…

— Elle avait ses propres raisons, qui n'étaient pas bonnes. On ne saura jamais lesquelles.

— Tu veux mon avis ? Elle me considérait comme responsable de la mort de Ted. Mon témoignage à son procès. Sa condamnation. Son suicide.

— Ne porte pas ce fardeau, Boxer. Tu ne la connaissais pas. Ce n'est pas toi qui as mis une arme dans ses mains. Swanson méritait sa condamnation. Tu n'y es pour rien. Tu voulais me donner ça ?

Je tendis à Clapper le sac rempli de liasses de coupures de vingt et de cinquante dollars, soit cinquante mille dollars que Kenny Chen n'avait pas touchés.

— Brady m'a dit que si Chen survivait, il ne remarcherait jamais. Il a dit quelque chose ?

— Oui. Un mot.

— Laisse-moi deviner. « Avocat. »

— Lindsay, tu vas devoir consulter un psy. C'est obligatoire. Je pense que tu ne le regretteras pas.

Il me tendit une carte de visite prise dans une pile sur son bureau. Celle-ci mentionnait Ari Greene, psychiatre au-dessus d'un numéro de téléphone.

Je la pris, le remerciai, et demandai :

— Brady va passer devant la commission d'examen, mais pas moi ?

— C'était lui l'officier responsable. S'ils ont des questions, tu seras convoquée aussi. Tu peux rester avec Katie en attendant.

Katie Branch était l'assistante de Clapper et, avant lui, celle du chef Warren Jacobi. Clapper se leva. Je l'imitai.

— Une dernière chose, Boxer. Il va y avoir une conférence de presse. Elle va probablement faire grimper la popularité des chaînes de télévision, mais pas celle de la police de San Francisco.

— Deux flics qui tirent sur des innocents.

— À ta place, je n'allumerais pas la télévision ce soir.

75.

Katie appuyait sur les touches clignotantes de la console de Clapper. Son « puis-je prendre votre nom et votre numéro ? » répété en boucle constituait la bande-son des images qui défilaient dans ma tête. Moi. Des éclats de verre dans les cheveux et sur les épaules. Mon pied enfoncé sur l'accélérateur. Le fracas métallique du crash. Mon arme pointée sur l'homme qui refusait de baisser la sienne. Mon doigt pressant la détente.

La voix de Clapper me fit sursauter.

— Ils veulent te voir. Tu as comparé tes notes avec celles de Brady ? Je vais répondre à ta place. Non. Tu n'as pas fait ça, n'est-ce pas ? Tu ne veux pas donner l'impression que vous avez accordé vos violons.

— Pas vraiment, Charlie. On a échangé quelques mots sur les lieux. N'importe qui aurait fait pareil. On n'avait pas de désaccord.

Clapper haussa les épaules.

— Comme tu veux.

— J'ai besoin d'un avocat ? Brady en avait un ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Le conseil veut en savoir plus sur ton indic pour pouvoir présenter sous le meilleur jour possible ce cauchemar pour les RP. D'accord, Boxer ?

Pas vraiment, Clapper.

De retour en mode chef, il me conduisit dans le couloir jusqu'à la salle de conférences. Il me fit entrer, me désigna un siège vide à côté de la table en chêne et s'assit à quelques mètres de moi. J'étais entourée de policiers haut gradés en uniforme bleu à la mine sévère. Personne ne parlait, et certainement pas pour me féliciter d'avoir survécu à Bayview et à la folie.

Je portais mon plus beau jean, un chemisier et une veste en sergé bleu. Je me sentais mal habillée et, peu importe le nom qu'on lui donnait, c'était une commission d'examen où un jury m'observait.

L'enquête autour du fiasco de Carroll Avenue avait été transférée à la police d'État alors que l'odeur de la poudre était encore fraîche. Le capitaine Clint Wysocki était à la tête de ce service et, à ce titre, il présidait la commission. Comme les coups de feu avaient résonné dans mon crâne toute la nuit, je n'avais pas pensé à faire des recherches sur lui.

J'étudiai Wysocki. Visage marqué, front dégarni et sourire discret, mais affable. Il avait des décorations sur son plastron. Beaucoup. Il semblait réglo. Mais cela ne voulait rien dire. Tout ce qui comptait, c'étaient ses actes.

Ma culpabilité et ma honte furent chassées par une colère noire à l'encontre de l'attaque sournoise de Kenny Chen et de l'injustice de me voir jugée par mes supérieurs. Je la gardai sous contrôle, mais elle était là. Mon badge était en jeu. Si ces fonctionnaires cherchaient un agneau à sacrifier, je n'avais pas l'intention de me livrer en pâture, avec ou sans gelée à la menthe.

Clapper me présenta à l'assemblée.

— Voici le sergent Boxer. Je travaille avec elle depuis quinze ans et je me porte garant pour elle à cent pour cent. J'étais en contact avec elle et le lieutenant Brady tout au long de l'échauffourée, et j'ai coordonné les opérations depuis mon bureau.

— Chef, dit le capitaine Wysocki, ai-je raison de penser que vous ne connaissez pas et n'avez jamais rencontré l'informateur répondant au nom de Kenny Chen ?

— C'est exact.

— Sergent Boxer, merci d'être venue. Ni le lieutenant Brady ni le chef Clapper n'ont rencontré Chen. Dites-nous ce que vous savez sur cet homme et ce qui s'est passé… que nous ne soyons pas surpris par sa déclaration sur son lit de mort ou son prochain livre sur la brutalité policière. Parlez-nous de votre indic.

Je pensais savoir quoi répondre, alors je me lançai.

Je résumai l'histoire de Chen avec la police de San Francisco, puis leur racontai nos entrevues au Li Po. Je détaillai le jeu de cache-cache dans lequel Chen m'avait entraînée au sujet de l'heure et du lieu de la transaction.

— Alors pourquoi nous a-t-il doublés ? On lui a pourtant offert une somme importante en échange de ses informations sur le trafic d'armes et de drogue du cartel mexicain. Il était en train de se vider de son sang dans sa Jeep, sans aucun convoi d'armes en vue, quand il m'a demandé si je « l'avais apporté ». Il voulait son argent.

J'admis avoir été dupée puis conclus :

— Malgré ce désastre, nous avons quatre homicides non résolus et de fortes raisons de croire qu'ils sont liés aux transports d'armes et de drogue en provenance du Mexique. Ce convoi est peut-être en route vers la Californie à l'heure où nous parlons.

Katie entra dans la salle de conférences, tendit un bout de papier à son patron, et quitta la pièce.

Clapper lut la note, puis prit la parole.

— M. Chen s'est réveillé au Metro Hospital et a publié une déclaration sur Blotter, un site amateur dédié aux enquêtes criminelles. Voici ce qu'il a écrit : « Je suis un informateur secret du sergent Lindsay Boxer. Elle m'avait promis cinquante mille dollars pour mes services. Boxer m'a attiré dans un lieu isolé et m'a attaqué. Je suppose qu'elle a décidé de garder l'argent. Dommage pour elle, je sais ce qu'elle a fait. »

76.

En comprenant la stratégie de défense de Chen – Boxer m'a piégé – je devins folle de rage. Chen était un serpent, et plus encore. Il voulait se venger pour ce qu'il avait perdu sur Carroll Avenue. Et ce n'était pas rien.

La déclaration se poursuivait ainsi : « Boxer m'a piégé. Son partenaire et elle ont tué ma petite amie et mon cousin, et m'ont rendu infirme à vie. Ne laissez pas le sergent Lindsay Boxer s'en tirer à bon compte. »

Tout le monde leva la main autour de la table. Clapper ne me regarda pas pendant cette avalanche de questions difficiles, et ne répondit qu'à la dernière.

— Boxer m'a remis les cinquante mille dollars ce matin. Je n'ai pas eu à les lui demander.

Quelques instants plus tard, on me remercia et on me congédia. Clapper m'accompagna dans le couloir, où Conklin patientait.

— Lindsay, dit Clapper, comme la plupart des mouchards, Chen est un escroc. Il ne s'agit pas d'une déclaration sous serment. Il donne sa version des faits, probablement pour amadouer un jury potentiel ou pour décrocher un contrat de film. Ignore-le. Prends quelques jours off. Quitte la ville. Je vais t'aider à trouver une voiture. Tu as une préférence ?

— Un Ford Explorer. Et mon badge ?

— Bientôt. L'enquête est en cours. Mais je te le répète. Tu n'as rien fait de mal. Tu t'es fait manipuler. Conklin, je te la confie.

Puis il se dirigea vers son bureau.

Mon partenaire me sourit, mais il avait l'air inquiet. Il ne parvint pas à cacher la douleur dans son regard.

— Cindy a été agressée il y a quelques heures, me dit-il alors que nous marchions vers l'ascenseur. Elle veut te parler.

— Quoi ? Elle a été agressée *physiquement* ?

— Oui. Elle a le nez cassé, la bouche enflée et les deux yeux au beurre noir. Mais c'est une coriace.

J'ouvris mon téléphone dans l'ascenseur et trouvai quatre messages de Cindy. J'écoutai le premier. « Lindsay. Rappelle-moi. ASAP. »

Les trois appels suivants, elle n'avait pas laissé de message.

Le vieux Ford Bronco de Conklin était garé dans Harriet Street. De loin, je vis Cindy assise sur le siège passager, aussi montai-je à l'arrière.

Quand elle tourna la tête pour me parler, je vis son joli visage boursouflé et contusionné. Ses yeux bleus n'étaient plus que des fentes au milieu de deux grands cercles violacés.

— Oh, mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu ! Que s'est-il passé ?

— J'ai rencontré une porte, répondit-elle en essayant de sourire, en vain. (Elle plaqua la main sur sa bouche enflée.) Aïe, aïe, aïe.

— Cindy, tu peux me le dire sans bouger les lèvres ?

— Pas d'agrafeuse, d'accord ?

— Promis.

Pendant que Conklin nous conduisait vers Lake Street, Cindy me raconta sa confrontation avec les trois jeunes hommes dans la voiture noire et me donna des détails sur celui qui l'avait agressée.

— Je crois qu'il avait une arme. C'est un peu confus dans ma mémoire. Avant de me frapper, il avait une arme. Après, je ne l'ai plus vue. Mais il tenait son poing comme s'il avait mal, alors je suis presque sûre que c'est lui qui m'a frappée.

Je posai la main sur son épaule pour la réconforter et j'étais prête à parier un dollar que la voiture de son agresseur était une BMW noire.

— J'ai une douzaine de photos floues de sa plaque d'immatriculation arrière. Tu peux peut-être en tirer quelque chose.

— Envoie-les-moi par AirDrop.

Elle le fit, et je l'en remerciai. Puis mon amie Cindy Thomas me fit une confession.

— Linds, j'ai publié un article à propos de la fusillade sur mon blog

consacré aux crimes.

— Oh non, intervint Rich. Tu sais bien qu'il ne faut pas faire ça.

— Je sais. Je sais. Mais je n'ai pas donné de noms. J'ai juste dit que la police était intervenue à Bayview, expliqua-t-elle d'une voix pâteuse, à cause de sa bouche enflée. J'ai précisé qu'il y avait des blessés.

— Ce n'est pas grave, Rich, dis-je. La vidéo était sur YouTube ce matin. Cindy, est-ce que tu pourrais reconnaître l'homme qui t'a frappée ?

— Peut-être. Mais Lindsay, il sait qui tu es. Il m'a dit de te transmettre un message : « Ce n'est pas encore fini. »

Je m'affalai contre le dossier du siège. Si ces trois types dans la berline noire étaient ceux qui avaient suivi Mme Rose jusqu'au parc, avant de s'en prendre à Cindy, Nardone et Einhorn avaient enregistré leur identité dans la base de données.

Je me penchai pour demander à Cindy :

— Quand pourrais-tu regarder les photos d'identité judiciaire ?

— Quand tu veux. Je peux le faire maintenant.

— Rich, je n'ai pas le droit de mener l'enquête. Demande à Nardone et à Einhorn de s'en charger. Si ce sont les trois mêmes types qui nous harcèlent, ma famille et moi, nous avons peut-être déjà leurs noms, leurs photos d'identité, et plus encore.

77.

J'étais épuisée et j'avais l'esprit encore en ébullition quand j'ouvris la porte de notre appartement. La déclaration de Kenny Chen sur Blotter était virulente. Ce salaud de menteur risquait de convaincre la moitié des habitants de la ville. Deux flics l'avaient piégé. Puis lui avaient tiré dessus. Saletés de flics.

Bon sang ! Kenny Chen voulait nous tuer !

Fureur était un mot trop faible pour exprimer ce que je ressentais en ce moment.

Je trouvai Joe dans la cuisine, son ordinateur portable devant lui, sa main autour d'une tasse de café. J'étreignis mon cher mari, puis me penchai pour saluer Martha, qui me lécha le visage.

— Tu as vu ma voiture ? demanda Joe.

— Non, pourquoi ?

Il sortit son téléphone de sa poche arrière et me montra une photo de son pare-brise et des vitres latérales. Toutes les vitres étaient recouvertes d'autocollants pro-armes à feu sur lesquels on pouvait lire : On ne cédera pas.

— Je peux les enlever, mais je ne voulais pas descendre avec Julie et je ne pouvais pas la laisser seule. J'ai une idée : appelle Cat.

Compris. Même si l'heure du dîner approchait, j'appelai ma sœur, Catherine. Je savais qu'elle ne m'en voudrait pas.

— Comment vas-tu, sœurette ? demanda-t-elle aussitôt.

— C'est une longue histoire. Joe et moi, on aimerait vous emmener dîner avec les filles.

— Je préfère préparer à dîner. J'ai déjà fait les courses.

— Encore mieux, dis-je à ma petite sœur. Et j'ai un service à te demander.

— Tout ce que tu veux.

Je ris en l'imaginant me proposer trois vœux, assise en tailleur sur

un tapis de yoga, comme un bon génie sorti d'une lampe.

— Tu pourrais garder Julie environ une semaine ? On a un problème et cela pourrait être dangereux.

— J'ai vu la fusillade aux informations, Linds. J'allais justement t'appeler.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Bah, ça n'a pas d'importance.

— Pour moi, ça en a.

— D'accord. Toi et moi ? Mêmes parents. Même maison. Et moi, j'aime cultiver des tomates et faire des cheesecakes. Et je t'aime, toi. Tu es le bon côté de notre mauvais flic de père. Tu as vraiment du cran, Lindsay.

Je soupirai.

— Ça va aller ? me demanda Cat.

— Ce n'est pas encore fini.

Je lui expliquai que je risquais de perdre mon badge et que ma voiture était bonne pour la casse. Oh, et que la coalition pour la défense du deuxième amendement venait de recouvrir le pare-brise de Joe d'autocollants pro-armes à feu.

— Je veux sortir la petite de là.

— D'accord. Elle nous manque en plus, répondit Cat. Quand arrivez-vous ?

— On sera là à 18 h 30, si on n'est pas retardés par les nids-de-poule et les embouteillages.

— Je vous attends !

Pendant que Joe grattait les vitres, j'appelai Mme Rose pour l'informer que nous sortions ce soir et que Julie serait absente toute la semaine.

— Eh bien, Lindsay, ma fille veut à tout prix que je passe la nuit chez elle. Ça tombe bien.

— Super. Passez une bonne soirée.

J'embrassai le téléphone, puis j'allai frapper à la porte de la chambre de Julie. Elle me dit d'entrer et je la regardai organiser un talk-show avec ses poupées et ses jouets. Je m'émerveillai d'avoir une fille si adorable pendant une bonne minute, puis lui lançai :

— Ça te dirait de passer quelques jours avec tante Cat et tes cousines ?

Elle poussa un cri de joie.

— Pour de vrai ?

— Pour de vrai. Allez, on va faire ta valise.

— Tu viens aussi ?

— Papa et moi, on va dîner chez tante Cat, et ensuite on rentrera à la maison. Toi, tu as de la chance. Tu vas rester une semaine.

— Martha aussi ?

— Bien sûr.

Elle dansa dans la pièce, bavarda avec ses amis imaginaires, puis clôtura son « émission » : « Ici Julie Anne, je vous souhaite à tous un bon dîner et de beaux rêves. »

78.

Joe et moi avions préparé des collations, ainsi qu'un sac pour Julie, et un pour Martha. Une fois la porte verrouillée à double tour, nous descendîmes tous ensemble. Joe et moi fîmes rapidement monter Julie et Martha dans la voiture, tout en surveillant tout ce qui bougeait sur Lake Street.

Ensuite, j'allai trouver la voiture des agents chargés de notre protection et leur demandai de nous suivre pendant un moment, pour s'assurer que nous n'étions pas accompagnés.

— Pas de problème.

— Après, prenez votre soirée, d'accord ?

Les agents ne cachèrent pas leur joie.

Alors que nous traversions Golden Gate Park, je baissai ma vitre. Martha était assise à côté du siège auto de Julie, derrière moi. Le vent soufflait dans les oreilles de notre chienne, et je détachai ma queue-de-cheval pour sentir la brise dans mes cheveux.

Joe mit sa playlist de blues et ma tension se dissipa au fur et à mesure que défilait le paysage. Quarante-cinq minutes après avoir quitté Lake Street, nous nous garions devant la jolie maison de Cat au bord de l'océan.

Ma sœur et ses deux filles, Brigid et Meredith, nous attendaient dans l'allée. Julie et ses cousines s'étreignirent en poussant des cris de joie, puis elles coururent vers la balançoire dans le jardin. Joe emmena Martha s'ébattre sur la plage, et je rejoignis Cat dans la cuisine où elle avait commencé à préparer le dîner.

Peu après, nous étions attablés sur la terrasse, avec une vue imprenable sur l'océan. Cat nous servit ses fameux cakes au crabe et une salade fraîchement cueillie dans le jardin. Et nous finîmes avec des cookies aux pépites de chocolat tout chauds accompagnés de chocolat chaud en regardant le soleil se coucher.

J'étais amoureuse de ma famille.

Tout cela – l'amour, la convivialité, la brise océane – me donnait envie de rester chez Cat un mois entier. Je voulais rencontrer Henry, le petit ami de Cat. Je voulais construire des châteaux de sable avec nos trois petites filles. Je voulais m'allonger dans le hamac avec ma sœur et discuter du passé, du présent et de l'avenir. Et je voulais faire la grasse matinée et me réveiller avec Joe aux cris des mouettes.

Mais c'était impossible.

Je devais rentrer chez moi pour surveiller nos arrières. Une fois la table débarrassée, Joe et moi embrassâmes nos proches et prîmes congé. Julie nous lança un « soyez sages » qui nous amusa beaucoup. Après avoir reculé dans l'allée, Joe klaxonna et s'engagea sur la route.

— Retour à la réalité, dis-je à Joe.

— On devrait pouvoir se coucher à 21 heures… 21 h 30 au plus tard.

Nous échangeâmes un sourire dans l'obscurité.

— Ça me semble parfait, répondis-je.

Une fois de plus, je me plantais en beauté.

79.

Joe et moi entendîmes les sirènes alors que nous approchions de Lake Street. Il y en avait tellement, venant de toutes les directions, amplifiées par les canyons formés par les immeubles et les vallées des rues transversales, qu'il était impossible de savoir où allaient les véhicules des forces de l'ordre. Mais une chose était sûre : notre adresse se trouvait en plein cœur de cette tourmente.

Les rues entre Park Presidio et la 12e étaient encombrées mais, à trois rues de chez nous, nous vîmes les escouades avec leurs gyrophares se déverser dans Lake Street depuis Funston Avenue. L'absence de circulation indiquait que des barrières avaient été installées aux deux extrémités de notre portion de rue.

Le policier en uniforme qui nous accueillit à Funston Avenue nous laissa passer. Joe se gara en face de notre immeuble et je repérai immédiatement un SUV blanc familier de la police de San Francisco garé devant chez nous.

Brady et Conklin.

Brady était au volant. Je m'approchai et mon « qu'est-ce qui se passe ? » croisa son « pourquoi tu ne réponds pas au téléphone, Boxer ? ».

— Tu m'as appelée ?

— Vérifie ton téléphone.

Je palpai la poche de mon coupe-vent. Puis je traversai Lake Street et jetai un coup d'œil dans la voiture de Joe. Pas de téléphone sur le siège, ni sur le tableau de bord, ni par terre. Et puis cela me revint. Il était dans le blazer bleu que j'avais mis pour l'audience de la commission d'examen l'après-midi – il y a une éternité. J'avais laissé la veste à la maison.

Je n'avais pas envie d'expliquer à Brady que j'étais encore sous le choc. La nuit dernière, à cette heure-ci, nous retirions des éclats de verre de nos cheveux et remettions nos armes et nos badges au sergent

Chi. Mais je ne pouvais pas me résoudre à lui dire que j'avais laissé mon téléphone à la maison, alors je reposai ma question :

— Qu'est-ce qui se passe, Brady ?

— Un défilé armé. Les manifestants ont marché et tiré et crié des slogans pendant trois heures.

— Montez. Julie est en sécurité ailleurs.

Brady et Conklin étaient visiblement agités lorsqu'ils entrèrent dans le petit ascenseur avec Joe et moi. Brady inspirait par le nez et expirait bruyamment par la bouche. Comme moi, il avait été mis à pied sans raison valable, et Conklin était manifestement épuisé.

Nous l'étions tous.

C'était étrange de nous retrouver dans notre grand appartement sans Julie et Martha. Et particulièrement calme. Je pris les commandes. Brady et Conklin demandèrent des alcools forts. Joe souhaitait un verre de vin et moi, une tisane.

Une fois installés autour de la table basse, je demandai :

— Qui commence ?

Brady désigna Conklin et mon cœur se serra, littéralement, quand je me rendis compte que je n'avais pas pensé à Cindy depuis cet après-midi.

— Comment va Cindy ?

— Elle va bien, répondit Rich. Elle a reconnu le salaud qui l'a frappée grâce à la photo de son permis de conduire. Il s'appelle Anthony Ruffo, et son père est le propriétaire de la fameuse BMW. C'est bien Ruffo qui a cassé le nez de Cindy.

Je poussai un juron et Brady leva la main pour me faire taire.

— Continue, Rich.

— On a arrêté Ruffo, qui traîne tout le temps avec ses petits copains. Ils sont soupçonnés d'agression et de complicité d'agression, ce qui suffit pour les garder au chaud cette nuit. Ruffo a fait des études de droit. Son père est avocat. Heureusement, Cindy a été menacée avec une arme. Ce n'est pas vraiment une chance, mais tu vois ce que je veux dire.

— Ce sont des petites frappes, renchérit Brady, il suffit de les menacer d'avoir un casier judiciaire pour qu'ils craquent. Au moins l'un d'entre eux. Peut-être qu'ils se battront pour l'honneur.

80.

Joe remplit les verres, mais pas trop. Nous étions tous crevés et Rich et Brady devaient conduire. Je me calai dans le fauteuil tandis que Joe posait des questions à Rich sur l'agresseur de Cindy.

— Qu'a dit Ruffo pour sa défense ?

— Il a fait semblant de ne pas la connaître : « Cindy qui ? » Mais il savait qu'elle pouvait l'identifier et qu'il allait devoir me donner quelque chose, alors il m'a avoué qu'ils prévoyaient une manifestation sur Lake Street en rapport avec la fusillade de la nuit dernière.

— Je ne comprends pas, dis-je.

— En éliminant ce couple armé hier soir, vous êtes devenus des partisans de la ligue anti-armes. Par ailleurs, Alvarez a reçu un appel pour nous : une autre victime. Un policier de San Diego. Quinze ans de service.

Richie nous montra sur l'écran de son téléphone la photo d'un homme mort, les lèvres agrafées, les initiales « TPTM » écrites au marqueur noir sur le dos de sa main.

Tu parles, t'es mort.

— Je n'ai jamais vu cette ville si divisée, soupira Brady. C'est pourtant le berceau du mouvement hippie, non ? Voilà pourquoi j'ai essayé de t'appeler, Boxer.

— Je suis là maintenant, Brady.

— Prépare-toi à l'imprévu. Le magasin dont la grande vitrine donne sur Carroll est équipé d'une caméra de détection de mouvement au deuxième étage qui offre une vue large sur la rue. Cappy a récupéré la

bande et j'ai tout visionné, depuis le moment où on se gare sur Carroll. On voit aussi le moment où la Jeep s'approche et nous tire dessus. On entend des voix. Pas distinctement, mais j'ai pu saisir « c'est elle » et « on les a eus ».

— C'est incroyable. Et le crash ?

— C'est en noir et blanc et pixellisé, mais on a tout, répondit Brady.

Je ne pus m'empêcher d'applaudir. Brady et Rich éclatèrent de rire, et Joe se joignit à eux.

— Et, et, et ?

— Et Clapper a envoyé une copie de la bande à Wysocki par mail. Il a décrété que les occupants de la Jeep étaient les agresseurs. Sans aucun doute possible. C'est de la légitime défense, Lindsay. La caméra montre même le type qui refuse de poser son arme.

— Et maintenant ?

Brady glissa la main sous sa veste et en sortit un pistolet. *Mon* pistolet. Il me le tendit par la crosse. Puis il détacha un badge à l'intérieur de sa chemise. *Mon* badge. Et il me le donna sans me quitter des yeux.

— On reprend le boulot ? demandai-je.

— Boxer, dit Brady, en ma qualité officielle de lieutenant de la police de San Francisco, je t'informe que tu es réintégrée dans tes fonctions de sergent de la brigade criminelle. Comme je suis ton supérieur hiérarchique, ceci est un ordre : va au lit et repose-toi. L'audience préliminaire de ces trois connards dans la BMW aura lieu demain matin au Palais. Salle 2F. Yuki viendra te chercher ici à 7 heures. C'est elle qui représente l'accusation.

Je m'entendis répondre :

— Oh bon sang.

Il m'avait fallu vingt-quatre heures infernales – et deux délicieuses heures avec Cat – pour remettre de l'ordre dans mon monde sens dessus dessous. Mais je me rappelais du message de Cindy transmis par Ruffo. *Ce n'est pas encore fini.*

— Cindy et moi, on sera là aussi, dit Rich. Cindy racontera en détail son agression à Yuki.

— Yuki voudra peut-être en savoir plus sur la voiture qui s'est arrêtée devant ton appartement, ajouta Brady. Ça pourrait être déterminant.

— Joe ? demandai-je.

— Je viens avec toi. Que personne n'essaie de m'en empêcher.

Tout le monde rit. Joe était un grand gaillard bien bâti.

Le groupe se leva. Conklin et Brady m'étreignirent à tour de rôle et Rich me dit :

— Dieu merci, tu es de retour.

Les hommes se serrèrent la main, puis Conklin et Brady se dirigèrent vers la porte d'entrée.

En quittant l'appartement, Brady me lança :

— Boxer. Garde ton téléphone allumé.

Je tapotai la poche vide de ma veste et répondis :

— Reçu cinq sur cinq.

81.

Claire et Lily Wong, la fille de Kim Swanson, étaient assises l'une en face de l'autre à une petite table dans un restaurant situé non loin des services de protection de l'enfance. Des bruits de vaisselle leur parvenaient des cuisines. Un homme se disputait avec sa femme au comptoir. Une serveuse leur apporta une assiette d'œufs brouillés et de pain grillé, ainsi que du jus d'orange pour Lily et du café pour Claire.

Claire jeta un coup d'œil à l'horloge au-dessus de la caisse. 8 h 15. Elle ne voulait pas presser Lily, mais elle devait être de retour à son bureau au plus tard à 9 heures. La préadolescente voulait sans doute lui expliquer ce qu'elle entendait par : « C'est *lui* qui l'a tuée. »

Nerveuse, Lily croisait et décroisait les jambes, tirait sur ses cheveux, tripotait les boutons de son chemisier. Il était évident qu'elle ne savait pas comment exprimer son chagrin et sa colère. Claire la comprenait. Si Lily avait eu une famille, on ne l'aurait pas fait entrer dans le système de la protection de l'enfance. Cela valait aussi pour Tommy. Mais Nora Velshi, l'assistante sociale, lui avait précisé qu'ils n'avaient retrouvé aucun membre de leur famille.

À la fin de la journée, les deux enfants seraient placés dans une famille d'accueil. Une perspective qui effrayait Lily.

Claire ôta le couvercle du petit pot de crème et en versa une lichette dans son café.

— Lily, dis-moi ce qui te tracasse. Je veux t'aider.

— Hum hum.

L'enfant tripotait ses œufs avec sa fourchette. Elle goûta le jus d'orange. Et regarda le toast d'un air dubitatif. Puis elle poussa son assiette vers Claire, lui offrant sa part.

— Non, merci, répondit Claire. Mange un peu, Lily. Il faut te mettre quelque chose dans l'estomac.

Lily lâcha sa fourchette et laissa l'assiette au milieu de la table. Puis elle s'enfonça contre la banquette en vinyle, les yeux fixés sur Claire.

— Quand je t'ai vue hier, reprit Claire, tu as dit : « C'est *lui* qui a fait ça. » De qui parlais-tu ? La police aimerait vraiment le retrouver. Toi aussi, n'est-ce pas ?

Lily soupira. Elle se couvrit les yeux avec ses mains.

— Je pensais que c'était évident.

— Pas pour moi.

— Mon *père*, bien sûr. Il a convaincu ma mère d'aller quelque part pour toucher le pactole. Je l'ai avertie de ne pas y aller, mais elle m'a promis que tout irait bien. Puis elle a pris un pistolet et m'a dit : « À tout à l'heure. Surveille Tommy, s'il te plaît. » Mais ça a tourné au désastre. C'était le pire qui pouvait arriver. Elle avait des enfants ! Comment a-t-elle pu se retrouver au beau milieu d'une fusillade ? Avec la police ?

— J'aimerais bien le savoir, dit doucement Claire.

Lily la contemplait de ses yeux tristes. À douze ans, cette enfant voyait son monde s'effondrer brutalement. Fini, TikTok et les copines et les fous rires à propos des garçons… Elle n'avait plus de maman, plus de maison, plus de sens à donner à sa vie. Une véritable tragédie.

Attends une minute.

— Kenny ? s'étonna Claire. Kenny Chen est ton père ?

— Lui-même. Kenny Chen, ce minable, ce bon à rien.

Claire avait appris tôt ce matin au Metro Hospital que Kenny Chen était décédé pendant qu'on l'opérait. Elle fit de son mieux pour ne pas laisser transparaître son choc et sa surprise.

— Il n'a rien d'un père, renchérit Lily. C'était l'ex-petit ami occasionnel de ma mère, c'est tout. Si ça n'avait tenu qu'à lui, il se serait débarrassé de moi.

Pour Lily, c'en était trop. Elle posa la tête entre ses bras sur la table et se mit à sangloter. La banquette était malheureusement trop étroite pour que Claire vienne s'asseoir à côté d'elle.

— Je suis désolée, Lily. Je suis vraiment navrée de ce qui t'arrive.

Elle tendit la main et pressa l'épaule tremblante de l'adolescente, et la laissa pleurer. Elle ne voulait pas lui révéler que Kenny Chen était mort et, pour tout dire, en ce moment même en route vers sa salle d'autopsie, recouvert d'un drap.

Au bout de quelques minutes, Lily cessa de pleurer, prit des serviettes dans le distributeur et se tamponna les yeux.

— Je suis désolée. Ça ne me ressemble pas du tout.

— Tu n'as pas à t'excuser. Es-tu en état de répondre à quelques

questions ?

— Je crois, oui.

Claire devina que Lily n'était pas d'humeur à répondre à ses questions, mais cela en valait la peine.

— Lily, Ted Swanson était-il le père de Tommy ?

— C'est ce qu'a dit maman, mais comment serait-ce possible ? Ted était en prison.

— Si je te pose la queston, c'est parce que, si le père de Tommy n'est pas Ted Swanson, on peut peut-être le retrouver pour qu'il exerce ses droits parentaux.

— Ça veut dire que Kenny a des droits sur moi ?

— Eh bien, s'il n'y a pas renoncé.

Mais Lily devina à l'expression de Claire ce qu'elle lui cachait.

— Il est mort ? Dites-moi qu'il est mort !

Claire hocha la tête. Lily éclata de rire.

— Vraiment. Il est mort ? Quand ?

— Sur la table d'opération, hier soir.

L'enfant se figea, absorbant sans doute la nouvelle. Puis elle reprit ses esprits.

— Docteur Washburn, je n'ai vu le père de Tommy que deux ou trois fois. En général, il venait après l'heure du coucher. Il était gentil mais, pour être honnête, je m'en fichais complètement. Maman était mariée à Ted !

Toutes deux quittèrent le restaurant ensemble. Nora Velshi les attendait dehors.

— Jim, dit Lily. Je crois que c'est le nom du père de Tommy.

— Merci, Lily.

— J'aimerais vous parler parfois. Si vous voulez bien…

— Bien sûr, répondit Claire.

Elle ouvrit les bras à la jeune fille, qui vint se blottir contre elle, et l'étreignit. Puis elle déposa un baiser sur le sommet de sa tête.

— Je suis de ton côté, Lily.

Claire serra l'enfant orpheline contre elle et pensa aux nombreuses petites filles, vivantes et mortes, qui avaient croisé son chemin. Même quand ces rencontres s'avéraient douloureuses, Claire savait que c'était une bénédiction.

82.

Le tribunal de première instance évoquait aux yeux de Yuki une gare routière tentaculaire. La salle était dix fois plus grande qu'une salle d'audience normale, et les douze rangées de longs bancs étaient occupées par une foule d'avocats, de clients, de familles de ces derniers, de témoins et d'enfants qui pleuraient, se battaient et grimpaient sur les gens ou rampaient par terre. Les voix, les cris et les toux s'entremêlaient. Les personnes rassemblées ici étaient tendues, et la tension montait d'un cran à chaque fois que les portes s'ouvraient, laissant entrer de plus en plus de monde.

Le juge Brookman exigea le silence, en vain. Il frappa si fort avec son marteau qu'il faillit le briser, mais il en avait vraiment assez.

Assise derrière Yuki, Lindsay murmura :

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Euh… Il fait son truc.

Le juge se leva, puis tendit le bras devant lui et désigna une femme assise six rangées derrière, accompagnée de trois petits enfants turbulents. Brookman lança avec un léger accent texan :

— Madame, oui, vous. Emmenez votre famille dehors immédiatement s'il vous plaît. Attendez dans le couloir.

— Mais, monsieur le juge, se rebella la femme, nous sommes ici pour…

— Dites au garde à la porte de vous prévenir lorsque votre affaire sera appelée.

Brookman fit ensuite un geste de la main vers la gauche et donna un ordre similaire à un couple et à leur progéniture agitée. Le juge continua à diriger la circulation dans la salle d'audience jusqu'à ce qu'il soit satisfait de l'ordre revenu.

Yuki était entourée de ses fidèles. Des personnes calmes et fortes. Rich et Cindy étaient assis à sa gauche, Brady à sa droite. Joe et Lindsay derrière elle. Yuki était vêtue de rouge ce matin-là. Un rouge

qui signifiait : *Attention ! Je ne plaisante pas !*

De l'autre côté de l'allée centrale, à mi-chemin d'un long banc, était assis Anthony Ruffo Sr., avocat spécialisé dans les dommages corporels, coincé entre son fils et ses deux acolytes. Ces derniers étaient sans doute complices de crimes graves, mais Yuki n'avait rien contre eux.

Ruffo Jr., c'était une autre histoire. De façon gratuite, ce jeune homme violent de vingt-six ans avait menacé Cindy avec une arme à feu. Il lui avait donné un coup de poing en pleine face, sa manière d'envoyer un message à Lindsay. Si Yuki était moitié aussi douée que Ruffo était mesquin, il serait en prison avant la fin de l'audience.

L'attention de Yuki fut attirée par l'huissier qui lisait le numéro de leur affaire.

Elle tapota l'épaule de Cindy et toutes deux se levèrent, se glissèrent le long de la troisième rangée et se postèrent devant le juge Brookman. Yuki savait que ce juge était intelligent, sérieux et décisif. Et, oui, excentrique. Elle l'aimait bien. Au milieu de l'allée, l'avocat Anthony Ruffo Sr. et son fils se marchèrent sur les pieds pour finir par prendre place l'un à côté de l'autre face au juge Brookman.

Le juge lut les chefs d'accusation contre Ruffo Jr. et lança :

— Madame Castellano, nous vous écoutons.

— J'ai beaucoup à dire, Votre Honneur.

— Nous sommes en première instance, madame Castellano. Vous savez comment cela se passe. Je lis les chefs d'accusation. Vous en résumez brièvement les raisons. Ensuite, je demande à l'accusé : « Que plaidez-vous ? »

— C'est compliqué, Votre Honneur.

Le juge Brookman versa l'eau d'une carafe dans un grand verre, le souleva et déclara :

— Je vous accorde le temps de terminer ce verre…

Il se mit à avaler l'eau à grandes lampées.

83.

Sonia Alvarez était seule devant les trois bureaux en U. Brady, Conklin et Boxer assistaient à l'audience au tribunal, mais Bobby Nussbaum, huissier à la retraite, avait obtenu d'un juge qu'il signe un mandat si bien que, depuis deux heures, Alvarez examinait la situation financière de Kim Wong Swanson.

Concentrée sur les documents sous ses yeux, elle faisait abstraction des sonneries de téléphone et des voix dans la salle de réunion. En deux heures, elle en avait appris plus sur Kim que sur sa propre sœur : son premier emploi comme assistante d'un avocat spécialisé dans l'immobilier, la naissance de ses deux enfants, son mariage en prison avec Swanson, et sa maison sans crédit ni hypothèque à San Rafael. Mais où était son testament ? Qui était son plus proche parent ? Kim avait-elle pris des dispositions en cas de décès ?

Le premier appel d'Alvarez fut pour Sam LoPriore, l'avocat qui avait embauché Kim Wong quinze ans plus tôt. C'était un coup de poker mais, quand il s'agissait de résoudre une affaire, Alvarez aurait pu passer joueuse professionnelle. Par chance, LoPriore répondit lui-même au téléphone. Bien sûr qu'il se souvenait de Kim ! Il était vraiment désolé d'apprendre son décès. Non, il ne connaissait pas le père de ses enfants mais, oui, elle avait rédigé un testament quelques années plus tôt. En réalité, Kim avait fait ce nouveau testament parce qu'un de ses amis avait acheté la maison où elle vivait jusqu'à… jusqu'à sa mort.

— Et le nom de cet ami ?

Alvarez retint son souffle. Si elle avait de la chance, elle était sur le point d'apprendre le nom d'un nouveau petit ami ou d'un membre de la famille de Kim. LoPriore ne savait rien de sa famille, mais il connaissait le nom de l'ami de Kim. Et Alvarez le connaissait aussi.

Quand l'avocat prononça le nom de l'ami, le propriétaire de la maison de Kim, ce fut un choc. Alvarez avait enregistré sa conversation avec LoPriore et elle reçut la transcription automatique

en quelques minutes. Elle aurait aimé que Conklin soit assis en face d'elle mais, quand Brady franchit la porte, elle éprouva un grand soulagement.

Alvarez se leva.

— Lieutenant. Nous avons un code 3 dans l'affaire Swanson.

Brady s'assit dans le fauteuil de Boxer et Alvarez lui rapporta ce qu'elle venait d'apprendre.

— Je le sens, lieutenant. On tient une piste.

— Conklin et Boxer sont en route, répondit Brady. Mets-les au courant rapidement et emmène Conklin lorsque tu iras chercher ce type. Appelle-moi quand il sera en garde à vue. Et assure-toi que Conklin soit présent lors de l'interrogatoire. C'est du bon boulot, Alvarez.

84.

Alvarez trouva du premier coup la ruelle cachée près de Columbus, et une place de parking se libéra non loin du bar. Conklin lui donna une tape dans la main et tous deux sortirent de la voiture de police pour entrer dans le North Beach on the Rocks.

C'était l'heure du déjeuner. Une douzaine de personnes étaient assises au bar et une foule bruyante et joyeuse de clients occupait les tables.

Aujourd'hui, la serveuse était une blonde aux yeux bleus en débardeur et jean, les bras tatoués de vignes fleuries. Elle reconnut les deux policiers et leur lança :

— Il est dans son bureau. Allez-y.

Conklin suivit Alvarez à travers le bar sombre, passa devant les sirènes et emprunta le couloir jusqu'à la porte avec la mention privé à la peinture bleue.

Alvarez frappa et entendit les pieds d'une chaise crisser par terre, puis des pas lourds, et la poignée de la porte tourna. Apparut alors la silhouette imposante de Jimmy Ransom.

— Oui ?

— On aimerait vous parler une minute, monsieur Ransom.

— Jimmy, dit-il en reculant pour les inviter à entrer.

Alvarez et Conklin prirent place dans les fauteuils en face du bureau de Ransom, refusèrent son offre de rafraîchissements et attendirent un moment avant de l'interroger. Mais Ransom prit la parole le premier.

— J'allais justement vous appeler. C'est bizarre. Je n'arrive pas à

joindre Kim.

Alvarez hocha la tête.

— Quand vous nous avez appelés il y a quatre jours…

— J'avais raison, n'est-ce pas ? Ted a été assassiné ?

— En fait, non, répondit Conklin. On n'a aucune preuve d'un acte criminel. Mais on est allés voir Kim.

— J'ai une triste nouvelle à vous annoncer, monsieur Ransom, enchaîna Alvarez. Vous avez sans doute entendu parler d'une altercation policière à Bayview.

Ransom s'était mis à ranger son bureau d'un air distrait. Il jeta une bouteille vide à la poubelle, et Alvarez attendit qu'il lui prête attention. Quand il releva les yeux, elle déclara :

— Je suis désolée d'avoir à vous apprendre que Kim a été impliquée dans cette altercation et… je ne sais pas comment vous l'annoncer…

Ransom pâlit.

— Elle est morte ?

— Elle est décédée dans l'ambulance.

Ransom leva la voix.

— Non, non, non. Ce n'est pas possible ! Kim est mère au foyer. Pourquoi serait-elle… ? Non. C'est sûrement une femme qui lui ressemble.

— Lily l'a formellement identifiée.

Le visage de Ransom se déforma sous le coup de l'émotion. Des larmes jaillirent de ses yeux.

— Pauvre petite. Comment ça a pu arriver…

— Jimmy, l'interrompit Alvarez. Quand vous nous avez dit que Kim avait épousé Ted Swanson, vous avez omis un détail d'importance.

Ransom tourna un regard vague dans la direction d'Alvarez, comme s'il ne se souvenait pas de ce qu'il avait dit – ou omis de dire.

Alvarez sortit son téléphone et ouvrit la galerie de photos. Elle fit défiler l'écran et, après de longues secondes, trouva ce qu'elle cherchait.

— Vous reconnaissez cet enfant ?

Ransom prit le téléphone, regarda la photographie, puis le serra dans ses paumes.

— Tommy. C'est mon fils. Je vous en prie, ne me dites pas qu'il lui est arrivé quelque chose aussi.

Alvarez lui répondit que son fils allait bien et qu'il avait été pris en

charge par les services de protection de l'enfance, comme Lily.

— Jimmy, je vais être franche avec vous. Je ne comprends pas l'arrangement que vous aviez avec Kim, mais voici ce qu'il en est. Le temps presse. Lily et Tommy vont être placés en famille d'accueil d'ici la fin de la journée.

— Dites-moi. Que puis-je faire pour Tommy ?

— Dans peu de temps, il sera dans le système pour les seize prochaines années, répondit Alvarez. Mais si vous nous aidez, on vous aidera à trouver une solution. Si vous êtes son père biologique, que votre ADN correspond, que vous n'avez pas de casier judiciaire et que vous êtes solvable, je pense que nous pouvons renverser la situation.

— Dites-moi ce que je dois faire.

— Venez avec nous au poste. Dites-nous tout ce que vous savez sur Swanson, sur ses activités en prison. En faisant ça, vous rendrez service à la police de San Francisco, et vous aurez de bonnes chances de récupérer votre fils.

85.

Derrière le miroir sans tain de la salle d'interrogatoire, Brady et moi regardions Alvarez et Conklin, assis face à Ransom. Ransom était en larmes et essayait de se ressaisir. Il avait des mouchoirs. De l'eau. Il demanda si des dispositions avaient été prises pour les funérailles de Kim. Avait-il besoin d'un avocat ? Il sanglota de nouveau, pour Kim.

— Jimmy, dit Conklin, vous n'êtes pas en état d'arrestation. Mais il est plus de 16 heures, et les services sociaux ferment à 17 heures.

— Que voulez-vous ? Qu'attendez-vous de moi ?

— Nous pensons que Ted Swanson menait des activités importantes et lucratives, même en prison. Dites-nous ce que vous savez.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Des policiers ont été tués. Plusieurs d'entre eux connaissaient Ted. Ils ont été éliminés pour avoir trop parlé. Nous pensons que Ted était impliqué, mais il n'était peut-être qu'un intermédiaire. Maintenant, Ted est mort. Chen est mort. Et Kim aussi. Vous étiez proche de ces personnes qui ont connu une mort violente au cours de la semaine passée. Vous sentez-vous en sécurité ? Comment allez-vous protéger votre fils ?

Ransom parcourut la petite pièce du regard. Il regarda la caméra, le miroir, les gens derrière. Puis il se tourna vers Conklin et Alvarez.

— Je ne suis pas au courant de ce plan machiavélique. J'aimais Kim. Mais elle ne m'aimait pas. Elle aimait Ted. Je ne comprends pas ce qui la liait à Chen. Je ne voulais pas le savoir. Je m'en foutais. Chen est mort. Bon débarras ! Mais pourquoi avoir entraîné Kim avec lui ?

— Kim était armée. C'est elle qui a tiré. Avec le pistolet de Ted. Ses empreintes étaient sur l'arme. Il y avait des douilles partout dans la rue et dans la voiture des policiers.

— Oh, mon Dieu. Oh, mon Dieu. Ça ne lui ressemble pas du tout.

Conklin attendit un instant, puis prit la parole à son tour.

— Vous alliez rendre visite à Swanson tous les mois.

— Il me payait pour que je garde un œil sur Kim et Lily. Pour que je m'assure qu'elles ne manquaient de rien. Il m'a envoyé de l'argent pour acheter la maison, vous pouvez vérifier. Un gardien me donnait les messages de Ted et je les transmettais à Kim.

— Des messages ? s'étonna Alvarez. Quel genre de messages ?

Jimmy ne répondit pas. Il cligna des yeux.

— Vous les avez lus, n'est-ce pas ? Allez, Jimmy.

— Certains étaient personnels. D'autres n'avaient aucun sens. Des chiffres et des mots qui ressemblaient à un code. Je recachetais chaque fois l'enveloppe et je la donnais à Kim. Écoutez, ça ne me regardait pas. L'argent arrivait sur mon compte courant. Assez pour nous tous. Je payais les assurances, les honoraires des médecins, les impôts…

Alvarez lui coupa la parole.

— Le garde qui faisait passer les messages, Jimmy, laissez-moi deviner : c'était Arthur Guthrie ?

— Il a parlé ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il est mort. Son corps a été retrouvé sur le ferry de Larkspur.

— Bon sang ! Je n'en savais rien.

— Et les contrats, Jimmy ? Swanson vous a-t-il demandé de liquider quelqu'un ?

— Non. Vous avez perdu la tête ? Quand vous avez bossé avec un gars pendant cinq ans, vous savez à qui vous avez affaire. Il ne m'aurait jamais demandé une chose pareille et je ne l'aurais jamais faite. Jamais.

— Avez-vous demandé à Kim de décoder les messages ? interrogea Conklin.

— Je travaillais pour Ted. Kim élevait mon fils unique… D'accord. Je lui ai posé la question une fois. Elle m'a regardé comme si je plaisantais. Du genre : « Sois un peu sérieux. »

Longue pause de Ransom.

— Un jour, je l'ai suivie. C'était il y a environ un mois. Écoutez, je

coopère. Vous ne devriez pas passer un coup de fil ? Stopper le dispositif de placement ?

— On y arrive, Jimmy. Vous disiez que vous aviez suivi Kim un jour.

— Elle avait les enfants avec elle. Elle a quitté l'autoroute pour aller dans un relais routier juste à la sortie d'Upton, le Round Two. Une autre voiture est arrivée sur le parking depuis la direction opposée et s'est approchée d'elle. Je me suis garé à bonne distance, mais j'ai pu entrevoir le conducteur.

— Qui était-ce, Jimmy ?

— Si je vous le dis, je suis mort. Rien que d'être ici, je suis sûrement mort. (Il regarda la vitre sans tain et pointa un doigt vers nous.) Vous m'entendez ? Si je parle, je suis mort !

— Jimmy. Il est 16 h 50. Si vous parlez maintenant, vous serez protégé. Sinon, vous êtes libre de partir.

Conklin se leva et ouvrit la porte.

— Attendez.

86.

Brady entra dans la salle d'interrogatoire numéro 2, et prit place sur la chaise à côté d'Alvarez, en face de Ransom. Après s'être présenté, il prit la parole.

— Si je comprends bien, Ted Swanson vous transmettait des enveloppes scellées par l'intermédiaire du gardien de prison Arthur Guthrie, et vous les remettiez à Kim Swanson.

Ransom poussa un soupir.

— Je ne pensais pas que c'était un crime.

Brady pianota sur la table avant de reprendre :

— Un jour, vous avez suivi Kim jusqu'à un relais routier du côté d'Upton. Une voiture s'est arrêtée à côté de celle de Kim, qui a parlé au conducteur par la vitre. Et vous avez reconnu cette personne.

— Oui. C'est exact.

— Kim lui a-t-elle donné une enveloppe ? demanda Brady.

— Je ne peux pas l'affirmer, mais je pense que oui. La rencontre a été brève. Une minute tout au plus.

— Quelle était la marque de la voiture ?

— Peut-être une Mercedes, mais je n'ai pu la voir que quelques secondes avant que la voiture de Kim me bouche la vue. Je ne pourrais pas la reconnaître parmi d'autres.

— On vous a vu ?

— S'il m'avait vu, je serais six pieds sous terre. Cet homme a des yeux partout. Il pourrait me buter en un claquement de doigts. Et

qu'adviendrait-il de Tommy ?

— Vous avez relevé le numéro de sa plaque ?

— Non.

— Swanson versait tous les mois une somme d'argent sur votre compte. Une sorte de pension alimentaire.

— Oui, c'était un virement automatique. Le nom de Ted ne figurait nulle part.

— Qui était l'émetteur ?

— La Banco de México.

— Et le montant ?

— Quatre mille dollars.

— Donc, vous receviez quarante-huit mille dollars par an pour Kim, la pension alimentaire et le crédit de la maison, qui est à votre nom.

— C'est exact.

— Et vous étiez payé pour services rendus : les messages passaient de Ted à Guthrie, puis à vous, puis à Kim, et enfin à ce type du relais routier.

Ransom avait l'air embarrassé. Il hocha la tête.

— À votre avis, l'homme du relais routier est le boss ?

— Je dirais que oui, mais je n'en suis pas sûr.

— D'accord. Comment s'appelle-t-il ?

— Je veux la protection de la police. Pour Tommy et moi, et pour Lily aussi. Hors de la ville. Hors de l'État. J'en ai besoin tout de suite. Passez les appels nécessaires et je vous donnerai son nom quand on sera tous les trois à l'aéroport.

— Ça va prendre un peu de temps. Un juge va devoir se prononcer sur votre paternité, votre aptitude à élever votre fils, ainsi que sa demi-sœur.

— Je suis un homme mort, marmonna Ransom.

— Voici ce que je vous propose. Vous partez d'ici dans une voiture blindée. On vous installe dans un motel et on fait garder votre chambre. Demain, on vous emmène dans une salle d'audience à huis clos, avec un service de sécurité digne de la reine d'Angleterre.

— Et les enfants ? demanda Ransom.

— Ils auront une petite chambre et un salon aux services de protection de l'enfance, expliqua Alvarez. Ils disposeront d'une télévision et d'un lit à barreaux, avec des voitures de patrouille en faction à l'extérieur et des agents à l'intérieur, jusqu'à ce qu'on règle

cette affaire. D'une manière ou d'une autre.

— D'un côté, je déménage quelque part avec les enfants. De l'autre, je retourne dans mon bar et mes enfants sont placés en famille d'accueil.

— Si j'étais vous, dit Brady, je choisirais le plan A. Donnez-nous son nom. Ainsi que la clé de votre maison et votre adresse, et on ira vous chercher quelques affaires.

— Je vois déjà la balle dans ma tête, dit Ransom en se tapant le front. Je vous aurai prévenu.

Brady se tourna vers le miroir sans tain et lança :

— Coupez les caméras et le son dans la salle d'observation.

J'obéis et, à travers la vitre, je vis Brady prendre un calepin et un crayon gras rouge dans le seul tiroir de la table d'interrogatoire.

Ransom sortit un trousseau de clés. Il nota sans doute d'abord son adresse, puis une courte liste d'effets personnels. Après quoi, il rendit le calepin à Brady.

Le lieutenant parcourut la liste, puis parla à Ransom, peut-être une phrase du genre « je veux son nom maintenant ».

Ransom prit le crayon gras de Brady, écrivit deux mots, ferma le calepin, et posa le crayon dessus. Brady se leva, se pencha et serra la main de Ransom. Puis il ouvrit la porte et je l'entendis dire :

— Restez là pour l'instant, Jimmy. J'ai des détails à régler. Vous devriez vous faire porter pâle pour que vos employés n'appellent pas la police. Conklin, tiens compagnie à M. Ransom.

Puis, après avoir quitté la salle d'interrogatoire et ouvert la porte de la salle d'observation, il lança :

— Boxer, dans mon bureau. On a des coups de fil à passer.

87.

Les filles – Claire, Yuki, Cindy et moi – étions assises côte à côte dans notre box au Susie's Café. Richie était là pour Cindy, en bout de table, où il était sans cesse bousculé par les clients et les serveurs. Il ne le prenait pas mal.

Yuki avait commandé un pichet de margarita pour tout le monde et, même si ce n'était pas mon cocktail préféré, c'était le sien et elle l'avait bien mérité. Claire commanda un thé et Rich une bière pression. Cindy et moi choisîmes la margarita et elle se mit à siroter la sienne avec une paille. Lorraine nous apporta des paniers de chips de maïs et des bols en pierre de lave remplis de guacamole. Tout était parfait pour un apéritif.

Un verre plus tard, les rires résonnaient à notre table. À l'exception de Claire, nous avions tous suivi le tour de force de Yuki au tribunal.

Je pris un accent texan pour gronder :

— Nous vous écoutons, madame Castellano, et je fis rire tout le monde avec mon imitation du juge Brookman. Je vous accorde le temps de terminer ce verre.

Je posai le mien avec brusquerie.

Yuki éclata de rire, tout comme Claire, qui n'avait pas assisté à la scène.

— Le juge a posé son verre, raconta Yuki, puis a regardé attentivement le visage tuméfié de Cindy et la main bandée du prévenu… Eh bien, il n'a pas eu d'autre choix que de m'écouter. Je n'ai pas attendu sa permission ou son absolution. J'ai tout déballé au juge en une minute, l'agression brutale et gratuite d'Anthony Ruffo sur Cindy. Le père de Ruffo a voulu intervenir, mais Brookman l'a fait taire : « Laissez-la parler. » Et j'ai conclu en disant : « Votre Honneur, nous exigeons que l'accusé soit placé en détention provisoire jusqu'au procès. » Et où est Anthony Ruffo maintenant ? En prison, où il risque de croupir entre une et cinq années !

Cindy prit Yuki dans ses bras et déclara d'une voix tremblante :

— Mon héroïne.

Claire leva sa tasse de thé.

— À Yuki !

Yuki trinqua avec nous et accepta une salve d'applaudissements avant de me donner le bâton de la parole – en fait un gressin.

— À ton tour, Linds.

Je ne savais pas comment raconter mon après-midi avec Jimmy Ransom, aussi passai-je le relais à Claire, quand je crus avoir une hallucination.

Joe venait d'entrer et s'approchait de notre table.

— Désolé tout le monde, mais Clapper a besoin de Lindsay et Rich. Cellule de crise.

— Maintenant ?

— Ça te dérange de raccompagner Cindy ? demanda Rich à Claire.

— Pas du tout.

Je glissai plusieurs billets pliés sous le pichet de margarita vide, mais Yuki me rendit mon argent et fit le signe universel pour « l'addition, s'il vous plaît ! ».

Rich et moi suivîmes Joe dans la rue, impatients de savoir de quoi il retournait.

— Alors ? Qu'est-ce qui se passe ?

88.

Clapper fit une pause pendant que Joe, Rich et moi prenions place le long de la paroi vitrée de son bureau.

— Bien. Nous allons commencer.

Une fois tout le monde installé, il s'adressa aux sept membres de l'unité anti-armes illégales.

— Un autre policier a été assassiné. Le sergent Royce Bleecker, de la police de San Diego.

Le tableau blanc était toujours à la même place que lors de notre dernière réunion, trois jours plus tôt. Sur la gauche, la chronologie des meurtres. Sur la droite, quatre photos d'identité agrandies nous fixaient du regard. Sous les portraits, des photos prises à la morgue montraient trois des hommes décédés, les lèvres agrafées.

Clapper ajouta la photo de Royce Bleecker à cette collection macabre et, en dessous, les photos prises par le médecin légiste. Lèvres agrafées, impact de balle dans le front, et les mots *Tu parles, t'es mort* écrits au marqueur sur son cou.

Notre chef reprit la parole.

— Le sergent Bleecker vivait à San Diego, et son chef, Lawrence Milton, le connaissait bien, tout comme ses amis et ses ennemis. Bleecker avait plus d'amis que d'ennemis.

« Le chef Milton a entendu des rumeurs à propos d'une importante cargaison d'armes et de drogue qui allait passer par des tunnels transfrontaliers pour arriver à San Diego. Et nous avons tous vu des photos de ces tunnels, dont le diamètre varie entre neuf mètres et celui d'un trou de souris avec des poutres de soutènement d'à peine un mètre. La police de San Diego a fouillé la maison et le garage de Bleecker. Ils ont trouvé des armes militaires. Une tonne.

Il montra d'autres photos de M4, de kalachnikovs et d'armes automatiques de tous types avant de poursuivre son exposé.

— La petite amie de Bleecker a été interrogée. Elle affirme ne rien

savoir de cette opération, mais elle s'est montrée coopérative. Les enquêteurs chargés de l'affaire lui ont donné le portable de Bleecker. Elle avait son mot de passe et, sous la pression des interrogateurs, elle a fini par leur montrer une page de texte. Ça ressemble à un code qui pourrait contenir la date et l'heure de départ du convoi d'armes de contrebande. Mais on n'a pas pu vérifier cette information.

— Chef, quel est le plan ? demanda Alvarez.

— Gardez vos téléphones chargés et soyez prêts à intervenir.

Après que Clapper eut levé la séance, je restai avec Joe et Mike Wallenger.

— Charlie, dit Joe, le FBI devrait être mis dans la boucle.

— D'accord avec toi. Je vais appeler Steinmetz tout de suite.

— Vous avez le nom du boss ?

— On pense que oui.

— Le FBI ne devrait-il pas lui mettre la main dessus ?

— Pas encore, Molinari, répondit Clapper. Mais bientôt.

89.

Clapper appela Steinmetz, chef de division au FBI.

— Craig, c'est Charlie Clapper. On a un problème et une idée pour le résoudre. Je suis garé en bas. Vous pouvez descendre ?

— Quelle voiture ?

— Une Audi grise. Je suis seul.

— J'arrive.

Steinmetz laissa un message à la salle de contrôle pour indiquer où il allait et avec qui. Il activa l'enregistreur de sa montre, puis quitta son bureau et prit l'ascenseur pour gagner la Golden Gate Avenue. Il jeta un coup d'œil dans l'Audi et vit Charlie Clapper au volant. La portière s'ouvrit et Steinmetz monta.

— Comment ça va, Charlie ?

— Chaque jour, le monde ressemble un peu plus à un Marvel, répondit Clapper avant d'ajouter : Tu sais, Craig, j'ai la même montre que toi.

Il la montra à Steinmetz, qui sourit et ôta la sienne. Clapper fit de même et lança :

— J'ai un sac de sport à l'arrière.

Steinmetz se pencha derrière lui, saisit le sac de sport et glissa sa montre et son téléphone dedans. Clapper l'imita et recouvrit les appareils électroniques d'une serviette.

— Je n'ai pas bougé de la journée. Allons faire un tour, dit Steinmetz.

Clapper verrouilla la voiture et activa l'alarme. Le quartier était malfamé, mais il faisait encore jour, et les deux hommes étaient armés. Ils prirent la direction du nord.

— Est-ce que c'est à propos du convoi de drogue et d'armes qui va avoir lieu ?

— Oui, répondit Clapper. On dirait qu'on se rapproche.

— Vous avez identifié la tête du serpent ?

— J'ai mon idée, mais aucune preuve.

— J'écoute, dit Steinmetz.

— C'est tout ce que j'ai. Un témoin nous a donné des informations. Mais l'intermédiaire est morte.

— Que proposez-vous ?

— J'aimerais arrêter le suspect, obtenir des aveux sur le prochain transport de marchandises de contrebande et sur les meurtres, mais les témoins morts ne parlent pas. On a tout de même des pistes intéressantes.

— Vous voulez qu'on intervienne ?

— Pas encore. Si on va trop vite, l'accord tombera à l'eau.

— Alors quoi ?

— Notre homme est sous surveillance. On continue à faire pression sur les informateurs et les policiers pour obtenir des informations. J'espère que vos hommes pourront décoder ce qu'on a trouvé dans le téléphone d'un policier assassiné.

— Le policier de *Tu parles, t'es mort* ?

— Oui, répondit Clapper. Il était à San Diego : c'était peut-être le dernier maillon de la chaîne. Il est possible que la tête pensante soit en train de faire disparaître tous les témoins. Cette page de texte cryptée contient peut-être l'heure, le lieu et l'endroit du prochain convoi.

— C'est comme faire tenir une pile d'assiettes en équilibre au bout d'un cure-dent.

— Je sais. Je sais, mais en supposant qu'on ait raison, toute la police de San Diego travaille main dans la main avec le SFPD. Le Bureau devrait quand même participer à l'opération et procéder aux arrestations.

— D'accord.

— Je veux bien Molinari et Wallenger.

— Ils sont à vous. D'autres agents peuvent être mis à disposition si nécessaire.

— Merci, dit Clapper. Et j'ai besoin d'une autre faveur. Il va falloir qu'on place plusieurs personnes sous protection de témoins d'ici la fin de la journée de demain.

— Je vais devoir tirer quelques ficelles, mais c'est faisable. Ça vous coûtera sûrement un dîner.

— Merci, Craig. Dites-moi où vous voulez aller. J'ai le téléphone du flic décédé dans ma voiture.

Clapper jeta quelques pièces dans la tasse d'un mendiant tandis que les deux hommes regagnaient le bâtiment du FBI.

90.

Cindy s'était réveillée peu après 5 heures et ne parvenait pas à se rendormir. Elle avait des fragments de rêve en tête, la sensation de mains autour de son cou… qui la serraient.

C'était à cause du livre. Elle faisait des recherches et retranscrivait les paroles d'un tueur en série qui avait bel et bien existé. Cet homme et son histoire l'obsédaient jusque dans son sommeil.

Elle sortit du lit sans bruit, enfila son peignoir en coton rose et se rendit dans la cuisine. Elle feuilleta une boîte contenant différents sachets de thé et fit son choix. Une fois le thé infusé, Cindy le fit refroidir un moment au congélateur, puis le versa dans un grand gobelet avec des glaçons.

L'appartement ne comptait que trois pièces. Dans l'une d'elles, Rich dormait profondément, étendu de tout son long sur le lit. Le salon était sombre, la lumière du petit matin ne filtrait pas encore à travers les stores de la fenêtre sur rue. Cindy alluma la lampe de chevet, son ordinateur portable, et enfin son scanner – pour se connecter à la ville qui s'éveillait.

Elle s'assit à sa table et écouta le scanner de police, qui grésillait gaiement. Des radios de voiture communiquaient des codes et des adresses. Le central envoya des véhicules sur le lieu d'un cambriolage. Un vagabond ou un ivrogne qui dormait sous un camion de livraison avait été blessé et une ambulance était nécessaire. Une voiture de patrouille était réclamée pour un cas de violence conjugale rue Haight. Une autre se précipitait vers un accident de la circulation à Union Square.

Cindy toucha son visage du bout des doigts pour évaluer l'intensité de sa douleur. Elle baissa le volume de la radio, puis ouvrit sa boîte mail et supprima les spams et les publicités qui avaient envahi sa messagerie pendant la nuit.

Il était maintenant 5 h 35. Elle but une gorgée de thé, songea à des œufs au bacon et regarda la rue obscure par la fenêtre en se

demandant si elle n'allait pas se recoucher et se blottir contre Richie sans le réveiller.

Mais une alarme silencieuse s'était déclenchée dans sa tête.

Elle avait un livre à écrire et c'était le moment idéal. Ouvrant le fichier intitulé « Les derniers mots de Burke », Cindy se concentra pour se mettre dans l'état d'esprit d'un tueur en série. Elle relut l'introduction du livre qu'elle espérait terminer prochainement.

Voici ce qu'elle avait écrit quelques mois auparavant :

En tant que journaliste spécialisée dans les affaires criminelles pour le San Francisco Chronicle, *j'ai couvert plusieurs meurtres qui semblaient être l'œuvre d'un tueur en série. Cet homme avait un penchant pour les jeunes femmes. S'il existe une catégorie de tueurs en série qui s'attaquent aux jeunes femmes, cet inconnu en est l'archétype. J'ai suivi cinq de ses meurtres dans le* Chronicle, *et tous m'ont profondément choquée. Les victimes auraient pu être mes cousines ou mes sœurs. Elles étaient jeunes, minces, et me ressemblaient plus que je ne voulais bien le reconnaître. D'innocentes victimes.*

Grâce à mon enquête, je comptais découvrir comment elles avaient croisé le chemin de leur meurtrier. Je voulais raconter l'histoire de ce tueur professionnel pour alerter les autres proies potentielles. Et me protéger. Quand le tueur a enfin été identifié, il a tout nié en bloc et s'est suicidé.

Sauf qu'il n'était pas le tueur.

Le vrai meurtrier était toujours en liberté.

Pendant que j'enquêtais sur ce prédateur, ce dernier avait les yeux rivés sur moi. Mais il poursuivait un but différent. Il ne cherchait pas une proie. Il cherchait une biographe.

Il avait lu mes articles et les avait archivés. Lorsqu'il a été arrêté par les femmes et les hommes courageux des services de police de San Francisco, de Las Vegas, et du FBI, il nous a tous stupéfiés. Moi la première.

Il m'a dit qu'il était le plus grand tueur de tous les temps et, pour le prouver, il m'a fourni d'épais dossiers. Il m'a donné la clé de son coffre à souvenirs, qui contenait des albums de photographies et des cartes indiquant l'emplacement des tombes de ses victimes. Au fil du temps, il m'a également accordé des interviews téléphoniques, ainsi qu'une entrevue en personne par mois, de derrière les barreaux. Il m'a laissé à la fois un cadeau et une lourde responsabilité : raconter son histoire.

J'espère que les mots de ce tueur serviront d'avertissement : des hommes comme Evan Burke marchent dans nos rues, fréquentent nos écoles, nos fêtes et nos stades, et nous ne le savons pas.

Les cent trois victimes de Burke n'ont jamais soupçonné qu'il serait la dernière personne qu'elles verraient, toucheraient, entendraient ou embrasseraient.

Cindy corrigea quelques fautes de frappe, enregistra le fichier, puis cliqua sur son fil d'actualité. Le titre principal venait d'apparaître : « Des armes automatiques confisquées dans un parking à Los Angeles. »

Et ce n'était pas tout. Vers minuit, une voiture avait percuté une camionnette garée près de Fisherman's Wharf. Le propriétaire de la camionnette avait été interpellé et, dès leur arrivée, les policiers avaient ouvert les portières cabossées du véhicule pour voir s'il y avait des blessés à l'intérieur. À la place, ils avaient trouvé une cache d'armes à feu automatiques.

Cindy ouvrit un nouveau dossier pour les actualités sur les armes à feu, puis consulta les titres des autres villes : Portland, Kansas City, Chicago, New York.

Partout, des gros titres sur des saisies d'armes illégales lui sautèrent aux yeux. Que se passait-il ?

Son visage tuméfié l'avait-il à ce point coupée du monde qu'elle avait perdu le fil ? Était-ce un hasard que ces armes clandestines soient découvertes dans plusieurs grandes villes en même temps ? Ou s'agissait-il d'une opération coordonnée ? Voilà que tout le pays était inondé d'armes à feu !

Il était presque 6 heures du matin.

Elle retourna dans la chambre et réveilla Richie.

91.

Notre équipe de choc s'était à nouveau réunie dans le bureau de Clapper à la dernière minute. Il était 7 h 45 et, techniquement, j'étais en retard, mais comme j'avais été la dernière à quitter le bureau la veille à 1 heure du matin, je m'accordais des circonstances atténuantes.

Conklin était debout et lisait les gros titres à haute voix.

— « La police découvre une cache d'armes militaires dans le coffre d'une voiture. » « Un élève de CM2 apporte une kalachnikov à l'école. » « Le service des parcs municipaux trouve des armes automatiques dans un hangar. » Cindy a trouvé une douzaine d'autres articles comme ceux-ci, tous datés des trois derniers jours.

Rich s'assit à côté de moi.

— Qu'en pensez-vous ? lança Clapper. Quelqu'un a une idée ?

— Bayview, c'était il y a trois jours, dis-je. Il se peut que pendant qu'on était là-bas, le trafic d'armes ait eu lieu ailleurs.

— Ce serait le pire scénario, dit Clapper. La fête aurait continué sans nous.

— Ou peut-être que ces armes qui apparaissent toutes en même temps, à des centaines de kilomètres de là, sont une feinte pour nous mettre sur une fausse piste.

— Les deux sont possibles, approuva Clapper.

Il chargea deux équipes d'appeler les services de police des villes en question pour obtenir des informations. Puis il se planta devant le tableau blanc. Il fixa les visages des hommes morts, aux yeux vides

d'expression.

Je pouvais lire dans ses pensées. Nous étions dans une impasse, et ce n'était pas faute d'avoir mobilisé toute notre énergie. Tous les policiers de la région de la baie enquêtaient sur ces homicides. Les familles, les amis, les voisins et les collègues des défunts nous avaient donné tout ce qu'ils avaient, et nous avions épuisé nos ressources humaines à suivre des voies sans issue.

Et le pire était encore à venir.

— Et si on faisait courir le bruit que la transaction a bien eu lieu ? proposa soudain Alvarez. Qu'on a acheté la marchandise ?

— J'aime cette idée, renchérit Chi. On a raté le coche. Comme personne ne nous surveille, on continue à travailler sur cette affaire comme avant.

— Et cette fois, sans les conseils de Kenny Chen, ajouta Conklin.

S'il voulait nous faire rire, c'était réussi. Brady et moi échangeâmes un regard. Je ressentais encore les effets de la violente confrontation à Bayview. J'avais tiré plusieurs coups de feu et percuté de plein fouet un autre véhicule. Plusieurs personnes avaient perdu la vie.

— On n'en a pas terminé avec eux, dit Clapper, et on n'est pas du genre à abandonner. Restez vigilants. Ne dormez que d'un œil.

Un chœur de « bien sûr » et de « oui, chef ! » s'éleva, pourtant j'étais abattue. Je me demandais ce que nous avions pu oublier, négliger, laisser passer. Qui se cachait derrière ce trafic d'armes monstrueux ? Allions-nous résoudre ces affaires d'homicides qui étaient au point mort et risquaient de s'enliser ?

92.

Katie leva les yeux de son bureau quand Clapper revint des toilettes.

— J'ai le chef de division Steinmetz en attente.

— Merci.

Il se pencha vers elle et prit l'appel sur sa console. Steinmetz et lui échangèrent quelques mots.

— Bien sûr, Craig. Je serai là à 10 heures.

À 9 h 50, Clapper garait sa voiture sur Eddy Street, à deux pâtés de maisons des bureaux du FBI. Steinmetz avait des nouvelles et Clapper était optimiste.

L'année précédente, à la même époque, il était responsable de deux cents techniciens de laboratoire et experts médico-légaux, jouait un rôle actif dans les enquêtes quand c'était nécessaire et qu'il en avait le temps, mais toujours à une distance confortable. Il était légiste. Les policiers étaient affectés directement aux affaires.

Désormais, ces policiers lui rendaient des comptes.

Il dormait moins, assumait quatre fois plus de responsabilités et n'avait personne avec qui partager ses angoisses. Il aimait travailler avec Steinmetz. Plus que cela. Steinmetz lui donnait de l'espoir.

Le chef de section du FBI, un homme corpulent au visage rond, ouvrit la portière et monta à bord. Il lui adressa un grand sourire.

— Qu'est-ce qui vous fait rire, Craig ?

— Je me demande qui va le dire en premier.

— C'est vous.

— Il faut qu'on arrête de se voir comme ça.

Ils rirent tous les deux. Et voilà. Steinmetz lui donnait de l'espoir.

— Je vous écoute, dit Clapper.

Steinmetz fouilla dans la poche intérieure de sa veste et en sortit une feuille de papier pliée en trois.

— Voici le mot qu'on a récupéré dans le téléphone de Royce Bleecker. C'est mieux que rien. Je vous le laisse. Je l'ai mémorisé.

Clapper déplia le papier et remarqua qu'il était couvert d'inscriptions qui lui firent penser à des hiéroglyphes. À mesure qu'il étudiait la page, les rangées de lettres et de chiffres qui occupaient tout l'espace se transformèrent en mots abrégés. C'était un puzzle, pas le rapport qu'il espérait.

— Vous avez un décodeur ?

— Pas sur moi. C'est en partie alphanumérique, en partie crypté. Les truands ont utilisé un livre de référence pour cette merde, et on ne sait pas lequel. Mais c'est tout de même relativement primitif. Cette partie, en bas, se rapporte au « tunnel ».

— Le tunnel transfrontalier.

Steinmetz acquiesça.

— C'est ce que je pensais, mais lequel ? On dirait que leur choix n'était pas encore arrêté quand Bleecker a été abattu. Mais ce rapport contient tout de même une bonne nouvelle, Charlie.

— Je suis impatient de l'entendre.

— Ici. La date de l'opération a vraisemblablement été fixée. Demain, la drogue partira de Tijuana. Sauf imprévus, les renseignements de la division de San Diego ont identifié les deux localisations les plus plausibles à Otay Mesa. Et là. Les chiffres indiquent l'heure prévue pour le départ de la drogue de Tijuana : 21 heures. Elle devrait arriver à destination environ une demi-heure plus tard. Étant donné les millions qui sont en jeu, j'imagine que les horaires seront respectés. Les camions, sûrement déjà chargés d'armes, devraient arriver à l'un de ces deux endroits pour récupérer la drogue. Nos agents seront en position et sous couverture à la tombée de la nuit, disons vers 18 heures, et se prépareront à attendre toute la nuit si nécessaire.

— Ça me semble bien, dit Clapper.

— Oh, ces deux numéros pourraient être des initiales. Juste là.

Steinmetz prit le papier des mains de Clapper et entoura les deux petites séries de chiffres avec son stylo.

— Est-ce que 6-2 signifie quelque chose pour vous ?

Clapper examina ce code presque enfantin, puis dit :

— Je pense que la sixième lettre de l'alphabet est F. La deuxième est B.

— Vous avez raison. FB.

Clapper pensa à James Ransom, le barman de North Beach qui avait vu la femme de Swanson transmettre des messages au chef de l'ATF, Fred Braun, dans un relais routier sur une portion d'autoroute perdue. Braun, ce salaud. Il avait trahi son agence. Il les avait tous trahis, et maintenant on retrouvait ses initiales dans le téléphone d'un homme assassiné.

Clapper et Steinmetz discutèrent encore un moment. Steinmetz indiqua que Ransom et les deux enfants avaient été relogés avec succès. Et dix agents avaient été affectés à Wallenger pour aider la division du FBI de San Diego dans le cadre de l'opération « tunnel fandango ».

— Merci, Craig. Je prendrai une entrecôte accompagnée d'oignons frits. Et aussi un bon scotch et un gâteau au chocolat avec une cerise dessus.

Steinmetz rit.

— Alors, satisfait ?

— Plutôt étourdi et ravi, répondit Clapper.

Steinmetz lui promit qu'ils se reverraient bientôt.

— J'y compte bien.

Ils se serrèrent la main. Steinmetz sortit de la voiture et Clapper le regarda s'éloigner d'un pas vif dans la rue.

Clapper se considérait comme un homme méticuleux, un légiste et un enquêteur qui avait besoin de preuves tangibles avant de prendre une décision. Il se trouvait désormais dans un monde de codes et d'informations virtuelles, il travaillait avec des personnes qui avaient passé des décennies, voire toute une vie, dans les services secrets, souvent avec une formation et une expertise militaires. San Francisco était peut-être assiégée. Mais Clapper avait confiance en Craig Steinmetz.

Sur le chemin du retour au Palais, Clapper avait rechargé ses batteries.

93.

Le directeur de la prison de San Quentin, Frank Hauser, prit congé du chef Clapper et raccrocha. Il sortit de son bureau, traversa le couloir et se dirigea vers la porte verrouillée de la salle commune. Il actionna le système d'ouverture et, une fois dans le réfectoire, il s'accorda un moment de réflexion. Les prisonniers allaient prendre leur repas du soir dans l'heure qui suivait mais, pour l'instant, tout était calme.

De retour à son bureau, Hauser appela le chef de l'ATF, Fred Braun, sur son portable.

— Oui ? répondit Braun.

— Fred ? C'est Frank Hauser. Je vous dérange ?

— Je suis dans ma voiture. Que puis-je faire pour vous ?

— J'ai ici quelque chose qui pourrait vous intéresser. Une enveloppe qui vous est adressée, provenant de feu Theodore Swanson, que nous avons trouvée parmi ses effets personnels. Il n'a ni famille ni héritiers majeurs, alors soit je vous la remets, soit je l'envoie au chef Clapper pour qu'il en dispose.

— Une enveloppe à mon nom de la part de Ted Swanson ? Je ne connaissais pas cet homme.

— Vous ne l'avez jamais rencontré ?

— Une fois. Quand il était flic, on a travaillé sur la même affaire. C'était avant ses petites magouilles. Je ne sais rien de cette enveloppe.

— On l'a passée sous la lumière noire et au détecteur de métaux. Ce n'est que du papier et, maintenant, elle est à vous. Soit vous venez la chercher, soit je l'envoie par coursier au Palais demain matin, et Clapper s'en chargera.

— Pouvez-vous me la faire porter par quelqu'un ?

Hauser garda le silence.

— C'est non ?

— Braun. Je fais déjà un effort. Je dois vous la remettre scellée. Vous devrez signer le registre pour la récupérer.

— D'accord. Je vais venir la chercher. Soyez là à 17 heures, ajouta-t-il avant de raccrocher.

Hauser grommela à la ligne coupée :

— De rien.

Braun se gara dans l'allée d'un joli quartier près du Golden Gate Park. Il laissa sa mallette dans la voiture et traversa le garage pour entrer dans la maison, où il trouva son épouse, Greta, devant la cuisinière, qui remuait une casserole tout en réglant le feu sous une autre.

Il embrassa Greta dans le cou et la serra dans ses bras en faisant ses calculs. Il fallait vingt minutes en voiture pour se rendre à San Quentin. Quinze minutes supplémentaires pour les formalités d'usage et quinze autres pour récupérer la lettre de Ted Swanson. Puis vingt minutes de trajet pour revenir, en fonction de la circulation.

— Je dois sortir pendant environ une heure, annonça-t-il à sa femme. Une absurdité à la prison. Ted Swanson m'a laissé une charmante lettre d'adieu. Ce type est un vrai casse-pieds, vivant comme mort. Ne m'attends pas pour manger. Je risque d'être retenu.

Braun remonta dans sa voiture et mit le moteur en route, en se demandant si Swanson avait changé d'avis avant de jeter l'éponge. Ou bien voulait-il lui transmettre un message important ?

Peu importait. Il était chef de l'ATF de San Francisco, et allait chercher une enveloppe scellée d'un homme mort qui avait parlé aux flics avant de se suicider. La lettre était probablement un message d'insulte. Ou alors, elle contenait des informations précieuses.

Braun enfonça l'accélérateur.

94.

J'étais au volant d'un break Chevrolet blindé, Joe à mes côtés. Nous étions tous deux équipés de pied en cap et traversions le quartier résidentiel de Richmond en observant les alentours.

Wallenger et Conklin nous suivaient à distance. Le SWAT se tenait prêt dans le parc, à deux minutes à peine de la 21e Avenue, l'emplacement cible.

Joe la repéra le premier : la voiture de Braun s'éloignait à toute vitesse de la maison bleue à deux étages située un peu plus loin, au milieu du pâté de maisons. C'était une belle demeure, mais sans excès, qui se fondait dans une rangée de douze maisons similaires.

Des enfants à vélo nous dépassèrent à toute allure avec leurs roues clignotantes. Devant nous, la voiture de Braun tourna au coin de la rue et disparut rapidement de notre vue.

La voix de Mike Wallenger retentit dans la radio.

— Allons-y.

Wallenger nous dépassa et recula dans l'allée de Braun, prêt à prendre notre homme en chasse si nous devions passer au plan B. Le plan A était de présenter le mandat de perquisition à Mme Braun et de fouiller minutieusement la maison avant que le cerveau reptilien de Fred Braun comprenne qu'il avait été piégé.

Tandis que nous descendions de nos véhicules, un rideau de dentelle s'écarta à la fenêtre du rez-de-chaussée. Greta Braun nous observait. Je lui fis signe et lui souris, un geste de sympathie pour l'empêcher de téléphoner à son mari et de lui dire : « Reviens à la maison. Tout de suite. »

Elle avait les yeux fixés sur notre groupe de quatre tandis que nous empruntions l'allée et montions les trois marches jusqu'à la porte d'entrée. Conklin me dépassa et appuya sur la sonnette. Un carillon retentit à l'intérieur. Je tapotai le mandat dans ma poche de poitrine et touchai la crosse de mon pistolet dans mon étui d'épaule, me préparant à enfoncer la porte.

La serrure se déverrouilla et la porte s'ouvrit suffisamment pour que je puisse voir une femme d'une cinquantaine d'années aux cheveux grisonnants, avec des lunettes au bout d'une longue chaîne, les yeux brillant de méfiance.

— Que puis-je faire pour vous ?

Je brandis le document plié signé par le juge fédéral Philip R. Hoffman, confirmant que nous avions des motifs raisonnables pour effectuer cette perquisition.

— Madame Frederick Braun ?

— Mon mari est sorti faire une course. Il sera de retour dans une heure. Peut-être avant.

Je m'appuyai contre le chambranle pour l'empêcher de fermer la porte et lui présentai les membres de notre équipe, une façon de renforcer notre autorité.

— Voici un mandat de perquisition pour votre propriété. Cela comprend votre maison et vos véhicules. Nous sommes également autorisés à saisir vos ordinateurs et vos téléphones.

Malgré la peur visible sur son visage, Mme Braun ouvrit la porte.

Je restai à côté d'elle pendant que les trois hommes investissaient les lieux.

— Je ne comprends pas, répétait-elle. Je ne comprends pas.

C'était bien évidemment le but recherché.

J'avais le cerveau en ébullition car je pensais que nous étions sur le point de résoudre cette affaire frustrante et complexe.

J'étais entourée d'agents formidables, en qui j'avais toute confiance. Et je me sentais en veine.

95.

Mon équipe et moi étions dans le salon impeccable des Braun, avec son mobilier solide acheté sur catalogue, et sa vue sur la baie de San Francisco. D'après ce que je voyais autour de moi, nous pourrions fouiller les cent soixante-sept mètres carrés en deux fois moins de temps que prévu. Tout était si bien rangé qu'il n'y avait guère d'endroits où cacher quoi que ce soit.

— Conklin et moi, on va dans le garage, lança Wallenberg. Lindsay, reste avec Mme Braun, d'accord ? Joe, occupe-toi du bureau.

Les hommes s'égaillèrent et fouillèrent méthodiquement les tiroirs, les placards, tapotèrent les murs, les sols et les plafonds. Ils poursuivirent leur tâche sans relâche.

Mme Braun me suivit partout dans le salon. Je suppose que ma queue-de-cheval blonde et mon grand sourire l'avaient désarmée.

Elle m'expliqua que son mari était à la tête du Bureau de l'alcool, du tabac, des armes à feu et des explosifs du gouvernement américain. Qu'il allait « piquer une crise » parce qu'on ne l'avait pas attendu pour exécuter le mandat.

— Mmm-mmm. Tout ira bien. On le connaît.

Mme Braun coopéra. Elle ouvrit le cagibi et me montra où elle rangeait la table à repasser. Puis leur photo de mariage dans la chambre et la photo de remise de diplôme universitaire de leur fille.

Je jetai un coup d'œil à ma montre. Notre fenêtre se refermait. Fred Braun était probablement en train de traverser le Golden Gate, de contempler l'eau en fulminant contre ce déplacement inutile, cette perte de temps.

Conklin et Wallenger revinrent dans la maison bleue après avoir fouillé le garage. Mme Braun ne pouvait pas voir par-dessus leurs épaules, mais le reste de l'équipe se pressa autour de Conklin tandis qu'il faisait défiler les photos sur son téléphone.

Je vis une succession d'armes automatiques illégales soigneusement

cachées dans des placards à outils et attachées aux parois intérieures d'un grand camping-car. Je reconnus la marque et le modèle de ces armes, les mêmes que celles trouvées dans le garage de Royce Bleecker. Il s'agissait de reproductions de haute qualité d'armes américaines, mais fabriquées en République tchèque, au Mexique, en Pologne et en Russie.

Mme Braun se faufila dans notre groupe, enroula ses doigts autour du poignet de Conklin et inclina le téléphone pour voir l'écran.

— Ces armes sont liées à son travail, dit Mme Braun en se reculant.

Puis elle alla éteindre le four. Joe expliqua à Mme Braun qu'il n'était pas normal de saisir des armes et de les stocker chez soi. Ces armes étrangères avaient forcément été obtenues illégalement.

Greta Braun marmonna que c'était impossible. Puis elle s'interrompit lorsqu'elle entendit une voiture arriver à toute vitesse dans la rue. Le temps avait passé vite mais, en réalité, le timing était parfait.

— Fred, souffla-t-elle. Fred est rentré.

96.

La situation se tendit aussitôt. Wallenger et Conklin sortirent par les baies vitrées qui ouvraient sur le jardin, descendirent les marches de la terrasse et prirent position à l'arrière de la maison. Je restai à côté de Mme Braun, prête à la retenir, tandis que Joe sortait par la porte d'entrée.

Mme Braun se précipita vers la fenêtre dont le rideau était à présent écarté, moi sur ses talons. Ensemble, nous vîmes Braun ralentir pour s'engager dans l'allée en évitant le Chevrolet de Wallenger, qui occupait la majeure partie de l'espace prévu pour deux voitures.

Debout sur les marches du perron, Joe l'aida à manœuvrer en lui faisant des signes.

Braun progressa lentement, freina brutalement, puis descendit de voiture. Il observa tour à tour la porte d'entrée, puis Joe. Peut-être évaluait-il l'expression de Joe, le temps que cela lui prendrait, la distance. Pouvait-il tenter une sortie ?

Trois 4x4 blindés noirs remontèrent la 21e Avenue et se garèrent de manière à bloquer la sortie de l'Audi. Braun était coincé, pourtant il remonta dans sa voiture. Je le vis se pencher au-dessus du siège avant pour atteindre la boîte à gants, et Joe, qui lui aussi avait vu son mouvement, sauta au bas des marches et atteignit la portière de Braun en une seconde. La jambe gauche de Braun était encore à l'extérieur de la voiture, pour lui servir d'appui. Joe claqua la portière d'un puissant coup de hanche, broyant la jambe de Braun entre la portière et le cadre.

Le chef de l'ATF poussa un hurlement.

Joe dégaina son pistolet et le pointa sur le visage de Braun.

— Les mains en l'air, Fred. Montrez-moi vos mains.

Braun les leva et Joe relâcha la pression sur la portière. Grimaçant de douleur, le chef de l'ATF grogna :

— Molinari. Qu'est-ce que vous foutez ?

Joe était calme, presque amical.

— Nous avions un mandat pour perquisitionner votre maison, vos véhicules et saisir vos dossiers et vos appareils électroniques.

— Pourquoi ? C'est quoi ce bordel ?

Joe ouvrit la portière côté conducteur, sans relâcher la pression sur Braun.

— Gardez les mains en l'air. Sortez du véhicule.

Reg Covington, chef de notre unité SWAT, s'approcha avec cinq hommes, tous armés.

— Fred Braun, vous êtes en état d'arrestation pour possession illégale d'armes dans le but de les vendre. Vous avez le droit de garder le silence…

— N'importe quoi ! Tout ce qui est illégal dans ma propriété, c'est vous qui l'avez placé là.

— Les mains derrière le dos, maintenant.

— Allez tous vous faire foutre.

Joe fit pivoter Braun, le plaqua contre l'Audi et pressa son arme sur la nuque. Le SWAT menotta Braun, le fouilla, lui prit son arme de cheville – celle qu'il avait attrapée dans la boîte à gants – ainsi que le téléphone dans sa poche, puis il le fit monter dans un des SUV.

Je permis à Greta Braun d'appeler sa fille, puis je lui confisquai son téléphone. Cela n'allait pas encore assez vite à mon goût.

Joe et moi fermions la marche alors que nous nous dirigions vers le bureau du FBI situé au 450 Golden Gate Avenue, où Braun avait été emmené pour être interrogé. Une heure plus tard, toujours menotté, le chef de l'ATF était assis à une table métallique dans une salle d'interrogatoire.

Mon opinion ? Braun était tellement furieux qu'il était au bord de la crise cardiaque.

97.

Conklin et moi étions dans une salle d'observation du FBI, et nous regardions Joe et Wallenger interroger Fred Braun à travers le miroir sans tain. Braun n'avait produit aucun document concernant les armes trouvées dans son garage et n'avait fourni aucune explication pour le kilo d'héroïne découvert par le SWAT dans le compartiment secret sous le tableau de bord de l'Audi.

Il n'avait même pas tenté de s'expliquer.

Il s'était contenté de jurer, de faire obstruction, de proférer des menaces de vengeance et de faire crisser les pieds de sa chaise pendant que la bande tournait, enregistrant sa crise de colère et ses véhémentes dénégations.

J'avais presque pitié de lui. Enfin, pas vraiment pitié, mais je comprenais qu'il ne s'attendait pas à se faire prendre à cause d'un code ridicule trouvé dans le téléphone d'un flic passé de vie à trépas.

Quand Craig Steinmetz s'assit à la table en face de Braun, ses traits habituellement doux se durcirent. Je vis en lui l'homme que Joe m'avait décrit : un ancien lieutenant du corps des marines ayant pris part à l'opération Tempête du désert en Irak, un capitaine haut gradé à Quantico, aujourd'hui directeur de la division du FBI de San Francisco.

— Fred, dit Steinmetz, vous nous faites perdre notre temps et le vôtre. Accordez-vous une faveur. Dites-nous où se trouve la sortie du tunnel à Otay Mesa et donnez-nous les noms des meurtriers des cinq hommes, dont trois anciens policiers et un gardien à San Quentin. Je vous donne ma parole que vous serez traité avec le plus grand respect. Et si vous coopérez pleinement, je défendrai vos intérêts. Nous le ferons tous. Vous pourriez passer un séjour confortable dans un endroit où votre femme pourrait vous rendre visite.

— Je ne suis coupable de rien, Craig, et vous devriez le savoir. Je tenterai ma chance au tribunal.

— Vous faites une erreur, Fred. Nous avons la preuve de votre

implication majeure dans un important trafic transfrontalier d'armes et de drogues illégales qui doit avoir lieu demain. Il n'a fallu qu'un technicien de niveau C pour décrypter le code, et il l'a fait en dix minutes.

— Alors allez-y, Craig !

— Eh, Fred. Qu'est-ce qui vous est arrivé ? La cupidité ? La stupidité ? Ou étiez-vous le larbin de Ted Swanson ? En fait, je me fiche de savoir pourquoi. Je vous fais une offre unique : aidez-nous au lieu de nous trahir, car vous êtes un homme honorable en passe de commettre une grave erreur.

— Épargnez-moi ça.

— Compris, Fred. À vous de comprendre une chose. Je serai présent à votre comparution pour dire au juge pourquoi vous ne devez pas bénéficier de libération sous caution. Ce sera ma parole contre la vôtre et, avant comme après le procès, je m'assurerai que vous soyez dans le quartier général et que tout le monde sache que vous avez coopéré avec le FBI. Pigé ? Vous avez un peu trop parlé.

Braun regarda ses mains jointes.

— Je veux mon coup de fil.

Wallenger, mâchoires carrées, épaules larges, entraîné aux arts martiaux, se pencha vers lui.

— Braun, vous vous foutez de moi ? On vous lance une putain de bouée de sauvetage. Laissez tomber ou on vous épinglera pour les armes, la drogue et les cinq homicides, même si ça doit nous prendre le reste de notre vie.

Le rire de Braun se brisa avant même de sortir de sa gorge. Il fulmina, jura et cracha. Puis il prit une profonde inspiration.

— J'ai ces armes dans mon garage depuis des années. Elles ne sont pas à vendre. Ce sont des souvenirs. C'est la vérité.

Steinmetz se tourna vers Wallenger.

— On ne peut pas guérir la stupidité.

— J'ai besoin de mon téléphone, répéta Braun.

Wallenger se leva de table et revint avec l'iPhone de Braun.

— Dites-nous qui appeler.

Braun allait-il céder ou faire appel à un avocat ? J'étais douée pour lire les gens, et pourtant j'étais incapable de répondre à cette question.

Il était un peu plus de 20 heures. Un avion attendait pour emmener Mike, Joe et d'autres agents du FBI à San Diego. Si Joe et Mike n'étaient pas à l'aérodrome à 22 heures, l'avion partirait sans eux.

Braun regarda le téléphone dans les mains de Wallenger. Puis il jeta un coup d'œil à la lumière rouge clignotante dans le coin de la pièce.

— Laissez l'enregistreur allumé, dit Braun. Je ne veux pas avoir à me défendre contre des conneries inventées de toutes pièces.

— Où débouche le tunnel ? interrogea Joe. Précisément.

Braun fit rouler ses épaules vers l'avant, puis vers l'arrière, pour soulager la pression sur ses poignets menottés.

— Ouvrez mon téléphone et cliquez sur Maps, dit-il à Joe.

Wallenger tapa sur le téléphone et le posa devant le chef de l'ATF furieux, qui contempla l'écran et les options toutes plus mauvaises les unes que les autres qui s'offraient à lui.

98.

Le lendemain matin, après avoir arrêté Braun, Joe se réveilla à l'aube dans une chambre de l'hôtel Holiday Inn, à la sortie de l'autoroute I-5, près de San Diego. Il avait approché une lampe de la table branlante près de la fenêtre et, penché sur son ordinateur portable, il examinait les schémas qu'il venait de recevoir du FBI.

Au fond de la pièce, Mike Wallenger repoussa les couvertures de son lit, bâilla bruyamment et lança :

— Bonjour, Butch. Bien dormi ?

— Comme un bébé, Sundance.

Wallenger enfila ses pantoufles en papier et se dirigea vers Joe en traînant les pieds. Il regarda l'écran de l'ordinateur portable qui affichait une vue aérienne du quartier industriel d'Otay Mesa.

— Celui-ci est encerclé, dit Joe en désignant Vytek Machinery sur Customhouse Court. Et celui-là aussi.

Il posa le doigt sur un entrepôt à côté duquel était inscrit Blue Bell Apparel.

Wallenger grogna.

— Bien. Comme sur les téléphones.

— Et maintenant, c'est confirmé. Je viens de l'apprendre de Steinmetz. Le FBI de San Diego surveille ces sites depuis vingt-quatre heures, à la fois par les airs et avec un radar à pénétration de sol. Ils sont entrés avec des mandats et les ont équipés de caméras de vidéosurveillance.

— C'est vraiment génial, dit Wallenger.

— Ça me fait penser que je m'ennuie depuis un moment, dit Joe.

Il tapa sur plusieurs touches et l'image à l'écran se divisa en six angles de vue segmentés d'un atelier d'usine.

— Voilà Vytek, commenta Joe.

Un escalier en bois reliait le rez-de-chaussée à l'étage. Deux chariots élévateurs et des palettes étaient alignés contre un mur du rez-de-chaussée. Il agrandit toutes les images, et s'arrêta sur la fenêtre numéro quatre.

— Voici le côté rue, et le tunnel arrive ici.

Il dessina un X avec son index.

— C'est quoi au sol ? Des panneaux de contreplaqué ?

— Je ne sais pas. Mais ce n'est pas solide, répondit Joe. L'élévateur hydraulique monte du tunnel jusqu'à l'usine. Il transporte la drogue et les passeurs, qui chargent la drogue sur des diables avant de les pousser jusqu'au parking. Simple comme bonjour.

Wallenger examina les photos de l'intérieur une à une, puis demanda à Joe de lui montrer des vues du bâtiment Blue Bell. Ils examinèrent les clichés un à un, les comparèrent, passèrent des vues aériennes aux photographies au sol. Les espaces étaient aérés. Un champ de bataille avec peu d'obstacles.

Il y avait quelques conteneurs dans les parkings, avec des noms et des logos de sociétés peints sur les côtés.

— On pourrait se cacher dans ces conteneurs, proposa Wallenger. Percer des judas sur les côtés.

— Une fois la nuit tombée, répondit Joe. C'est une bonne idée, oui.

— Absolument. Si Murphy laisse sa loi à la maison.

Joe sourit. À en croire le dicton dans l'armée : *Aucun plan ne survit au premier contact avec l'ennemi.*

99.

Le téléphone de Joe vibra pour signaler l'arrivée d'un SMS. Il y jeta un coup d'œil, se leva, et écarta les rideaux avant d'ouvrir la porte. L'agent spécial Cortland James, tireur d'élite et spécialiste des opérations infiltrées, se tenait sur le seuil.

Il mesurait un mètre soixante-dix-huit, avait des dreadlocks qui lui tombaient sur les épaules et de nombreuses distinctions qu'il gardait pour lui.

— Salut, Molinari. Ça fait longtemps.

— Trop longtemps, répondit Joe.

Les deux hommes se serrèrent la main et discutèrent tout en examinant les schémas sur l'ordinateur portable. Quelques minutes plus tard, Wallenger rejoignit ses collègues et demanda à James :

— Qu'en pensez-vous ?

— J'aime bien les deux sites, répondit James. Allons faire un tour en voiture.

James fit faire à Wallenger et à Molinari une visite guidée humoristique du quartier industriel d'Otay Mesa, puis les conduisit au bureau du FBI de San Diego, sur Vista Sorrento Parkway. Après avoir passé les contrôles, tous trois furent conduits dans une immense salle de conférences, de la taille d'un demi-terrain de basket.

Une centaine de chaises avaient été installées autour d'une table pour accueillir les commandants du SWAT, des forces spéciales, les agents du FBI de San Diego et de San Francisco, les chefs des équipes de tireurs d'élite et de surveillance, ainsi que plusieurs chefs des

brigades criminelles. Une fois qu'elles furent toutes occupées, d'autres agents prirent place sur les chaises disposées le long des murs.

Des personnes que Joe n'avait pas revues depuis son passage à la Sécurité intérieure vinrent le saluer. Puis, le silence se fit dans la salle quand l'agente spéciale Analise Thompson, responsable de l'opération, se dirigea en claudiquant vers la tête de la table et alluma l'ordinateur.

L'agente spéciale Thompson, une femme séduisante d'une soixantaine d'années, avait été blessée dans le crash de son hélicoptère en Afghanistan. De retour aux États-Unis, elle avait consacré sa vie au FBI. Elle salua les hommes et les femmes des forces d'intervention, puis déclara :

— Nous n'avons jamais monté une opération de cette envergure en si peu de temps. Alors mettons-nous au travail…

Les lumières s'éteignirent.

Joe, Wallenger et environ quatre-vingt-dix autres agents regardèrent le pointeur laser tandis que Thompson entamait son exposé. Elle montra une coupe transversale d'un tunnel utilisé pour le convoi de drogues, d'armes et d'êtres humains sous la frontière entre le Mexique et les États-Unis.

— Comme la plupart des tunnels, celui-ci est équipé de lumières, de ventilateurs et d'une voie de chemin de fer miniature qui le traverse de part en part. Pourquoi ce tunnel ? Parce qu'il y a deux ans, lors d'une livraison de drogue, un incident s'est produit. La cargaison était à mi-chemin quand les passeurs ont été interpellés par les forces de l'ordre. Il y a eu un échange de coups de feu. La moitié de la cargaison – soit environ deux cent soixante-dix kilos, d'une valeur de plusieurs millions de dollars – a été interceptée au Mexique. Tous les passeurs se sont échappés. Mais nous avons appris un tas de choses. Au cours des dernières vingt-quatre heures, nous avons pris le contrôle des usines et nous surveillons les camions.

Thompson appuya sur un bouton et un schéma apparut sur le grand écran.

— Appelons cela le tunnel numéro un. Il va vers le nord sous José de Gálvez, s'étend sur deux cents mètres, fait un quart de tour sous La Media Road et débouche au nord-ouest de l'usine Vytek. Il n'y aura plus de lumières ni de climatisation dans le bâtiment après 18 heures. Peut-être quelques véhicules sur le parking. Les cadenas des portails de la clôture grillagée ont été sectionnés. Le tunnel numéro deux est deux fois plus long et débouche à l'intérieur d'un entrepôt de Blue Bell. Le bâtiment est pratiquement vide et pas loué pour le moment.

Pendant que Thompson parlait, Joe prit conscience de l'ampleur des ressources mobilisées : moyens de surveillance, moyens aériens et équipes d'intervention spéciale. Le FBI de San Diego, comme d'autres divisions, disposait de sa propre flotte aérienne, qui pouvait être appelée en renfort. Pas de drones ni d'hélicoptères, mais des avions Mitsubishi bimoteurs capables de voler en cercles silencieux dans un périmètre de huit kilomètres autour des cibles. Ils transmettraient des informations au poste de commandement situé dans ce bâtiment, ainsi qu'à l'unité mobile et aux équipes de surveillance. D'après leurs renseignements, les camions avaient des plaques d'immatriculation californiennes et seraient surveillés dès qu'ils auraient franchi la frontière pour gagner San Diego.

Fred Braun n'aurait pas pu élaborer un plan aussi complexe sans une grande organisation et au moins un associé de l'autre côté de la frontière.

Si tel était le cas, ils avaient un autre ennemi. Un cerveau. Cette personne était-elle toujours impliquée ? Ou avait-elle abandonné le plan quand Braun avait cessé de répondre à son téléphone la veille à 18 heures ?

100.

Vingt minutes après le début de son briefing tactique, l'agente spéciale Thompson passa en revue l'organigramme pour expliquer où opéreraient les différentes équipes et à qui elles devraient rendre des comptes. Elle-même superviserait l'ensemble de l'opération.

— Si ça tourne mal, je vous le ferai savoir immédiatement. Les postes de communication mobiles recevront également des informations en temps réel, tout comme le chef de la division de San Francisco. Des tireurs d'élite seront positionnés sur les deux sites. Vous aurez tous les renforts nécessaires. Et nous savons que le chef du cartel El Carriola enverra son fils, Pepe, dans le tunnel. Il a vingt-deux ou vingt-trois ans. D'après les témoignages de son entourage, il a déjà une douzaine de meurtres à son actif. Voici sa photo.

La photo montrait un grand et séduisant Mexicain d'une vingtaine d'années en train de faire le plein de sa voiture. C'était un pick-up de facture américaine, mais on n'en voyait qu'une partie, de sorte qu'il était impossible de lire la marque, le modèle et la plaque d'immatriculation.

— Il se fait appeler El Diablo, poursuivit Thompson. Si vous le voyez, méfiez-vous de lui. On préférerait l'avoir derrière les barreaux plutôt qu'à la morgue, mais on se contentera de la morgue si on n'a pas d'autre solution. Bien, examinons à nouveau les lieux.

Joe étudia le plan de l'usine Vytek sur le grand écran. Un bâtiment en béton de trente mille mètres carrés entouré d'un immense parking. Thompson passa le laser sur la zone où les camions seraient probablement garés.

— L'arrivée des camions durant la nuit sera notre vraie confirmation. L'enjeu est extrêmement important pour ces desperados, vous savez, alors attendez-vous à des milliers d'armes, des centaines de kilos de drogue… et une confrontation musclée. Dès qu'on a le feu vert, les agents infiltrés et la police de San Francisco prendront la place des chauffeurs et conduiront les camions jusqu'au point de

livraison, ici, à Potrero Hill, où les acheteurs sont censés les attendre. La police de San Francisco prendra leur argent et les arrêtera. Tout sera enregistré.

Elle croisa les doigts et sourit.

Joe avait une confiance moyenne dans ce plan. Ils avaient des informateurs, des technologies de pointe, l'expertise du FBI et le soutien de l'armée. Thompson était excellente, et il était fier de faire partie de cette équipe de femmes et d'hommes incroyablement compétents et dévoués.

Mais les notes mentales qu'il avait prises trois heures plus tôt au motel s'étaient transformées en une montagne d'imprévus qui ne faisait que grandir en même temps qu'il prenait la mesure de la mission.

Il se reconcentra sur le discours de Thompson.

— Comme je l'ai déjà dit, il est peu probable que ces passeurs extrêmement motivés abandonnent facilement la partie. Il y aura une confrontation. Mais nous perdrons tout le bénéfice de cette opération si les délinquants réussissent à s'enfuir par le tunnel et à retourner au Mexique. Nous devons absolument les arrêter et les interroger.

Joe avait une idée. Infaillible ? Non. Mais cela couperait définitivement la voie de repli des malfrats et les obligerait à courir vers la sortie des bâtiments – tout droit dans les bras du FBI.

Quand Thompson demanda s'il y avait des questions ou des commentaires, Joe leva la main.

La responsable lui donna la parole, en s'adressant à lui par son ancien titre au sein de la Sécurité intérieure.

— Monsieur le directeur adjoint ?

— J'ai un plan.

Elle hocha la tête, et, en quelques mots, Joe lui fit part de son idée.

101.

J'étais assise sur une chaise de camping dans le noir à l'intérieur d'un camion garé – ou abandonné – devant l'entrepôt Blue Bell Apparel. Le FBI avait équipé l'entrepôt de caméras et de micros, et l'idée de Mike Wallenger de percer des trous dans la carrosserie du camion et d'y installer des caméras miniatures s'était avérée judicieuse. Les techniciens avaient fixé un écran de la taille d'un iPad, afin que je sois connectée au système audiovisuel du bâtiment, à l'intérieur comme à l'extérieur.

Tout était calme. Rien à signaler.

Il était 21 h 30.

L'attente de plus de trois heures à l'intérieur du camion vide était prévue, mais j'étais encore nerveuse après la fusillade de Bayview quatre jours plus tôt. Mon instinct de combat ou de fuite se réveillait au moindre aboiement de chien, klaxon de voiture, bruit de radio, et même au ronronnement lointain de la circulation sur l'autoroute 905.

J'aurais aimé appeler Joe, mais cela ne servirait à rien. Il était en poste à l'usine Vytek et devait se concentrer sur sa mission. Comme moi sur la mienne. Joe et moi nous étions séparés délibérément, afin de réduire de moitié le risque que Julie devienne orpheline ce soir. C'était le choix de la raison.

Mais bon sang, j'avais tellement envie de parler à Joe !

Le grondement d'un camion entrant dans le parking m'arracha à mes réflexions. Je scrutai l'écran mais le véhicule passa trop vite pour que je puisse le décrire ou lire son numéro d'immatriculation – les trous d'épingle avaient une portée trop courte. Puis je vis le camion se garer le long du bâtiment, comme Thompson l'avait prédit. Près de la sortie, pour pouvoir charger rapidement la drogue dans le compartiment arrière et repartir sans attendre.

Je balayai l'écran pour scruter l'intérieur de l'entrepôt, mais la caméra infrarouge ne me montrait toujours rien. Pas même une souris. Je revins à la vue du parking, où un deuxième camion arriva, plus

grand que le premier.

J'envoyai un SMS à l'agente Thompson, qui était déjà sur le coup. Elle répondit en envoyant un message aux trente femmes et hommes sur place : *Soyez prudents, tout le monde. C'est parti.*

Le deuxième camion se gara en enfilade du premier. La porte de la cabine s'ouvrit et un homme en sortit et se dirigea vers le mur du bâtiment. Après avoir uriné, il fut rejoint par le conducteur du premier camion. Leurs voix étaient étouffées, mais ils parlaient anglais. C'étaient les types qui devaient se rendre à San Francisco et échanger leur chargement, soit des millions de dollars de drogues et d'armes, contre des mallettes de billets.

Nous avions d'autres projets pour eux.

La voix de l'agente spéciale Thompson résonna dans mon oreille.

« Sergent Boxer. Restez en attente. »

Après trois heures d'isolement, j'entendis un léger coup sur les portes arrière.

Un homme me parla à travers la porte.

— C'est l'agent spécial Cortland James. Un ami de Joe.

Il brandit son badge du FBI devant la caméra miniature.

— Cort, c'est ça ? Vous avez vu Joe ? Il va bien ?

— Il va bien.

Je poussai un soupir de soulagement et le laissai entrer.

— Ravi de te rencontrer enfin, Lindsay.

— Moi aussi, répondis-je.

Nous échangeâmes une poignée de main. James déplia une chaise pliante et s'installa devant l'écran.

— Voici le numéro trois, dit-il.

Ce camion arborait le logo Fresh to You et se gara derrière les deux autres.

— Ils pourraient entasser un sacré paquet de desperados dans ces camions, fit remarquer James. Y a-t-il du mouvement à l'intérieur de l'usine ?

Je regardai les six vues intérieures, mais ne distinguai rien de particulier. J'étais sur le point de lui en faire part quand je remarquai du mouvement dans le coin nord-est le plus éloigné. Le carré de trois mètres de sol se soulevait d'un seul bloc.

— Cort, regarde ça.

Thompson se joignit à la conversation.

— Je vois le sol se soulever. Maintenant, des hommes se passent des paquets remplis de drogue. Je ne peux pas lire les étiquettes, mais je pense que c'est du fentanyl. Ça continue. Restez en place jusqu'à ce que tous les passeurs soient sortis du tunnel, ordonna-t-elle.

Incrédule, je regardai une petite plate-forme s'élever dans l'entrepôt, chargée de suffisamment de drogue pour inonder l'État de Californie. Les hommes sortirent ensuite du trou et empilèrent efficacement les briques de drogue sur une palette, puis ils s'employèrent à charger la suivante, et encore la suivante. L'un des trafiquants monta dans la cabine du chariot élévateur.

Cort et moi regardions les images infrarouges inquiétantes sur l'écran. Je dénombrai dix hommes sortis par le tunnel. Ils avaient remonté la cargaison, empilé les paquets sur les palettes et, à présent, ils se dispersaient en parlant espagnol.

Je connaissais à peine une dizaine de mots de vocabulaire espagnol. Je me promis d'étudier cette langue dès que nous serions sortis de là. Les passeurs prévoyaient-ils de retourner au Mexique par le même chemin ?

Je ne le saurais jamais.

— À mon compte, dit Thompson. Trois… deux…

— Attendez ! criai-je.

Un homme apparut sur la plate-forme, à moitié sorti du tunnel, et posa ses paumes sur le sol pour se hisser hors du boyau.

— … un !

Un grand boum retentit, et la vibration se propagea jusque dans notre camion. Puis je vis la déflagration. Et avec elle, la concrétisation de l'excellente idée de Joe Molinari : faire s'effondrer le tunnel derrière les passeurs. L'écran devint blanc quand les caméras furent détruites dans l'explosion.

— Boxer, allons-y ! dit Cort James.

Je regardai l'écran pour observer ce qui se passait à l'extérieur du bâtiment Blue Bell. Les portes de sortie avaient été enfoncées et près d'une douzaine d'hommes se déversèrent sur le parking.

102.

Je suivis l'agent spécial James : je sautai de l'arrière du camion, mais j'avais mal évalué la hauteur et je trébuchai. Heureusement, je retrouvai rapidement mon équilibre et sortis mon arme.

Des dizaines d'agents vêtus de coupe-vent du FBI par-dessus leurs gilets pare-balles et leur équipement tactique interpellèrent les passeurs.

— Les mains en l'air !

— Lâchez vos armes !

— À genoux !

Certains de nos agents criaient en espagnol. Les trafiquants, encore étourdis par l'explosion qui avait détruit le tunnel, étaient éberlués par le nombre de policiers autour d'eux et se savaient piégés par la clôture grillagée.

Ce n'était pas du tout leur plan initial.

Le SWAT lança des grenades assourdissantes. Aveuglés et assourdis, la plupart des hommes interpellés obtempérèrent et s'allongèrent sur l'asphalte, les bras tendus. Ils n'avaient aucune échappatoire, ce qui parut encore plus évident à la lumière des projecteurs au-dessus de leurs têtes. L'hélicoptère de la police éclairait toute la zone avec une luminosité suffisante pour trouver une lentille de contact par terre.

Alors que la plupart des passeurs se laissèrent docilement menotter et arrêter, d'autres se dispersèrent, se cachèrent derrière les camions Fresh to You, ou à l'intérieur des cabines. Quelques-uns baissèrent les vitres et se mirent à tirer, les flashs nous indiquant leur position.

Un agent du FBI fut touché. Il s'écroula par terre et aussitôt, des tirs de riposte prirent le camion pour cible. Le crépitement des kalachnikovs remplissait l'air tandis qu'une rafale de balles transperçait l'acier et la chair. Les coups de feu et les cris étaient effrayants.

J'utilisais le camion que je considérais comme « le nôtre » comme

bouclier. Bien campée sur l'asphalte, je criai de toutes mes forces à un trafiquant qui courait vers la clôture grillagée.

— Lâchez votre arme !

Comme il ignorait mon ordre et pointait son arme sur moi, je fis feu. Je vis ma cible s'agripper l'épaule, tourner sur elle-même et tomber à genoux.

Cortland James s'approcha du blessé, donna un coup de pied dans son arme, et vérifia son pouls.

— Il respire, dit-il.

Il le retourna et lui passa les menottes. La voix de Thompson résonnait dans mon oreille alors qu'elle envoyait les secours.

James parla au trafiquant de drogue à terre, lui dit de ne pas bouger, puis il tourna la tête vers moi.

— Boxer ! Derrière toi !

Je me retournai et vis un homme armé derrière la roue de notre camion. Mon Glock était comme une extension de ma main.

— Lâchez ça ! Tout de suite ! Les mains en l'air !

Au lieu d'obéir, le passeur tira une rafale, perforant le camion et me manquant de peu.

Je ripostai, mais le passeur s'était baissé et coulé de l'autre côté du camion. C'est alors qu'un tir vint du toit du bâtiment.

Le passeur se saisit la gorge et s'écroula. Et aussi vite que cela avait commencé, les coups de feu cessèrent. Je courus vers l'homme à terre derrière le camion. Du sang jaillissait de son cou. Je repoussai son arme d'un coup de pied et contactai Thompson.

— Un homme gravement blessé. Je vais le perdre.

Les ambulances stationnées à l'extérieur du périmètre reçurent la confirmation que les lieux étaient sécurisés et entrèrent dans le parking.

La voix de Thompson s'éleva à nouveau dans mes écouteurs.

— Sergent. Faites attention. Ce passeur est le fils du *jefe*. Ne le quittez pas des yeux. S'il touche son arme, ne l'épargnez pas.

Mon visage s'empourpra, mais elle avait raison. J'obéis à ses ordres. Adossée au camion, je mis en joue l'homme qui haletait désormais à mes pieds. Il était jeune. La vingtaine. Mourant.

— Tiens bon. Ce n'est pas ton heure, mentis-je.

Les sirènes hurlaient, gémissaient, rugissaient, et les gyrophares créaient un spectacle stroboscopique vertigineux de rouge et de bleu.

Je fis signe à une ambulance et m'assurai que les secouristes prenaient en charge le fils d'El Carriola, qu'un tireur d'élite avait blessé par balle depuis le toit d'un entrepôt à trois cents mètres de distance. Alors qu'El Diablo était hissé sur une civière, l'un des ambulanciers confia à son collègue :

— Celui-là est fichu.

103.

Une fois le calme revenu dans le parking, je remontai dans le camion et repris ma place sur mon siège. Je balayai l'écran pour voir l'autre site que nous avions mis sous surveillance, Vytek Machinery, à seulement trois kilomètres de Blue Bell. Un bâtiment carré en briques rouges, avec des fenêtres à petits carreaux et une clôture barbelée autour d'une étroite cour.

On aurait dit un asile pour criminels aliénés.

Trois camions étaient garés, leur hayon ouvert vers le quai de chargement, réduisant le parking à un fer à cheval d'asphalte déformé d'une trentaine de mètres de large. L'unique source de lumière provenait de l'entrée principale. Le reste de Vytek était plongé dans l'ombre.

Tout était en place. Et Joe se trouvait là-bas.

J'ouvris sur l'écran la transmission de vidéo-surveillance de l'intérieur de Vytek. Les six vues montraient un immense espace vide. Soudain, une plate-forme s'éleva au niveau de l'ouverture du tunnel. Une file de passeurs de drogue à l'allure fantomatique en descendit, les bras chargés de briques. Ils étaient équipés de lampes frontales, dont les faisceaux transperçaient l'espace caverneux pendant qu'ils empilaient la marchandise sur des palettes.

Même si je m'y attendais, je fus ébranlée par la détonation dans mes écouteurs, suivie de l'écran blanc, quand le tunnel de Vytek explosa.

De l'extérieur, on voyait bien que les trafiquants avaient trouvé les sorties, car ils donnaient des coups de pied dans les portes, tentant de les enfoncer, dans leur frénésie pour s'échapper.

L'agent responsable sur le terrain cria aux trafiquants de jeter leurs armes et de s'agenouiller. Certains obéirent, d'autres se mirent à couvert et ouvrirent le feu.

Des grenades assourdissantes explosèrent. Les passeurs tombèrent à genoux et se rendirent. Je me rongeais le sang tant je craignais pour la

vie de Joe, sans doute au cœur de l'action. Je ne pouvais rien faire d'autre que prier pour qu'il ne soit pas blessé.

À ce moment-là, la porte arrière de mon camion s'ouvrit brusquement. Pistolet au poing, je criai à une silhouette qui se hissait sur le plancher.

— Pas un geste ! Je suis armée !

— Boxer ! C'est Cortland James ! Ne tire pas !

La silhouette se figea.

Une voix dans ma tête hurla : *Mon Dieu, oh mon Dieu !*

Je baissai vivement mon arme.

— Erreur de débutant, dit Cort. J'aurais dû m'annoncer. Si tu avais tiré, ça aurait été ma faute.

Il me tendit la main. Je la saisis et l'aidai à grimper.

À présent côte à côte, nous observâmes l'image sur le petit écran. J'étais bouleversée et Cort le savait.

— Ça va, Lindsay. Tu as été à cran toute la semaine.

— J'aurais pu te tirer dessus. Dieu m'en garde, Cort.

— Il ne s'est rien passé. Nous allons bien tous les deux. C'était ma faute.

Je hochai la tête et m'efforçai de calmer ma respiration tandis que nous regardions les flashs des coups de feu tirés sur Vytek, puis l'hélicoptère de la police projeta un large cercle de lumière vive sur la cour. La lumière révéla les camions de différentes tailles et la ruée des passeurs de drogue équipés de frontales, leur arme en travers de la poitrine. C'était une équipe différente, dirigée par un chef différent.

Nous pensions que l'opération se limiterait à l'une ou l'autre des usines et, ne sachant laquelle, nous avions couvert les deux. Mais le choix des trafiquants ne s'était pas porté sur Blue Bell ou Vytek.

— Cort. Je comprends maintenant. Ils ont choisi les deux sites simultanément.

— En effet. Deux fois plus de chances de vendre la marchandise ou deux fois plus de butin. Une aubaine.

104.

Le fourgon de police arriva peu après que les lieux avaient été sécurisés. Les agents firent grimper les passeurs indemnes et dûment menottés dans le fourgon, tandis que les ambulances prenaient en charge les blessés. Un bus emporta les morts, y compris l'héritier décédé de l'entreprise criminelle El Carriola. J'étais sûre que cela nous vaudrait des représailles. Les voitures aux abords du site démarrèrent et s'éloignèrent. Les policiers retournaient à leur bureau ou rentraient chez eux.

On frappa aux portes arrière de notre camion. James les déverrouilla, se pencha, et aida un homme à grimper. À la faible lumière de l'écran, je reconnus sa silhouette et ses cheveux. Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre.

— Ça va ? demanda Joe.

— J'ai besoin d'une bière.

— Tout à fait d'accord. Notre carrosse nous attend.

Il me lâcha et donna l'accolade à Cortland James.

— Merci, dit-il.

— Ta femme n'avait pas besoin de moi. Elle a la main sûre et une excellente inhibition de la réponse, sinon je serais six pieds sous terre.

Je compris ce que Cortland voulait dire. *Inhibition de la réponse. Main sûre.*

Et je réalisai que Joe était derrière son écran. Il avait entendu son vieil ami m'avertir qu'il y avait quelqu'un derrière moi avec une arme. Un sniper avait abattu le type mais, si Cortland ne m'avait pas

prévenue, je ne serais pas dans les bras de Joe.

Je m'avançai et j'étreignis James à mon tour.

— Il faudra qu'on recommence un de ces jours, dit Joe.

Nous avons tous souri. Puis la voix de Thompson s'éleva dans nos écouteurs.

— Boxer, Molinari. Brady est prêt pour la rencontre. Vous pouvez y être à temps, même si vous vous arrêtez boire une bière. Bon boulot, tout le monde. Nous avons appréhendé un total de vingt trafiquants vivants. On a six blessés, six cadavres et, quand on aura ramassé les morceaux, une énorme cargaison de stupéfiants. Occupez-vous bien des armes.

Nous prîmes congé de Cortland, puis Joe me montra le camion rempli d'armes qui allait désormais nous servir de moyen de transport. Il mesurait neuf mètres de long. Il était vert, avec le logo Fresh to You sur les côtés. J'ouvris le compartiment arrière et je vis les fusils et mitraillettes fixés aux parois du camion. Ces armes ne se retrouveraient jamais dans les rues de San Francisco.

— Je vais conduire, dis-je, en me demandant si j'en étais capable.

— Dors, répliqua Joe.

Après avoir verrouillé les portes arrière, je pris place sur le siège passager. Nous bouclâmes nos ceintures et Joe mit le contact.

— Hé, Joe. Tu es un génie, tu sais. Faire sauter les tunnels.

— Je savais que tu regardais. Ça m'a fait plaisir, Blondie.

Je glissai ma main derrière sa nuque et embrassai mon mari avec passion.

Il me rendit mon baiser et me serra dans ses bras pendant le plus long et le plus beau moment de cette journée stressante.

Il conduisit le camion hors du parking et s'engagea sur Customhouse Court. J'appuyai ma tête contre la vitre et, à peine sur l'autoroute, je fermai les yeux. Je ne les rouvris que lorsque mon téléphone sonna, juste au nord de Los Angeles.

C'était ma sœur, Cat.

— Allô, Cat ? Un problème ?

— Je veux rentrer à la maison.

Ce n'était pas Cat. C'était Julie.

105.

Il était plus d'une heure du matin quand je répondis à mon téléphone et que j'entendis les sanglots de ma fille.

— Julie. Julie, qu'est-ce qui ne va pas ?

Joe me coula un regard tandis que nous roulions à vitesse grand V sur l'autoroute I- 5.

— Ça ne va pas, Jules ? Est-ce que tu t'es blessée ?

Je lui posai la question plusieurs fois, mais elle ne faisait que pleurnicher.

Puis elle poussa un long gémissement pitoyable.

— Je veux rentrer à la maison !

— Bientôt, ma chérie. Papa et moi, on est encore loin de la maison.

— Je m'en fiche.

J'entendis la voix de Cat en arrière-plan.

— Julie, à qui parles-tu ? Donne-moi le téléphone. Tout de suite, Jules. (Puis elle déclara :) Qui est à l'appareil, je vous prie ?

— Cat, c'est moi. Julie a appelé. Elle est malade ?

— Elle a le mal du pays, je dirais. (Je m'adressai à Joe :) Julie veut rentrer à la maison. Cat, il s'est passé quelque chose ?

— Pas exactement. Mais écoute, je m'en occupe.

J'insistai.

— Que s'est-il passé ?

— Oh, mon Dieu. Eh bien, il ne s'est rien passé en fait. Les filles vont à l'école pendant que Julie reste à la maison avec Martha et moi. Meredith et Brigid ont toutes les deux des copines, des activités extrascolaires et des secrets à se raconter. Tu vois ce que je veux dire ?

Je commençais à comprendre. Julie se sentait exclue. Elle n'avait que quatre ans et je ne savais plus ce qui nous avait pris de la laisser chez ma sœur. C'était injuste pour tout le monde, mais nous étions

investis d'une mission très risquée, face à un danger qui menaçait toute la Californie, et toute la côte est.

Pouvions-nous aller chercher Julie maintenant ? Et ensuite ? Annuler la rencontre à Potrero Hill ? Ce serait impardonnable. Cela aurait des répercussions immédiates sur ma carrière. Certains de mes supérieurs n'avaient pas tout à fait cru à l'incident de Bayview et avaient sans doute ajouté des astérisques à mon dossier. Je m'efforçai de calmer le tourbillon de mes pensées. Julie était en sécurité. Bouleversée. Mais en sécurité.

— Cat, donne-moi une minute.

Je n'attendis pas sa réponse. Couvrant le combiné de ma main, j'exposai la situation à Joe.

Nous eûmes une brève discussion. Nous étions à six heures de notre rendez-vous présumé avec les acheteurs, avec un camion rempli d'armes d'assaut et assez de fentanyl pour tuer des dizaines de milliers de personnes. Joe me jeta un regard en biais et haussa les épaules.

— Je vais lui parler.

Dans le téléphone, j'entendais Julie pleurer en arrière-plan.

— Cat ?

— Sœurette, dis-moi juste quand tu viens la chercher et je vais la calmer. Ce ne sera pas la première fois, tu sais.

Je lui donnai ma meilleure estimation et l'informai que je devais éteindre mon téléphone à 7 heures du matin.

— Joe veut lui parler, ajoutai-je. Merci, Cat.

Beaucoup de gens pensaient que je ne rendais pas service à ma fille en exerçant le métier de policier. À cet instant, j'étais d'accord avec eux. Mais j'avais fait du bon boulot à Blue Bell. Et je n'avais pas besoin de me justifier. Mon travail sauvait des vies.

Mais la mission n'était pas terminée. Et voilà que je devais choisir entre mon métier et ma fille.

Joe prit le téléphone.

— Julie. Tu es au lit ?… Bien. Rendors-toi. On se voit bientôt, mais pas maintenant… Parce que… Je t'expliquerai quand on se verra mais, pour l'instant, passe le téléphone à tante Cat… Cat, désolés pour tout ça, on te doit une fière chandelle. On ne peut pas s'échapper pour l'instant… Oui. Merci. On t'appelle dès que c'est terminé.

À peine avait-il raccroché avec Cat que mon téléphone sonna à nouveau. Cette fois, c'était Brady. Je lui donnai notre position, notre heure d'arrivée prévue et le numéro d'immatriculation de notre camion, chargé de plusieurs millions de dollars de marchandises

illégales.

— Vous êtes dans les temps, dit Brady. À bientôt.

— C'est mon tour de conduire, dis-je à mon merveilleux mari.

Joe s'arrêta à la station-service suivante, fit le plein, puis nous ôtâmes nos tenues tactiques pour enfiler jeans, pulls, vestes en toile et casquettes de baseball. Nous avions l'air de vrais chauffeurs routiers.

Ensuite je remplaçai Joe au volant.

Il s'endormit rapidement et je pris la direction de San Francisco, animée d'une détermination sans faille. Nous *devions* le faire.

Mes mains tenaient fermement le volant et mon esprit était concentré sur la route.

106.

Joe et moi avions dormi à tour de rôle pendant le long trajet entre Otay Mesa et la périphérie de San Francisco. Après avoir retrouvé Wallenger au Harris Ranch, à Coalinga, nous avions bu un café, ri pour évacuer notre anxiété, et repris la route.

À 6 heures du matin, Brady m'appela depuis une autre zone industrielle, Potrero Hill, dans la banlieue de San Francisco. Il me décrivit son véhicule, son emplacement à l'entrée de l'usine, et m'indiqua où se trouvait le reste de l'équipe. Le SWAT était déjà en position à l'intérieur du bâtiment, de l'autre côté de la rue, prêt à intervenir.

À 7 heures moins dix, Joe au volant, nous nous garâmes sur le parking désigné, où plusieurs camions chargés d'armes et de drogue seraient proposés à la vente. Bien sûr, les acheteurs potentiels ne savaient pas que les gardiens et les chauffeurs étaient des agents du FBI et des forces de l'ordre locales.

Joe donna un petit coup de klaxon à l'entrée du parking. Brady sortit de sa voiture et ouvrit les doubles portes. Il grimpa sur le marchepied de notre camion et nous informa que les acheteurs potentiels avaient consulté les manifestes des six chargements à vendre. Quatre des six cargaisons avaient été réservées et les « chauffeurs » avaient accepté l'argent. Les quatre acheteurs potentiels allaient ensuite enchérir les uns contre les autres pour les deux derniers camions.

L'un d'eux était le nôtre.

Brady me remit le manifeste.

— Voici ce que vous transportez. Et le prix de vente prévu.

— En cas de problème, dites d'une voix normale que l'offre est inférieure au prix demandé. Je serai à l'écoute, tout comme Steinmetz, Clapper et Covington. Ce sera le signal pour que le SWAT intervienne.

J'avais deux armes et un gilet en kevlar. Tout comme Joe. Les

acheteurs pouvaient avoir des obusiers. Qu'est-ce qui pourrait bien mal tourner ?

Le portail se referma derrière nous. Le soleil venait de se lever, nous offrant la vision romantique d'un édifice en bois abandonné au toit pointu haut de quatre étages, entouré d'autres bâtiments tout aussi délabrés.

Je fis l'inventaire des véhicules à l'intérieur du parking. Quatre camions – cinq avec le nôtre. Quatorze fourgonnettes familiales et SUV étaient garés côte à côte, en face des camions. Honnêtement, cela ne me plaisait pas. Je savais que nos agents encerclaient le parking, mais la tentation de doubler tout le monde et de s'enfuir avec l'argent et le chargement était sans doute très grande pour des criminels de cette envergure.

Je serrai le genou de Joe alors que nous roulions vers l'extrémité du parking et que le dernier camion se rangeait derrière nous.

Quand les deux derniers chargements furent entrés, Brady lut les numéros d'immatriculation des cinquième et sixième camions avec son mégaphone. Les feux de route d'un Ford 4x4 poussiéreux clignotèrent. Le chauffeur descendit de son camion Fresh to You et se dirigea vers le véhicule qui avait fait l'appel de phares. Je reconnus le lieutenant John Bainbridge, de la Northern. Il discuta avec le conducteur du Ford, lequel alla inspecter la marchandise du camion avec Bainbridge.

Le lieutenant prit la sacoche d'argent, échangea les clés du 4x4 Ford et celles d'un poids-lourd rempli de contrebande. Un break et une camionnette firent toutes deux clignoter leurs phares, et Joe me dit :

— C'est à nous.

Il descendit de la cabine et alla à la rencontre des propriétaires des voitures qui avaient manifesté leur intérêt. Deux hommes rejoignirent Joe et les négociations débutèrent. Lorsqu'un homme surenchérit sur l'autre, Joe saisit la sacoche d'argent liquide qu'il lui tendit. Il l'examina et vint m'ouvrir la portière côté passager.

J'attrapai le sac de Joe et le mien dans l'espace pour les pieds et sautai de la cabine. Joe serra les clés du break dans sa main tandis que l'acheteur perdant marmonnait :

— J'espère que je n'ai pas raté l'occasion de ma vie.

Ce à quoi l'acheteur gagnant répondit :

— Je pense que si.

Joe et moi grimpâmes dans le break et verrouillâmes les portes. Maintenant que la dernière transaction était achevée, nous attendions le début du troisième acte.

107.

Brady porta le mégaphone à sa bouche et tira en l'air. Un sifflement retentissant attira l'attention de tout le monde.

— Ici le lieutenant Jackson Brady de la police de San Francisco. En achetant ou en voulant acheter des armes et des drogues illégales, vous avez enfreint la loi. Deux possibilités s'offrent à vous… Voici le meilleur choix : laissez vos armes dans votre véhicule, sortez les mains en l'air, et ne résistez pas au policier qui va vous placer en état d'arrestation. Ça vous donnera le droit légal de passer un appel téléphonique, de consulter un avocat et de défendre votre cas lors d'un procès. Le second choix est de tenter de vous enfuir. Toutes les portes sont verrouillées. Les forces de l'ordre sont six fois plus nombreuses que vous. Nous sommes tous armés et, si nécessaire, nous n'hésiterons pas à ouvrir le feu. Tout est filmé par le FBI. Les policiers sont aussi équipés de caméras. Les routes sont bloquées par nos services. Vous n'avez aucune échappatoire. Alors, baissez vos armes et sortez de votre véhicule les mains en l'air. Ou faites de la résistance et vous mourrez ce soir… Vous avez une minute pour vous décider. Le compte à rebours est lancé.

L'un des acheteurs d'un camion Fresh to You s'écria :

— C'est un piège !

Brady répondit dans son mégaphone :

— Vous direz ça à votre avocat.

Les moteurs des poids-lourds vrombirent et l'un des camions surdimensionnés démarra et, évitant les autres véhicules, fonça sur la vieille clôture grillagée, puis recula, prêt à recommencer. Les véhicules de l'équipe SWAT jaillirent de l'usine adjacente et tirèrent dans les pneus du poids lourd. Les policiers garés dans la rue dans des voitures banalisées encerclèrent tout ce joli monde, armes au poing. L'un après l'autre, les chauffeurs descendirent de leurs camions, mains en l'air.

Ils furent plaqués contre le flanc de leur véhicule et placés en état

d'arrestation. Puis l'un des chauffeurs, un type maigrichon vêtu d'une veste en cuir, invoqua le deuxième amendement et remonta dans le camion.

Était-il fou ? Ou avait-il un timing parfait ?

Brady et Chi venaient d'ouvrir les grilles pour laisser entrer le fourgon de police et le chauffeur rebelle suicidaire élança son mastodonte vers la sortie.

Un seul véhicule à la fois pouvait franchir les grilles. Le chauffeur du camion klaxonna et, alors que le fourgon était à moitié à l'intérieur, le camion le percuta, renversant le fourgon sur deux roues, et força le passage.

Brady, Cappy et Chi prirent appui sur leurs capots et tirèrent sur le pare-brise du camion.

Alors que je me trouvais à bonne distance de la scène, j'entendis le conducteur hurler et jurer avant de percuter un véhicule garé. Cappy se précipita sur le fuyard, le tira de la cabine, le désarma et le menotta, puis il le surveilla pendant que j'appelai le central.

— Sergent Boxer depuis le 1240 Pennsylvania Avenue. Nous avons besoin d'une ambulance. Envoyez-en deux.

Alors que le rebelle gisait face contre terre, ensanglanté, il parvint à articuler :

— Je veux parler à Wallenger. Et à Molinari.

Quoi ? Pourquoi ? Je n'aimais pas ça.

Je dis dans mon micro :

— Joe Molinari. Le conducteur du camion en fuite vient de demander à parler avec toi et Mike. Il est blessé. J'ai prévenu les secours.

— J'arrive, répondit Joe.

Il parcourut les cinquante mètres qui le séparaient de l'homme étendu sur le ventre. Il se pencha et les deux hommes échangèrent quelques mots. Laissant Wallenger avec le malfrat à terre, Joe revint vers moi et Brady.

— C'est Alejandro Vega, dit-il.

— Le type de la foire des armes ? m'étonnai-je. Celui qui a été arrêté par les fédéraux et emprisonné au Mexique ?

— Lui-même.

— Il est gravement blessé ? interrogea Brady.

— Tout ce que je sais, c'est qu'il peut parler, répliqua Joe.

— Alors on doit absolument l’interroger. Sans tarder.

108.

Vega avait reçu une balle dans l'épaule droite qui l'avait traversée de part en part, faisant de lui un homme chanceux.

L'ambulance partit en direction du Metro Hospital, tandis que Joe et Mike montaient dans l'une des voitures de patrouille.

Je rejoignis l'équipe qui faisait monter les trafiquants dans le fourgon de police. Quand celui-ci démarra, je m'adossai à un break. Des nuages défilaient dans le ciel. Des morceaux de journaux voletaient sur le bitume.

Je me demandai quelle était la place de Vega dans cette vaste entreprise. Était-il un passeur ? Un acheteur qui voulait renouveler son stock ? Ou bien jouait-il un rôle plus important ?

Brady s'approcha de moi.

— Ça va, Boxer ?

— Oui, merci. Je ne sais pas trop quoi faire maintenant. Je peux ramener ce break à la maison ?

— Ne compliquons pas les choses. Cappy va te conduire au Palais. Repose-toi, Boxer. Prends ta journée.

Brady me tendit un trousseau de clés.

— C'est pour quoi ?

— Cappy, dit Brady en hélant mon collègue. Allez vous reposer. Tous les deux.

Étaient-ce les clés d'une voiture de police ? Cappy allait me conduire au Palais, et ensuite ?

— C'est à toi ces sacs ? interrogea Cappy.

— Oui.

Il les saisit et m'entraîna vers une rangée de voitures banalisées. Cappy installa mes sacs à l'arrière de l'une d'elles, me fit monter à l'avant, puis alluma la radio, ce qui rendit toute conversation impossible.

Je somnolai pendant le trajet jusqu'au 850 Bryant, où Cappy me réveilla. Des bribes d'un rêve me revinrent. Des coups de feu, des cris et des explosions. Je consultai ma montre. Il était 9 h 30. Mon mari était au bureau du FBI et Brady était encore en train de régler la situation à Potrero Hill.

— Tu as toujours les clés ? me demanda Cappy.

— Oh.

Je les sortis de ma poche et les fis tinter.

— Voilà ta voiture, dit-il en désignant le véhicule garé à côté du nôtre devant le Palais.

C'était un Explorer bleu. Comme mon ancienne voiture, et celle d'avant.

— Ma voiture… pour aujourd'hui ?

— La tienne a été détruite dans l'exercice de tes fonctions. Voici la nouvelle. Tu peux la garder, Boxer.

Le sourire aux lèvres, il descendit de notre véhicule et vint m'ouvrir la portière avec emphase. Je sortis et inspectai l'Explorer. Elle n'était pas neuve, mais elle était plus récente que celle que j'avais perdue à Bayview.

Je m'installai derrière le volant. Cappy posa mes sacs côté passager tandis que je bouclais ma ceinture. Je n'eus même pas besoin d'ajuster le siège. Je démarrai et constatai que le réservoir était plein. Le moteur m'accueillit avec un ronronnement de bienvenue.

— Bonne balade, me dit Cappy.

J'enclenchai la première avec un sourire. De mon siège surélevé, je regardai à travers mon large pare-brise. J'étais aussi à l'aise que sur le canapé de mon salon.

J'adorais ma nouvelle vieille voiture.

C'était mon grand retour.

109.

Joe Molinari et Mike Wallenger étaient assis face à Craig Steinmetz dans son bureau.

Pensif, le directeur tournait un stylo à plume entre ses doigts. Au bout d'un moment, il posa le stylo et joignit les mains sur son bureau.

— Vega prétend qu'il se fiche de son sort, tant qu'il est incarcéré aux États-Unis. Il veut que sa femme et ses enfants soient transférés ici, mais je n'y crois pas. Il a tout fait pour ne plus jamais les revoir. Préparez-vous à ce que cette fouine essaie de vous mener en bateau. Et faites-le plier.

C'est un ordre direct, songea Joe.

Vega attendait d'être passé à la moulinette. Steinmetz entra dans la pièce d'observation et vérifia le volume du micro, puis Mike et Joe entrèrent dans la salle d'interrogatoire, saluèrent Vega et s'assirent en face de lui.

Vega avait le bras bandé et en écharpe sur la poitrine, et son bras valide était menotté à l'anneau métallique au centre de la table. Des chaînes cliquetaient autour de ses chevilles.

— La dernière fois qu'on t'a vu, dit Joe, tu étais en route pour une prison fédérale mexicaine. Que s'est-il passé ?

— Un tunnel, répondit Vega. À la manière d'El Chapo.

— Je m'en doutais. Je suis impressionné par ton ingéniosité.

— *Gracias*.

— Alors raconte-nous, reprit Joe. Quel a été ton rôle dans ce complot très élaboré de trafic d'armes et de drogue ?

— Difficile à expliquer en quelques phrases. Je souffre, vous savez.

Wallenger froissa un gobelet en papier, en fit une boule, et le lança dans la poubelle à l'autre bout de la pièce.

— C'est dur, Vega. C'est ta seule et unique chance de parler. Si tu joues franc jeu, on parlera aux procureurs et, dans quelques jours, tu mangeras des *huevos rancheros* dans ta cellule. Sinon… tu n'as pas besoin que je te dise la suite, n'est-ce pas ?

— Vous allez me tabasser et me mettre à l'isolement jusqu'à ce que je parle.

L'expression de Vega laissait penser qu'il n'était pas opposé à cette idée. Sans doute l'effet des antalgiques administrés à l'hôpital.

— Mike serait ravi de te mettre une dérouillée, Al, dit Joe. Beaucoup de gens sont morts ce soir à cause de toi. Alors tu vas nous dire la vérité, rien que la vérité, et tout de suite. Tes chances s'amenuisent à chaque seconde.

Vega soupira.

— Le nom de Ted Swanson, ça vous dit quelque chose ?

— Un flic véreux qui a corrompu des policiers du SFPD et volé plusieurs millions de dollars de drogue à un chef de cartel ? Son comportement psychotique a entraîné la mort d'une vingtaine de personnes. La moitié étaient des policiers, les autres des innocents. C'est de ce Ted Swanson dont tu parles ?

— Oui. Ça nous paraissait une affaire juteuse. Alors on a lancé ce trafic.

— C'est Swanson et toi qui êtes à la tête de cette organisation ? Il est à San Quentin depuis trois ans.

— Il avait un partenaire ici, mais je ne sais pas comment ils communiquaient. Ils se surnommaient M. Intérieur et M. Très Intérieur.

Cela ne fit rire personne.

— Le plan de Swanson ? Son partenaire est à la tête de l'ATF. Fred Braun. Il a géré l'organisation du transport des armes de ce côté de la frontière. Moi, je m'occupais du tunnel, du recrutement et de la planification. Mais je ne peux pas m'attribuer tout le mérite. Écoutez, notre plan était solide. Qu'est-ce qui nous a perdus ?

— Tu t'es surestimé, Vega, dit Joe. Mais revenons à nos moutons. Si tu veux te rapprocher de ta famille, tu vas devoir nous dire qui a éliminé ces cinq hommes…

— *Tu parles, t'es mort.* J'ai entendu dire que c'était un tueur à gages. Mais je n'étais pas le commanditaire. Et je ne pense pas non plus que

c'était Braun.

— Ne joue pas au plus fin avec nous, Vega. Et n'essaie pas de me faire croire que Swanson était le responsable. Si on ne résout pas ces meurtres, notre arrangement tombe à l'eau.

— Et si je ne sais pas ?

— Tu le sais.

— Je veux un accord écrit. Je veux dire officiel, du département de la Justice. Et si vous ne me l'obtenez pas, je ne dirai rien.

Steinmetz entra dans la pièce.

— Fais tes prières, Vega. On s'en lave les mains.

110.

Wallenger se leva.

— Chef, on peut se parler une minute ? En privé.

Steinmetz lança un regard noir à Vega avant de répondre « d'accord ». Puis ils sortirent ensemble de la pièce.

Dès qu'ils eurent franchi la porte, Joe prit Vega à partie.

— Al, dans moins de dix minutes, cette pièce sera envahie par des agents du FBI. Steinmetz te tient par les couilles. Wallenger ne peut pas t'encadrer. C'est moi qui t'ai trouvé un chauffeur pour t'emmener à Guadalajara, et c'est moi qui ai apporté ta lettre à Ana. Quand je sortirai d'ici, tu seras livré à toi-même. Alors parle, c'est maintenant ou jamais.

— Oubliez le département de la Justice, répondit Vega. Obtenez-moi une lettre de Steinmetz qui dit : « En contrepartie des informations fournies de son plein gré, j'ai promis à Alejandro Vega de le laisser purger sa peine en Californie. » Un truc de ce genre.

— Je vais essayer, répondit Joe. Ne bouge pas.

Joe quitta la pièce, se rendit dans la salle d'observation et dit à Steinmetz et Wallenger :

— Écrivez ça sur un papier à en-tête. Ça n'aura aucune valeur légale. Mais s'il nous donne le ou les meurtriers…

Il haussa les épaules.

— C'est déjà fait, répondit Steinmetz. Laissons-le transpirer quelques minutes. Peut-être assez longtemps pour qu'il pense qu'on a lâché l'affaire.

Il tendit à Joe la lettre rédigée sur une feuille de papier couleur crème ornée de l'emblème bleu marine et or du FBI.

— Il va craquer, dit Wallenger. Il fait juste son numéro.

— Ne m'enlève pas mon plaisir, Sundance.

Joe lut la lettre. Ce n'était pas mot pour mot les paroles de Vega, mais cela suffirait à un homme désespéré qui allait passer le reste de sa vie dans une prison de haute sécurité. Et Vega n'allait pas creuser un tunnel dans le sol en béton.

— Bon, dit Joe. J'y retourne.

Il fit les vingt pas qui le séparaient de la salle d'interrogatoire, frappa à la porte, renvoya le garde et s'assit à la table. Pendant les quelques minutes où Joe s'était absenté, le visage de Vega avait changé. La bravade avait disparu. L'homme était en souffrance.

— Voilà.

Joe posa la feuille sous les yeux de Vega.

— C'est sa signature ?

— Je l'ai vu l'écrire et la signer. Maintenant, qui a tué Brian Donahue, Roy Abend, Carl Barrows, Arthur Guthrie et Royce Bleecker ?

— Je vais payer pour ça.

Vega essaya en vain d'étirer sa main valide vers son bras blessé.

— Vous pensez que je pourrais avoir un peu d'eau ?

— Al. Je veux des noms. Et nous allons les vérifier. S'ils sont OK, tu auras ton verre d'eau, une autre dose d'anti-douleurs et un beau lit d'hôpital, d'accord ? Et si tu es gentil, j'appellerai Ana et je lui dirai que tu es en vie.

— C'est mon cousin, dit Vega. La plus jeune sœur de mon père, Julia, a épousé un Américain.

— Son nom.

— Ruffo. Anthony Ruffo.

Joe avait mené de très nombreux interrogatoires. Il fut totalement pris au dépourvu, mais n'en laissa rien paraître.

— Ruffo. Ça me dit quelque chose.

— Probablement parce que le père du gamin, Anthony Ruffo Sr., est avocat.

— Le fils. Junior. Tu dis qu'il a tué tous ces hommes ?

— Il a des amis. Je pense qu'il les a payés. Écoutez. Il ne m'a pas tout raconté. Faites-lui cracher le morceau. Vous savez comment faire,

n’est-ce pas ?

Joe se leva.

— Je vais t’apporter ce verre d’eau, Al. Au fait, tu sais quel genre de voiture conduit ton cousin ?

— Une BMW. Noire. Elle appartenait à son père.

Bingo. Joe demanda au gardien d’entrer, puis retourna parler à Steinmetz.

— Je connais ce gamin, Ruffo. Il a frappé une de nos amies au visage et il était armé. Il lui a cassé le nez. Il attend son procès en prison. Je suis presque sûr que c’est aussi lui qui nous a menacés, Lindsay et moi, à Sacramento. On a un enregistrement audio d’une partie de ces faits et un rapport de police. En plus, il nous a suivis. Et aussi notre voisine. Les agents de patrouille ont sa carte d’identité et celle de sa bande depuis une semaine.

— Je m’en souviens maintenant, dit Steinmetz. Bien joué, Joe. Eh bien, on sait où le trouver. Commode, il est déjà en taule.

— Craig, à propos de Vega. Vous pouvez donner un peu d’eau à ce salaud ? Je lui ai promis. Moi, je dois y aller.

111.

Julie, Martha et moi étions sur le grand lit à la maison. Joe n'avait pas appelé. Son téléphone était éteint et je ne savais pas où il était. De plus, Julie était dans tous ses états. Même la visite de Mme Rose n'avait pas réussi à la calmer.

De quelle tragédie s'agissait-il cette fois ?

Elle avait laissé sa peluche vache, Mme Mooey Milkington, dans la voiture de Cat. Quand Cat et moi nous étions retrouvées, à mi-chemin entre Half Moon Bay et Lake Street, il y avait eu beaucoup d'agitation. Martha était tout excitée. Julie aussi. Il avait fallu récupérer le chien, la petite, le sac de vêtements, les barrettes et les chaussettes sur le sol de la voiture et sur son siège auto, et ramasser tous les déchets éparpillés sur la banquette arrière. Au milieu de cette pagaille, personne n'avait remarqué que Mooey était coincée sous le siège avant.

— Julie, je sais qu'elle te manque. Tu pourrais jouer avec un autre doudou jusqu'à ce qu'on la récupère ? Baby Bumpkin ? Floppers ?

— Mooey ne sait pas où je suis.

— D'accord. Tu peux me passer mon téléphone ? S'il te plaît ?

Julie alla dans le salon et me rapporta le téléphone.

J'envoyai un SMS à Cat pour lui dire que Mooey était dans la voiture. Pouvait-elle lui dire que Julie était à la maison et qu'on viendrait bientôt la chercher ?

Cat me répondit par SMS.

Hahahahahahahahaha. D'accord. Pas de problème.

Merci, je vais rassurer Julie.

Cat m'envoya une série d'émojis, certains riant, d'autres grognant, d'autres tirant la langue, un avec une auréole, puis une série de cœurs.

Pareil pour toi. Merci.

— Tante Cat est en train de le dire à Mooey, d'accord ?

Julie était toujours renfrognée.

— Tu veux bien faire quelque chose pour moi ?

— Quoi ? D'accord.

— Tu peux me faire la lecture, Jules ? Je n'ai pas dormi depuis très longtemps. Des jours et des jours, et ça me calmerait que tu me racontes une histoire.

— Brigid a dit que j'étais pourrie gâtée.

— D'accord, ma chérie. Ce n'était pas gentil de sa part. Mais elle n'a pas l'habitude d'avoir de la compagnie, tu sais.

— Elle m'a donné un livre de coloriage.

— Ça, c'était gentil. Fais-moi voir.

Julie alla chercher un livre de coloriage dans sa chambre, puis se glissa sous la couette et se mit à lire, comme elle le faisait d'habitude. Les images représentaient des animaux de la jungle et Julie commença par l'éléphant. Puis elle inventa une histoire.

— Voici Milly… Milly a un bébé qui s'appelle Blimpo. Tu vois, maman ? Milly mange des feuilles recouvertes de chocolat…

Je passai mon bras autour de la taille de Julie, qui me parla d'autres animaux que j'emportai dans mon sommeil. C'est Joe qui me réveilla. Julie n'était plus là.

— Je l'ai emmenée à l'école.

— Vraiment ?

— C'est un jour d'école. Ses amis lui manquaient.

— Bien, Joe. Excellente idée.

Je jetai un coup d'œil à l'horloge. J'avais dormi deux heures, non pas dans un camion mais sur un matelas, avec des oreillers et des couvertures. Ce n'était pas assez. Étouffant un bâillement, je grommelai :

— Que se passe-t-il, Joe ?

— Grande nouvelle, Linds. Vega a donné le nom du type qui d'après lui est responsable de tous tes homicides.

— Tu es sérieux ? Comment le sait-il ? Raconte-moi tout.

Joe enleva ses chaussures et se mit au lit, et, de la même façon que j'avais pris Julie dans mes bras, mon mari m'enlaça. Il m'expliqua la relation compliquée entre Ted Swanson et Fred Braun, ainsi que celle de leur recruteur et passeur mexicain-américain, Alejandro Vega. Et il me parla du meurtrier présumé que je pensais presque ne jamais retrouver.

— Anthony Ruffo Jr. Et sa BMW. L'homme qui m'a menacée et qui a agressé Cindy ?

— Lui-même.

— Il a demandé à Cindy de me transmettre un message : « Ce n'est pas encore fini. » Tu te souviens ? Le salaud. Il m'avait fait une très mauvaise impression. Celle que me font d'habitude les criminels endurcis. On lui a collé une contravention pour stationnement interdit. Bon sang. On ne pouvait rien faire de plus.

— Si on peut prouver qu'il est le tueur à gages responsable des homicides…

— Si seulement. Cindy est au courant ?

— J'en doute, répondit Joe.

— Est-ce que je peux le lui dire ?

— Rappelle-lui juste bien que c'est officieux.

Moi qui me demandais si j'étais encore capable de rire, je ne pus m'arrêter que lorsque Joe me prit le visage entre ses mains.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— On lui dit toujours que c'est officieux, Joe ! Toujours. Elle déteste ça et elle râle : « Vous savez ce que je fais dans la vie ? »

— Pourquoi tu sens si bon ?

— Savon. Shampoing. Bain de bouche.

— J'en veux aussi.

— Avant ou après ? demandai-je à mon cher mari.

— À toi de choisir.

— Comme tu es. J'adore l'odeur des grenades assourdissantes le matin. Enlève simplement tes vêtements.

112.

Cindy se réveilla à l'aube. Encore une fois.

Comment pouvait-elle dormir avec tout ce qui tourbillonnait dans sa tête ? L'appel de Lindsay une semaine plus tôt au sujet de Ruffo l'avait tenue éveillée jusqu'à 3 heures du matin. Et puis il y avait ce roc de la taille d'une météorite qui l'empêchait de dormir depuis des mois. *Les derniers mots de Burke.* Elle avait terminé la première ébauche de son manuscrit et l'avait lue à Richie, qui était partial, mais ils pensaient tous les deux que c'était une réussite. Elle l'avait envoyé par mail à son agent/avocat, Bob Barnett, quatre jours plus tôt, mais ce dernier ne lui avait pas encore fait de retour.

C'était insupportable. Il s'était pourtant montré très enthousiasmé par le concept.

Barnett avait suivi sa chronique sur Burke dans le *Chronicle* jour après jour, pourtant elle n'avait aucune nouvelle de lui.

Rich était rentré tard la nuit dernière et, Dieu merci, il allait bien. Mais si elle continuait à se tourner et à se retourner dans le lit, elle allait finir par le réveiller.

Cindy se leva, enfila son peignoir par-dessus sa chemise de nuit, et gagna la salle de bains à pas de loup. Elle se regarda dans le miroir et toucha l'arête de son nez. Il était à peine sensible : son médecin lui avait expliqué qu'il s'agissait plus d'une fissure que d'une fracture. Il avait ajouté qu'elle aurait toujours une petite bosse, mais que personne ne s'en rendrait compte.

Cindy se débarbouilla, se brossa les dents, et alla dans la cuisine se faire du thé vert dans une tasse en porcelaine à fleurs qui lui venait de sa grand-mère. Parfois, le simple fait de tenir cette tasse la calmait, mais pas aujourd'hui.

Pourquoi Barnett ne l'avait-il pas appelée ?

Il était un peu plus de 6 h 15 ici à San Francisco. Soit 9 heures passées à Washington, où habitait l'agent.

Il devait être à son bureau à cette heure-là.

Oserait-elle l'appeler ?

Elle but une gorgée de thé et s'assit à la table qui lui servait de bureau. Prenant son téléphone, elle consulta ses appels manqués. Rien de Barnett. Elle avait plusieurs mails non lus, mais aucun du *Chronicle*. Elle posa sa tasse sur un dessous de verre, ouvrit le répertoire de son téléphone, sélectionna Bob Barnett et pressa le bouton d'appel.

Pendant que le téléphone sonnait, elle se prépara à essuyer un refus. Il allait probablement lui dire qu'il avait pris des notes et voulait lui proposer des changements dans la structure du livre.

Au bout de deux sonneries, Bob répondit :

— Cindy ? J'attendais le lever du soleil sur la côte ouest pour vous appeler.

— Tout va bien, Bob ?

— Moi ? Oui, très bien. Et vous ?

Cindy ne savait pas trop comment répondre. Elle était plutôt mal en point. Son nez en vrac. Ses amis et son amoureux en danger jour et nuit. Sa peur d'avoir trop misé sur ce livre. Était-il trop violent ? Trop sanglant ? Y avait-il encore un marché pour les livres sur les tueurs en série ?

— Je vais bien, Bob. Je pense à Evan Burke. Il m'envoie un message tous les deux jours. Vous pouvez imaginer : « Comment ça va ? » avec un sous-texte peu subtil : « J'ai tué beaucoup de femmes, vous savez. » Quel correspondant !

Elle voulut rire, mais n'y parvint pas vraiment.

— La prochaine fois qu'il appelle, dites-lui que j'ai adoré. Oui, Cindy, j'ai lu votre manuscrit lentement parce que je ne voulais pas qu'il se termine. Je l'ai fini hier soir et j'en voulais encore.

Cindy posa la main sur son cœur et sourit.

— Oh, tant mieux. Merci, Bob. Ça fait plaisir à entendre.

— Bien sûr, Cindy, mais laissez-moi vous remercier *vous*. Je sais à quel point vous vous êtes investie dans ce travail. C'est palpable. Et, Cindy, j'allais justement vous appeler pour ça. Je veux réunir quelques personnes ici et organiser une réunion Zoom. Nous devons discuter d'un éditeur. Et bien sûr, de l'argent. Je vous rappellerai plus tard dans la journée. Je suis très enthousiaste à propos de votre livre, Cindy. J'ai hâte de le voir publier.

Après avoir raccroché avec Bob, Cindy resta un long moment sur sa chaise, immobile, à digérer la nouvelle. Le livre était bon. L'inquiétude qui la rongeait depuis tant de temps avait disparu, et cela créait une

forme de vide. Le poids énorme de ce livre venait de s'envoler.

Venait à présent la partie agréable de ce projet – et tout ce que cela comportait.

Était-elle prête pour cela ? Les éloges. Les séances de dédicace. Peut-être même son nom sur la liste des best-sellers.

Elle se rendit dans la chambre où Richie ronflait en travers du lit. *Désolée, Rich. Je dois le faire.*

— Chéri ? Richie ?

— Quelle heure est-il ?

— Rich, je viens de parler à Bob. Il adore.

— Oh, Cindy. Je te l'avais dit. J'étais sûr que ça lui plairait.

— Il va organiser une réunion pour discuter du projet commercial.

— Maintenant ?

Cindy rit.

— Non, pas maintenant.

Elle se blottit dans le lit à côté de Rich, qui lui fit de la place.

Il s'installa confortablement, enlaça sa bien-aimée, et ils s'endormirent ensemble.

REMERCIEMENTS

Nous remercions nos chercheurs, conseillers et amis, qui ont partagé leur temps et leur expertise avec nous pour créer ce thriller. Le vrai Rich Conklin a également prêté son nom. Dans la vraie vie, le capitaine Richard Conklin travaille au Bureau des enquêtes criminelles du département de police de Stamford, dans le Connecticut. Un grand merci à Michael A. Cizmar, agent spécial du FBI à la retraite et entrepreneur militaire privé en Afghanistan. Il était sur le terrain, téléphone portable à la main, pendant la rédaction de ce livre. Merci également à Steven Cerutti, agent spécial à la retraite du Bureau des enquêtes de sécurité intérieure, notre ami et conseiller tout au long du projet. Steve Rabinowitz, PLLC, à New York, était de nouveau notre conseiller juridique de premier ordre.

Un immense merci à Ingrid Taylar, photographe et chercheuse perspicace, qui nous a une fois de plus guidés dans le dédale des ruelles secrètes et des rues sinueuses de San Francisco. Merci également à J. A. Duffy et à Heather Parsons pour leur aide dans les souterrains invisibles, ainsi qu'à Mary Jordan qui sait si bien assembler les pièces d'un puzzle. Nous tenons également à remercier l'équipe Patterson chez Little, Brown, qui transforme nos pages dactylographiées en livre. Merci à tous.

DU MEME AUTEUR :

Dans la série « Alex Cross » :

Le Masque de l'araignée, Lattès, 1993.
Et tombent les filles, Lattès, 1995.
Jack et Jills, Lattès, 1997.
Au chat et à la souris, Lattès, 1999.
Le Jeu du furet, Lattès, 2001.
Rouges sont les roses, Lattès, 2002.
Noires sont les violettes, Lattès, 2004.
Quatre souris vertes, Lattès, 2005.
Grand Méchant Loup, Lattès, 2006.
Des nouvelles de Mary, Lattès, 2008.
La Lame du boucher, Lattès, 2010.
La Piste du Tigre, Lattès, 2012.
Moi, Alex Cross, Lattès, 2013.
Tirs croisés, Lattès, 2014.
Tuer Alex Cross, Lattès, 2015.
Cours, Alex Cross, Lattès, 2016.
Cross, cœur de cible, Lattès, 2017.
Dernière Chance pour Alex Cross, Lattès, 2019.
Justice pour Cross, Lattès, 20 20.
Alex Cross va trop loin, Lattès, 2021.
Alex Cross seul contre tous, Lattès, 2022.
Cible : Alex Cross, Lattès, 2023.
Criss Cross, Lattès, 2024.

Dans la série « Women's Murder Club » :

1er à mourir, Lattès, 2003.
2e Chance (avec Andrew Cross), Lattès, 2004.
Terreur au 3e degré (avec Andrew Cross), Lattès, 2005.
4 Fers au feu (avec Maxine Paetro), Lattès, 2006.
Le 5e Ange de la mort (avec Maxine Paetro), Lattès, 2007.
La 6e Cible (avec Maxine Paetro), Lattès, 2008.
Le 7e Ciel (avec Maxine Paetro), Lattès, 2009.
La 8e Confession (avec Maxine Paetro), Lattès, 2010.
Le 9e Jugement (avec Maxine Paetro), Lattès, 2011.
10e Anniversaire (avec Maxine Paetro), Lattès, 2012.
La 11e et dernière heure (avec Maxine Paetro), Lattès, 2013.
12 Coups pour rien (avec Maxine Paetro), Lattès, 2014.
13e Malédiction (avec Maxine Paetro), Lattès, 2015.
14e Péché mortel (avec Maxine Paetro), Lattès, 2016.
15e Affaire (avec Maxine Paetro), Lattès, 2017.
16e Séduction (avec Maxine Paetro), Lattès, 2018.
17e Suspect (avec Maxine Paetro), Lattès, 2019.
18e Rapt (avec Maxine Paetro), Lattès, 2021.
Le 19e Noël (avec Maxine Paetro), Lattès, 2022.
La 20e Victime (avec Maxine Paetro), Lattès, 2023.
21e Anniversaire (avec Maxine Paetro), Lattès, 2024.

La Diabolique, Lattès, 1998.
Souffle le vent, Lattès, 2000.
Beach House, Lattès, 2003.
Bikini, Lattès, 2009.
www.editions-jclattes.fr